

PER
M-166
EX. 2
S

VOL. VI — No 7

Montréal, septembre 1931

GAB
Mon
MAGAZINE

Revue Canadienne de la Famille et du Foyer



Totem Indien de la Côte du Pacifique qui fait l'admiration des Touristes.

(Cliché du Pacifique Canadien)

Aux Pères et Mères de famille de la Province

Parents canadiens, vous ne pouvez donner une meilleure preuve d'amour pour vos enfants qu'en leur donnant l'instruction.

Il y a maintenant dans la province des Ecoles bien organisées, faciles d'accès et disséminées sur tout son territoire.

Parents, qui, à cause de circonstances incontrôlables, n'avez pu, au temps de votre jeunesse, vous instruire, avez souvent regretté ce manque d'instruction qui vous a empêchés de donner la pleine mesure de votre intelligence et a limité votre initiative même dans le domaine strictement matériel, vous avez souffert de cette condition que nul n'a le droit de vous reprocher, vous avez été les victimes d'une époque où l'instruction était de ce fait moins facile à acquérir. Aussi, constatant le changement qui s'est produit, les facilités qui sont offertes, vous avez à cœur d'en faire profiter vos enfants.

Parents qui êtes instruits et qui appréciez les avantages de l'instruction, donnez à vos enfants plus que vous avez reçu vous-mêmes. Vous êtes heureux, lorsque viennent les longues soirées d'automne et d'hiver, de pouvoir en occuper les heures par des lectures qui vous instruisent et vous intéressent; songez que votre bonheur d'être instruits, vous le devez faire partager par ceux qui dépendent de vous. Vos enfants n'oublieront jamais les sacrifices que vous aurez faits pour eux en leur donnant ce second baptême que doit recevoir tout enfant : l'instruction.

Tout un passé intellectuel français, tout un avenir intellectuel canadien que nous souhaitons nous font un devoir d'outiller la jeunesse de notre province pour qu'elle puisse jouer le rôle que nous attendons d'elle.

Nos commissaires d'écoles, qui jouissent de la confiance de leurs concitoyens, se rendent compte davantage d'année

en année, mais pas encore suffisamment, du rôle admirable de l'institutrice dans nos campagnes. Il n'en tient qu'à eux d'augmenter l'efficacité éducatrice de nos écoles en payant à ces institutrices qui se dévouent au ministère éducationnel une rémunération qui les retienne dans l'enseignement. Les progrès accomplis ne peuvent être niés, mais ils ne sont pas suffisants.

J'hésiterais à mentionner ce fait, si, même dans les endroits les plus éloignés de nos campagnes, on ne reconnaissait pas la vérité de cette assertion. Que les parents envoient donc leurs enfants à l'école !

Qu'ils surveillent avec bienveillance et bonté le travail de l'enfant à la maison, qu'ils l'encouragent, qu'ils lui fassent, au besoin, réciter la leçon du lendemain, qu'ils portent intérêt à ses études, qu'ils se renseignent auprès de l'institutrice et accordent alors à leurs enfants la collaboration la plus utile.

Que les commissaires d'écoles tâchent de donner à l'institutrice une rémunération équitable et juste; qu'ils la traitent avec égards, bienveillance, bonté; qu'ils lui manifestent leur respect et leur sympathie: en un mot, qu'elle soit considérée dans l'arrondissement scolaire comme l'aide et la collaboratrice des parents!

Je souhaite que vous soyez heureux des études faites par vos enfants durant l'année et que vous considériez leur succès à l'école comme le plus grand plaisir qui puisse vous être fait.

ATHANASE DAVID,

Secrétaire de la Province.



D'UN MOIS A L'AUTRE

JULES LARIVIERE



Pêche, Péché et Pèche

Il semble que la pêche soit la plus vieille de nos institutions, elle date du temps de l'Eden, alors que ce pauvre Adam, sous l'invite de sa femme, se fit le premier pêcheur.

* * *

Il est tout de même curieux que le fruit du premier péché ait été une pomme... Pourquoi pas une pêche? C'est un péché d'illogisme.

* * *

On pêche en pensée, en parole et en action; mais pour pêcher, s'il est loisible de penser, il faut remuer le moins possible et surtout ne pas parler.

* * *

On pêche par impatience, mais par contre il faut une rude dose de patience pour faire un parfait pêcheur.

* * *

Le pêcheur peut se convertir et renier son péché; mais le pêcheur endurci ne reniera jamais sa canne à pêche.

* * *

Le pêcheur par ivrognerie suit l'appât du verre, le pêcheur à la ligne tend l'appât du ver et le pêcheur tout court mord aux appâts divers.

* * *

Le péché guette le pêcheur, le pêcheur guette le poisson; mais il faut avouer que le premier mord plus souvent que le second.

* * *

Un pêcheur pêcheur pêchait près d'un pêcher; mais au lieu de continuer sagement sa pêche, il pécha par gourmandise. Il grimpa dans le pêcher et mangea une pêche. Pour le punir de son péché Dieu lui fit manquer sa pêche.

* * *

Autre illogisme: dans les parties de pêche, il se prend ordinairement plus de verres que de poissons.

* * *

"Petit poisson deviendra gros," a dit le bon Lafontaine. On réalise comment le Bonhomme avait raison en entendant deux ou trois fois le même récit de pêche.

* * *

Pour trouver la longueur du poisson capturé, telle qu'elle sera donnée aux amis, mesurez le poisson de l'extrémité de la tête à

l'extrémité de la queue et multipliez par cinq, six, sept etc., suivant le nombre de récits que vous ferez de votre pêche.

* * *

Mais n'oubliez pas que le poisson que vous aurez échappé devra toujours avoir été le plus gros. Gros comme ça... Et ne craignez pas d'ouvrir les bras.

* * *

Pour le pêcheur revenant bredouille, il y a la ressource du marchand local qui tient toujours sur la glace quantité de poisson frais pour l'accommodation du pêcheur malheureux.

* * *

Oh! si les poissons pouvaient parler, comme nombre d'exploits de pêche seraient passés sous silence!...

* * *

Il y a sept sortes de péchés et dix sortes de pêches. Expliquez-ça si vous pouvez?

* * *

Mais à part la pêche au poisson, il y a aussi la pêche à la poire. La première n'est permise que durant quelques mois de l'année; mais la seconde n'est jamais prohibée.

* * *

Cette sorte de pêche est surtout fructueuse en temps de prospérité. Comme appâts, on se sert des mots: argent, profits, gloire, etc.

* * *

Cette pêche se pratique sur une grande échelle dans les spacieux bureaux de courtiers: Courtiers en immeubles, en bourse, surtout en valeurs minières.

* * *

La pêche à la poire est une profession très lucrative d'autant qu'elle n'a rien de barbare comme la pêche à la ligne. Le pêcheur n'accroche pas son hameçon aux lèvres de sa victime, mais à son porte-monnaie.

* * *

Une autre pêche qui se rapproche essentiellement de la pêche à la poire est la pêche électorale; nous venons d'en avoir une démonstration éclatante.

* * *

Cette pêche prend les proportions d'un

événement national où tout le bon peuple est appelé à servir de poisson.

* * *

Il y a deux ou trois pêcheurs par comtés qui se font pêcheurs et distribuent à la populace l'appât des promesses.

* * *

La promesse électorale est aussi trompeuse que la mouche métallique de la pêche à la ligne; mais encore une fois, elle est beaucoup moins cruelle.

* * *

Dans cette sorte de pêche on se sert également de l'appât du petit verre qui remplace avantageusement les arguments divers.

* * *

Le 24 dernier, Monsieur Taschereau a fait une fameuse pêche sur les bords du Saint-Laurent, sur le Saint-Maurice, le Saguenay et l'Outaouais.

* * *

Il n'a pas tout pris le poisson toutefois et s'il avait un maskinongé dans sa seine, il a laissé échapper un crapet dans le Bassin de Chambly et une truite barrée dans la rivière des Hurons.

* * *

Par contre, Monsieur Houde, qui avait fait une pêche miraculeuse à Montréal, l'an dernier, a baisé le... nez de la vieille dans Sainte-Marie et Saint-Jacques.

* * *

La différence entre la pêche à la ligne et la pêche électorale, c'est que dans la première, le pêcheur peut toujours acheter son poisson après sa pêche, au magasin du coin et s'en donner le crédit, tandis que dans la seconde, il faut acheter le poisson avant la pêche.

* * *

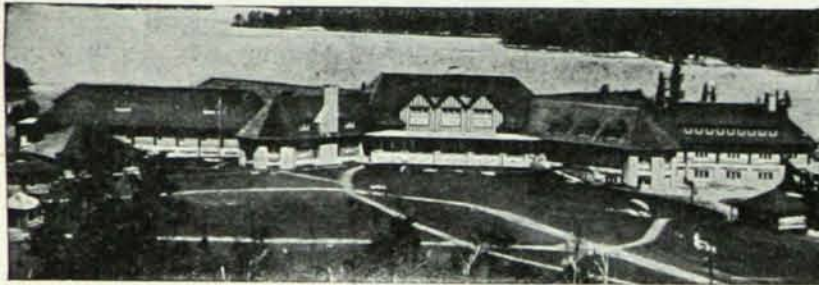
C'est ce qui explique que, Monsieur Houde, ayant pêché par excès de confiance, ait manqué sa pêche à la poire... électorale.

* * *

Et si le lecteur a eu la patience de me lire jusqu'au bout, il peut se vanter de n'avoir pas pêché par impatience et d'être mûr pour faire un parfait pêcheur à la ligne.

MINAKI

Ses pins -- Ses Lacs -- Son Grand Châtelet



*Cours d'eau argentés, Lacs placides,
Forêts aromatiques, et tous
les sports d'été*



"Minaki" est un mot sauvage, Ojibway, qui veut dire "Joli Pays". Cette merveilleuse région du Lac

des Bois fascinait autant le Peau-Rouge d'antan qu'elle attire le Blanc de nos jours.

Au coeur même de cette région de lacs et de rivières, le Canadien National s'est bâti un grand Châtelet, la "Minaki Lodge". Tout près, le tennis, la natation, le canot-automobile, le canot, l'aquaplane. . . Plus loin, un magnifique terrain de golf presque encadré par les pins. Et la nuit, feux de joie, dîners délicieux, danse au son d'une musique entraînante, causeries agréables. . .

Pour les sportsmen il y a, tout près, des cours d'eau presque sauvages où pululle la truite.

Le Canadien National mène partout au Canada. Il exploite ses propres lignes de navigation, ses télégraphes, ses messageries et 14 postes émetteurs de radio. Ses hôtels de luxe, ses grands châtelets et ses campements jalonnent le Dominion.

Ceux qu'intéresseraient Minaki ou d'autres stations de villégiature, n'ont qu'à s'adresser aux agents de la Compagnie pour en avoir la reproduction sur l'écran ou dans de jolies brochures.



CANADIEN NATIONAL

Le plus grand Réseau de l'Amérique

SOMMAIRE

SEPTEMBRE 1931

	PAGE
D'Un Mois à l'Autre — Pêche, Pêché, Pèche..... <i>Jules Larivière</i>	1
Au Lendemain du 24 août — Chronique..... <i>Paul I. Tic</i>	3
Aux Hommes d'Affaires, aux commerçants de la Province de Québec	4
Les Nouveaux Livres — Critique Littéraire	5
..... <i>Jules Larivière</i>	
A travers la Province — Laprairie..... <i>Emmanuel Desrosiers</i>	6
La Clé du Succès — Engrais Chimiques..... <i>William Houde</i>	10
La Vieille Eglise — Poésie..... <i>Madame Boissonnault</i>	11
Dix Années de Progrès de Voirie	12
L'Interprète — Nouvelle..... <i>Camille Bruno</i>	13
La Sève Immortelle — Roman..... <i>Laure Conan</i>	15
La Causerie Féminine	17
..... <i>Annette Duchesne</i>	
Le Courrier	18
..... <i>Franceline</i>	
Un Enfant s'égara	19
..... <i>Emmanuel Desrosiers</i>	
Le Ministère des Travaux Publics	20
Le Roi de Siam à la Malbaie	21
..... <i>Emmanuel Desrosiers</i>	
Les Broderies Vennat	22
Nos Concours Littéraires — La Graphologie m'a trompé	23
..... <i>Régis</i>	
Le Curé de Cucugnan	25
..... <i>Aiphonse Daudet</i>	
La Santé par le savoir-vivre	26
..... <i>Dr L.-P. Mercier</i>	
L'Art d'Ecrire	29
..... <i>Le Père Sévérant</i>	
Exposition Provinciale de Québec	31
D'Une Rive à l'Autre	34
..... <i>Tante Madelon</i>	
Courrier Graphologique	35
..... <i>Carol Prézeau</i>	
Colisée du Palais de l'Agriculture	36
Les Chars — Choses Canadiennes..... <i>Jules des Grèves</i>	39
Le Dernier Mot	40

Vol. VI. — No 7

ABONNEMENT: — \$2.00 par année, payable d'avance, pour le Canada et l'Empire Britannique. Le numéro, 25 cents. Etats-Unis, \$3.00. Autres pays étrangers, \$4.00 par année.

Les remises peuvent être faites par mandat - poste, lettre recommandée, mandat-express ou chèque auquel on a ajouté le montant de l'échange.

Enregistré comme matière de deuxième classe au bureau de poste de Montréal, P. Q.

Mon MAGAZINE

Revue Canadienne de la Famille et du Foyer

Edouard FORTIN
Directeur



J.-A. FORTIN
Gérant-Général

Rédaction: Jules Larivière, E. Desrosiers, Franceline.

SEPTEMBRE 1931

ADMINISTRATION GENERALE
1725, rue St-Denis, Montréal.
Téléphone HARBOUR 8216

ATTENTION. Changement d'adresse. Nous changerons l'adresse d'un abonné à sa demande, mais il faut donner l'ancienne adresse en même temps que la nouvelle pour que le changement puisse être fait.

Publié le 1er du mois par La Compagnie de publication de "Mon Magazine", Limitée, Montréal.

AU LENDEMAIN DU 24 AOUT

Donc, nous avons eu les élections... Le vingt quatre août dernier, le peuple de notre province, appelé à se choisir un gouvernement, a donné au cabinet Taschereau un éclatant témoignage de confiance en élisant soixante dix neuf représentants libéraux contre onze conservateurs et refusant à Monsieur Camillien Houde, maire de Montréal et chef de l'opposition, un renouvellement de son mandat dans Sainte-Marie et un nouveau mandat dans Saint-Jacques, de même qu'à Messieurs Joseph Renaud, le doyen de la députation conservatrice, Aldéric Blain, William Tremblay et Armand Crépeau, trois des principaux champions de la doctrine conservatrice.

Cette victoire libérale qui, au premier abord, semble un écrasement des espérances conservatrices, a étonné tout le monde et plus spécialement les libéraux, qui avouent franchement avoir anticipé une victoire et non un triomphe; elle a aussi étonné les conservateurs qui, dirigés par un chef que la veine n'avait pas déserté jusqu'à ce jour, anticipaient une ascension au pinacle et se voient aujourd'hui au pied de l'échelle... Est-ce la confirmation du vieil axiome anglais "the best man win"? Les conservateurs me diront non, les libéraux me diront oui et moi qui suis le dernier libéral intégral de ma province tout en étant également le dernier conservateur intégral — parce que j'ai conservé intactes les vieilles doctrines libérales pour lesquelles nos pères se battirent en 37 — je conclus que l'homme d'expérience a gagné.

Monsieur Taschereau s'était entouré depuis plusieurs années de personnalités très marquantes, il avait dans Monsieur Mercier, fils de feu Honoré Mercier, l'incarnation chez le peuple canadien du nationalisme le plus fascinant, une personnalité, dans Monsieur Godbout, l'homme le plus compétent en agriculture chez nous, une autre personnalité, en Monsieur Perrault, une autre personnalité, en Monsieur Laferté, en Monsieur David, en Monsieur Francoeur, autant de personnalités marquantes, et le souvenir de feu l'Honorable Perron — incompris par le peuple de cette province durant toute sa vie — était évoqué avec respect même par les adversaires.

Par contre, Monsieur Houde s'était entouré lui-même de candidats de valeur; mais Houde avait le tort de n'être pas absolument un homme d'opposition. En effet, si Houde était chef d'opposition provinciale, il était le maire de Montréal et la tête dirigeante du gouvernement municipal et tous les torts supposés ou réels du régime municipal lui furent opposés de sorte que d'accusateur, il devint trop souvent accusé et eut à défendre son administration alors qu'il était préparé à faire le seul procès de l'administration provinciale.

Or il est beaucoup plus facile d'être demolisseur que constructeur et Monsieur Houde, qui avait vu le succès lui sourire avec persistance tant qu'il avait été simplement un homme d'opposition, a vu se dresser devant lui des milliers d'obstacles dès qu'il a pris le pouvoir municipal. Des multi-

tudes d'amis qui l'avaient suivi tant qu'il était dans l'opposition dans l'espoir de récompenses quand viendrait le triomphe se sont tournés contre lui dès qu'ils ont constaté que leur espoir était vain et que le Maire ne pouvait enrichir chacun de ses anciens amis, d'autres, récompensés trop libéralement et avec trop de confiance ont affiché par trop de morgue et de sans gêne et ont créé une infinité de griefs contre la personnalité du Maire de Montréal qu'on ne pouvait séparer de celle du chef de l'opposition...

Enfin, et peut-être la vraie raison, le bon peuple qui garde toujours un gros sens de bon sens, a réalisé qu'en somme il n'était pas si mal avec le régime Taschereau, que sa loi des liqueurs était une législation honnête, que sa politique des bonnes routes était encore ce qui avait été accompli de mieux chez nous, que notre province était la seule à équilibrer son budget et que si la vie n'était pas toujours rose, ce n'était pas la faute du régime, mais de la crise mondiale qui existe actuellement.

D'autant que ce marasme des affaires, qui fut une des premières causes de la chute du gouvernement King, l'an dernier, perdait terriblement de sa valeur d'argument dans la lutte présente, car l'administration municipale de Monsieur Houde était opposée à l'administration provinciale de Monsieur Taschereau et comme les grands centres sont plus spécialement affectés par la crise financière qui existe actuellement l'argument fut désastreux pour Monsieur Houde.

Et Monsieur Taschereau qui est un fin politicien, qui a l'expérience des courants populaires, qui connaît intimement le peuple de sa province, s'est ri des accusations que l'on portait contre son régime: envahissement du capital étranger, entretien de quelques parasites, vente et affermage des ressources naturelles, empiètement des grandes compagnies, etc., autant d'arguments qui passaient pardessus la tête du brave peuple qui a faim et veut du pain sans se soucier d'où vient l'argent qui le lui achète, le brave peuple a qui on promettait un prêt agricole à 2%; mais qui est habitué à compter comme zéro les promesses électorales. Si j'ajoute aux raisons que je viens d'énumérer mille et une autres, je pourrai conclure avec Molières. "Et voilà pourquoi votre fille est muette."

Une victoire qui n'a surpris personne, toutefois, est celle de notre excellent ami, J.-Edouard Fortin, dans le comté de Beauce. Ceux qui connaissent notre Directeur comprennent que les électeurs de la Beauce ne pouvaient pas ne pas réélire leur député, car Monsieur Fortin est une des figures les plus marquantes de notre députation tout en étant un représentant dévoué pour sa circonscription. Nous ne ferons pas l'éloge de notre ami Fortin, de peur qu'on nous retorque: vanté par soi ou par son curé... mais qu'on nous permette de dire seulement que cette victoire éclatante de notre ami fait honneur autant à l'esprit des électeurs de Beauce qu'au député auquel ils viennent de donner un gage de confiance si bien mérité

Paul I. TIC.



L'Honorable ALEXANDRE TASCHEREAU, C.R.
Premier Ministre de la Province de Québec.
Candidat franc-libéral pour Montmorency.

JE ME SOUVIENS

Aux Hommes d'Affaires Aux Commerçants et aux Consommateurs de la Province de Québec

Le but de la coopération est de grouper les forces des individus et des classes dans un commun effort vers un but unique et d'intérêt général. . .

Les peuples qui, dans le passé, ont su pratiquer la coopération ont accompli de grandes choses mais dès qu'ils se sont divisés contre eux-mêmes, ils sont tombés au dernier rang des nations. . .

Cette coopération, l'Histoire nous la montre sous la forme de populations se liguant pour repousser un envahisseur, pour conquérir de nouveaux territoires, pour accaparer des marchés étrangers, pour dominer les mers, pour combattre les épidémies, pour traverser des crises économiques. . .

Dans la province de Québec, le mouvement coopératif a fait d'encourageants progrès, principalement en ces dernières années, chez la classe agricole. . .

Partout des groupements coopératifs ont surgi, et de jour en jour le mouvement s'étend, plonge plus profondément ses racines au sein de la population rurale. . .

Mais la classe agricole ne constitue pas à elle seule la force d'un pays. Elle est la pierre d'angle de la solide structure que la finance, l'industrie et le commerce ont pour mission d'édifier: mais l'oeuvre conçue ne se dressera dans toute son ampleur qu'à la condition que tous les artisans coopèrent avec ensemble à sa réalisation. . .

L'agriculteur, aujourd'hui, est un homme d'affaires. Il achète et il vend. Ses ventes limitent ses achats. L'industriel et le commerçant ont donc intérêt à ce que leur premier client, la classe rurale, dispose de ressources suffisantes.

Si le cultivateur s'assure des revenus convenables, il les emploiera nécessairement à payer les vêtements, les chaussures, les épiceries, les instruments, les outils, etc., dont il a besoin. En un mot, il pourra remplir son rôle de consommateur.

Or, le portefeuille des gens de la campagne ne se remplit qu'avec les dollars provenant de la vente des produits agricoles.

Dans une période de difficultés comme celle que nous traversons, il nous apparaît éminemment utile et désirable de faire appel à toutes les classes de la société, et spécialement aux hommes d'affaires et aux commerçants, pour leur demander de prendre de préférence leurs approvisionnements ou leurs stocks de commerce dans la province de Québec. Ils y trouveront des denrées de première qualité.

Qui ne connaît la saveur de nos "Fameuse" ou celle de nos "McIntosh" et de nos "Wealthy"?

Notre climat et notre sol donnent des légumes supérieurs, par leur goût et leur délicatesse, à tous ceux que nous pouvons importer.

La chair des agneaux québécois fait prime sur certains marchés extérieurs.

Notre fromage se classe parmi les meilleurs.

Nos oeufs et les poulets de nos basses-cours peuvent satisfaire les plus exigeants.

Sait-on que le miel blanc de Québec est le meilleur au monde?

L'étranger nous achète notre sucre d'érable avant tout autre.

Les pommes de terre de Témiscouata, Rimouski, etc., ne peuvent se comparer qu'à ce qu'il y a de mieux au Canada.

Il en est de même pour la plupart des autres produits de notre agriculture.

Leur excellence est le fruit d'un long travail d'éducation auprès des producteurs.

Pour obtenir la qualité nécessaire, nos cultivateurs se sont donné de la peine; ils ont dépensé ou investi des sommes d'argent considérables. En plus, ils ont créé, à même leurs propres deniers, des organisations de vente. Ils soumettent leurs marchandises à une classification rigoureuse et les emballent avec soin.

Le cultivateur de la province de Québec, gros client des maisons d'affaires de la province, ne demande pas un traitement de faveur: il sait qu'il doit vendre en concurrence avec les agriculteurs des autres provinces du Dominion. Il veut simplement trouver preneur, au prix courant, lorsque ses produits ont la même qualité que ceux que nous importons.

Acheter des agriculteurs de la province signifie augmenter leur pouvoir d'achat. Lorsque les récoltes restent dans les granges ou dans les caves, les campagnes achètent peu ou pas.

L'achat chez nous permet aussi la conservation dans notre province, pour le bénéfice de toute notre population, des profits réalisés dans le commerce.

Cette coopération est nécessaire si l'on veut assurer, sur des bases stables, l'avancement économique de notre province.

Pour pouvoir vendre à la classe agricole, il faut acheter d'elle.

HOMMES D'AFFAIRES, COMMERCANTS ET CONSOMMATEURS DE LA PROVINCE DE QUÉBEC, ACHÉTEZ LES PRODUITS DES FERMES DE QUÉBEC ET CONTRIBUEZ À ASSURER LA PROSPÉRITÉ COMMUNE DE CHEZ NOUS!

ADELARD GODBOUT

Ministre de l'Agriculture de la province de Québec.

LES NOUVEAUX LIVRES

par Jules Larivière

Dans les ombres

par Mademoiselle Eva Sénécal, Librairie de l'Action Canadienne-française, 1735, rue Saint Denis, Montréal.

"Son père mort, sa mère morte, à dix-sept ans et demi, Camille était orpheline. Sa grand-mère l'avait emmenée vivre avec elle à Mégantic ne pouvant la laisser dans la maison déserte".

"Les jours de mélancolie, de tristesse et de solitude vécus depuis ce jour! Pour essayer de combler le vide qu'elle sentait autour d'elle, elle s'était mise à lire éperduement, au hasard, sans direction. Dans son âme germaient aujourd'hui cette semence".

Fille unique d'un couple de cultivateurs, l'héroïne du roman de Mademoiselle Sénécal sortait du couvent des Soeurs de la Présentation de Marie de Saint Hyacinthe à dix sept ans, avec tous ses diplômes et, s'il faut en croire la suite de ses aventures, une jolie tête de détraquée. (Je tiens à mettre les points sur les I de peur que l'on ne m'attribue une pensée que je n'ai pas eue. Le fait que Camille ait fait ses études au couvent des bonnes Soeurs de la Présentation de Marie ne veut pas dire qu'elle doit être considérée comme un échantillon de l'éducation qu'on donne dans ces institutions, bien loin de là...) Timide, elle refusa de se mêler à la vie banale des autres jeunes filles. "Elle préférerait sa solitude peuplée de rêves capricieux et de nostalgie étrange, son palais enchanté comme jardin des Mille et une Nuits où nul n'avait pénétré, où, seule prêtresse, elle brûlait l'ensens de son coeur et de son désir vers l'autel du dieu à venir". (Si vous comprenez ce que veut dire l'auteur, tant mieux, je cite textuellement et j'ai la conscience en paix).

"Elle ignorait quand et comment il viendrait, mais elle en était sûre. Et quand il aurait découvert le trésor de tendresse qu'elle portait en elle, il ne repartirait plus".

Chez son grand-père, elle rencontra Robert L'Heureux, "un bel homme de trente ans", à qui les autorités de la Banque de Commerce viennent de confier la direction d'une nouvelle succursale de cette institution à Rouyn.

"Troublée par ce regard aimant qui cherche le sien et charmée par tout le bien qu'on disait de lui, elle accepte le don de son coeur".

"Elle partirait enfin. Elle irait ailleurs. Plus de solitude, d'ennui. Du nouveau. De la vie inconnue à savourer, à êtreindre. Finis les jours d'amertume. L'avenir déroulerait des toiles neuves aux paysages ignorés. Elle n'aurait plus cette impression, le jour achevé, d'avoir tout manqué, de refermer des mains à jamais vides.

"Grisée par sa jeunesse et la présence de l'homme, par le printemps en éclosion, elle murmura à son tour l'aveu entendu... Quand avril arriva, ils s'épousèrent".

Et quand "juillet splendide resplendissait" le malheureux L'Heureux (ironie des noms), était cocu...

Au cours du traditionnel voyage de noces, Camille est victime d'un accident d'auto, durant quelques jours elle est entre la mort et la vie et quand l'époux éploré est obligé de rejoindre son poste, elle ne peut faire le voyage et demeure chez ses grands parents pour se rétablir complètement.

Des jours, des semaines, des mois s'écoulaient, nous dit l'auteur. Décidément, Made-

moiselle Sénécal "trouve le temps long" car en somme entre avril et juillet il ne peut s'écouler que trois mois...

D'autant que c'est au cours de juin que survient un peu comme un cheveu sur la soupe, Richard Smith, le Prince Charmant, le grand amour... le dieu attendu depuis si longtemps... et qu'en ce moment elle semble déjà bien mûre pour continuer avec un autre la lune de miel commencée avec son époux et si brusquement interrompue...

Après une simple promenade en chaloupe sur le lac et quelques mots de conversation des plus banales, "elle ignorait ses occupations, les détails de sa vie mais elle savait beaucoup de son âme".

"D'ailleurs, il l'avait regardée et maintenant elle croyait que nulle parole ne pourrait traduire ce que ce regard-là savait dire". Un Don Juan américain, quoi! Et combien enjoleur s'il faut en juger par l'empressement avec lequel Camille se jette littéralement dans ses bras.

"Du fond de son être montait un appel déliant vers cette divinité farouche qui s'en venait vers sa vie, la meurtrirait, la briserait".

Et jusqu'à la fin du volume c'est un long cantique à la volupté, à l'amour "plus fort que la mort", cantique d'allégresse parfois entrecoupée de vague remords et de spasmes hystériques, jusqu'au jour où Richard est rappelé par son associé et où Robert revient chercher sa femme. Il la retrouve pantelante, épuisée et névrosée.

Que sera sa vie avec cet époux qui l'aime entièrement, si bêtement j'avouerais dire? Pourra-t-elle "remplir son rôle de femme, simplement, pour l'homme qui l'aime et dont elle est l'épouse, maternellement pour les petits qui viendront avec leurs yeux pleins de ciel..." Et le roman se termine sur ce tragique point d'interrogation.

Certaines femmes de lettres ont cela d'épatant qu'elles nous écrivent des monstruosité avec une candeur, une saintenitoucherie qui trompent les esprits les plus vigilants. Je ne crois pas qu'il se soit écrit chez nous un seul volume où l'appel à la volupté ait été chanté avec une semblable crudité et cependant cela semble fait avec une naïve inconscience qui nous renverse et nous désarme. L'héroïne commet les pires inconséquences, fait les aveux les plus compromettants avec cet air de candeur de l'enfant qui ne soupçonne seulement pas l'existence du mal.

D'ailleurs, l'auteur est aussi inconséquent que son héroïne, elle ne motive pas autrement que par un déséquilibre de névrosée cette passion subite de Camille pour l'homme de quarante ans qu'est Richard Smith et par le peu qu'elle nous montre de son Don Juan on est bien porté à s'étonner de ce coup de foudre chez la jeune femme.

"Dans les Ombres" est un roman passionnel où trois personnages évoluent: Le mari, caractère très sympathique, un peu trop confiant comme tous ceux qui aiment aveuglément; Robert Smith, touriste américain assez vague à qui l'auteur ne fait faire que de très courtes apparitions dans le roman et que le lecteur connaît bien moins comme personnalité que par les perturbations érotiques que son intrusion produit dans la vie de Camille; enfin, la femme, Camille, pauvre cervelle déséquilibrée, esprit pervers par des lectures sans direction, curieux assemblage de contradictions hystériques et névrosées, foyer de volupté sommolent qui n'attend que le

souffle du romanesque pour s'enflammer.

Camille a peut-être existé, je crois même qu'elle doit exister; mais au milieu des milliers de femmes canadiennes si belles, si nobles et si courageuses, elle fait tache... et surtout, elle n'est pas sympathique, car elle n'a aucune excuse à offrir.

Je sais bien que l'auteur me dira: "Mais elle n'a pas succombé!" Saintenitoucheries, Mademoiselle, il y a dans votre livre trop de volupté carrément affichée, trop de passion criée à tue-tête pour qu'il ne soit besoin de mettre les points sur les i, et si votre Camille n'avait pas l'excuse d'être une écervelée, elle serait une espèce de monstre...

"Dans les ombres" a obtenu le premier prix du concours Levesque et lorsque l'on referme le volume on se demande à quel titre il a été couronné. Je suis peut-être un vieux grognon, comme on me l'a déjà reproché et je n'ai peut-être pas l'esprit de la jeune génération; mais enfin... qu'a-t-on voulu couronner dans ce roman? La morale?... Plus que douteuse; l'intrigue? Conduite en marge du sens commun en grande partie; le style? Peut-être, car il faut l'avouer, "Dans les Ombres" contient des pages très jolies, des descriptions originales, des mots à image coudoyant d'autres pages plus que médiocres, des phrases sans sens et des tirades vieux cliché.

Et en conclusion, "Dans les Ombres" aurait très bien pu continuer son sommeil paisible dans l'ombre du néant, les quelques jolies pages qu'il contient ne rachète pas sa moralité douteuse et les défauts de la charpente, je n'en conseillerais pas la lecture à une jeune fille et les êtres mûris par l'âge n'y trouveraient pas de plaisir car ils savent ce qu'est la vie et combien est futile la passion et l'amour chanté par les poètes, ils savent que le peu de bonheur que l'on peut trouver sur terre réside dans le devoir accompli et que tout le reste est feu de paille et attrape nigauds.

Brebeuf:

Drame en trois actes par le Père Poulin, S.J., Librairie de l'Action Canadienne-française, 1735, rue Saint Denis, Montréal.

Il est toujours dangereux de mettre en scène un personnage historique aussi connu que le Père Jean de Brébeuf et surtout juste après sa canonisation, dans un acte aussi public que celui de son martyre. Le spectateur connaît à l'avance la scène qui va suivre et le dénouement final de sorte que le seul intérêt réel du spectacle réside dans la magie des mots.

C'est à cet écueil qu'est venu échouer le Père Poulin. Mais le bon jésuite n'avait pas tant à coeur de faire oeuvre de théâtre que de rendre hommage à la mémoire de l'un des premiers saints de sa congrégation ayant rapporté la palme du martyre en Nouvelle France.

Brébeuf est un joli petit drame très pieux, très édifiant où la grande et belle figure de Jean de Brébeuf est mise en relief avec un naturel charmant, il remplacera avec profit les mille et une insignifiances que nous donnent nos cercles dramatiques de jeunes gens et nos collèges en séances de fin de l'année.

Jules LARIVIERE.

A travers la Province

LAPRAIRIE

APERÇUS HISTORIQUES ET IMPRESSIONS

par

M. EMMANUEL DESROSIERS



—La Faculté est au chevet d'Ernest Ral?
—Mais, non, ce n'est pas cela, me répondit Franceline. Monsieur Ral est malade; il a bien le droit d'être malade comme les autres, n'est-ce pas? Il n'est pas mourant et reviendra, le mois prochain, entretenir les lecteurs de "Mon Magazine" d'un voyage, qu'au cours de sa convalescence il pourra faire à Saint-Hyacinthe ou ailleurs. Vous comprenez?

—Concédé! dis-je. Mais comment le lecteur aimera-t-il le change? Monsieur Ral, c'est le maître et moi je ne suis même pas encore un élève. Vous avez lu sa première chronique sur Longueuil; vous avez senti un souffle puissant de patriotisme animer toutes les lignes de cette relation si bien au point. Que pourrais-je faire après lui, Franceline?

—Vous traiterez de Laprairie, répondit-elle. Vous en connaissez l'histoire, vous y êtes né, nul mieux que vous peut parler de cette ville avec autant d'autorité.

Je pensais à M. l'abbé Elisée Choquette, à ce prêtre très humble, qui présentement, comme la fourmi laborieuse, amasse des provisions. Je pensais à cet homme étranger, revenu pour un deuxième stage dans la paroisse de Laprairie après son retour de Rome où il est allé parfaire ses études théologiques, et je le voyais s'acharner à la tâche gigantesque d'écrire l'histoire de Laprairie qui est l'un des plus intéressants des endroits de la rive sud.

—C'est bien, puisqu'il s'agit de ma petite patrie, Franceline, je me rendrai à votre demande. Mais tâchez de voir à ce que Monsieur Ral soit guéri pour le mois prochain.

* * *

Si vous allez vers Saint-Lambert, dans ce territoire de Longueuil dont traitait le chroniqueur en juin et que vous regardez en amont de l'île Sainte-Hélène, vers la rive sud, vous apercevez un îlot que les Anglais dans leur fièvre de baptiser ce qui l'est déjà ont nommé île Moffatt. C'est une masse rocheuse absolument déserte. Autrefois alors qu'on l'appelait île à la pierre, île verte ou île aux cochons elle était couverte "d'arbres de haute futaie", dit le notaire Varin qui vivait à Laprairie au siècle dernier. M. de Maisonneuve, dans sa sagesse, avait défendu aux habitants de Vil-

le-Marie qui s'y approvisionnaient de pierre, d'y aller deux jours consécutifs de peur que les Iroquois à l'affût ne fondissent sur eux à l'improviste. Un jour cependant, malgré toutes les précautions prises, un parti de Sauvages surgit dans l'îlot et fit prisonniers plusieurs colons qui y travail-

Ce fut le premier martyr qui devait féconder cette terre de Laprairie.

La deuxième grande figure dans le domaine mystique est la vierge Iroquoise Iekateri Tekatwitha. En parler m'amènerait à mentionner un peu de l'histoire de la Côte Sainte-Catherine illustrée par la petite sauvagesse. Pour les habitants de Laprairie c'est le rang de la "Grand'Rivière" qui est très étendu.

Il est limité en amont des rapides de Lachine par la Réserve indienne de Caughnawaga et en aval par la Rivière-la-Tortue.

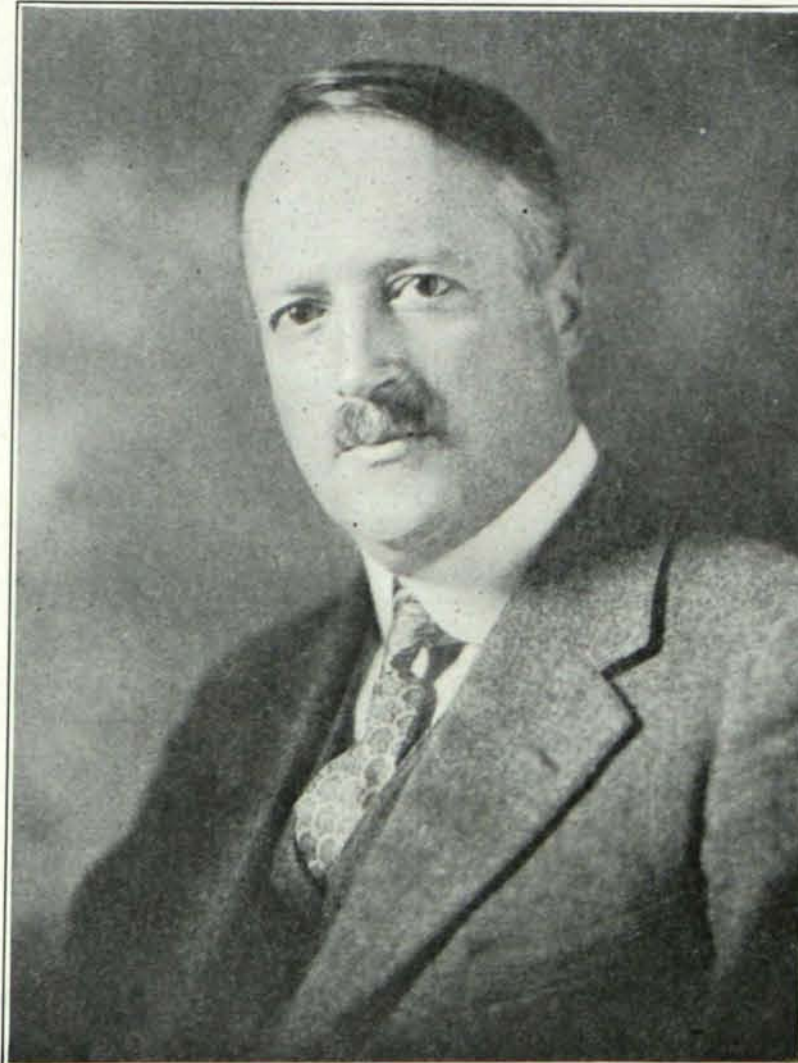
Dès 1676 les Sauvages qui habitaient La Prairie de la Magdeleine commencèrent leur migration qui devait s'arrêter beaucoup plus tard à Caughnawaga même. Ils s'établirent d'abord à la Rivière St-Régis, à la Côte-Ste-Catherine proprement dite, à l'endroit où est situé aujourd'hui le tombeau de Iekateri Tekatwitha et une magnifique chapelle, lieu de pèlerinage. Puis vint le tour de la rivière Suzanne où reposent les restes de quelques Pères Jésuites. Il n'y a là ni pierre tombale, ni croix.

La Côte Ste-Catherine semble être l'endroit où la superstition avait le plus d'emprise, en ce temps reculé de notre histoire locale.

Les Sauvages conservaient leurs coutumes et étaient naturellement avides de merveilleux. Les blancs de leur côté croyaient facilement aux sorciers, loups-garous et autres mystères. Les rapides de Lachine qui grondent sans cesse en face de la Côte Ste-Catherine semblent remplis de chuchotements et ils portaient nos aïeux à la mélancolie et au silence; il fallait laisser libre cours à la grande voix des chutes qui, sourde, nuit et jour, clame l'appel du flot.

Il y a vingt ans, le soir venu, les gens se réunissaient au "Faubourg", au "Fourneau" ou chez

"La Grand'Orteil" et là on racontait des choses merveilleuses. Il y avaient les vieux qui étaient allés en chantier et qui avaient "dravé" sur la rivière "Train", en Haut-Canada. Ils faisaient des récits qui glaçaient le sang dans les veines. Ils étaient "cageux" depuis leur prime jeunesse et se rappelaient avoir "sauté les cages" avec les Sauvages, en pleins rapides de Lachine. Le "Vieux Aimé" les avait engagés pour le compte des "Calven"; ils étaient



M. le Dr J.-M. LONGTIN, maire de la ville de Laprairie depuis bientôt vingt ans. Médecin très estimé. A fait des études médicales en Europe. Ancien gouverneur du Collège des Médecins de la province de Québec.

laient. Avec eux se trouvait le Père Guillaume Vignal, prêtre de Saint-Sulpice. Les canots iroquois remontent le fleuve avec les Français captifs. Les Sauvages, à l'endroit où se trouve Laprairie, torturent le Père Vignal qui, stoïque, endure les plus grandes souffrances sans faiblir. Comme l'agonie du prêtre se prolongeait, un Sauvage compatissant mit fin à ses jours. Sa bravoure décida les Iroquois à manger son cœur pour s'incorporer sa valeur.

allés préparer les "dram" à l'Île-au-Jardin et les conduisaient jusqu'à Québec. En descendant les "cages" ils avaient entendu souvent le "vieux Aimé" les interpeller avec un énergique "Bout d'enfer de démon"; alors ils se remettaient de la torpeur que produisait le flot mystérieux qui les entraînait. Ils en avaient vu des choses en chantier, chez les Sauvages et à la Côte Ste-Catherine. D'abord il y avait les loups-garous. Plusieurs affirmaient en avoir délivré par des nuits sans lune. C'était invariablement dans le "Bas-du-Sault" que les délivrances s'opéraient. Pendant des jours on voyait, entre "chiens et loups" une espèce d'ours qui rôdait à l'orée du bois; il avait des pieds de vache, assurait-on. Il fallait pour le délivrer l'apercevoir en face et le frapper au front avec un couteau. A la première goutte de sang que la bête versait, la peau tombait et le sauveur reconnaissait alors un chrétien qui avait été sept ans sans faire de Pâques, etc.

C'est là un aperçu pittoresque mais combien vrai et qui illustre bien l'état d'esprit dans lequel vivaient les gens du rang de la Grand'Rivière, il y a plus d'un siècle. Le souvenir en était resté et les vieux aimaient encore, il y a deux décades à en régaler les jeunes dont j'étais.

Depuis, bien des années ont passé sans cependant apporter l'oubli des grands faits historiques qui se sont déroulés dans ce coin de pays. Des vestales ont entretenu le feu qui semble ne devoir jamais s'éteindre. Des catastrophes sont survenues au cours des trois siècles passés: 1846 avec un nuage de flammes vint balayer le village. Tout était disparu dans la fournaise qui crépitait, attisée par un fort vent d'ouest; deux cent vingt maisons incendiées. Tout était fini. Non! le germe profond de patriotisme arrosé du sang des soldats de M. de Valrennes, dont les corps reposaient sous la terre brûlante devait refaire le tronc magnifique qui projette encore son ombre bienfaisante.

Rien ne pouvait abattre les preux d'alors: les Brosard, les Bourassa, les Bourdon, les Charlebois, les Sylvestre, les Lacombe, les Saint-Onge, les Robidoux, les Dupré, les Boyer, les Beauvais, les Varin, etc. Ces solides ancêtres rebâtirent leur village et la vie tranquille recommença.

Groupée autour du clocher de la vieille église de 1704 la congrégation devait se multiplier et devenir puissante.

La date précise, au jour près, de la fondation de La Prairie, nous est révélée par une vieille relation,

dont la bibliothèque de la ville de Bordeaux garda longtemps l'original, disparu depuis. Son auteur, le Père Claude Chauchetière (7 nov. 1689 au 19 fév. 1690) qui exerça le saint ministère à La Prairie, nous y raconte que dans les premiers jours d'octobre de l'année 1667, plusieurs pères de sa compagnie, un nombre desquels se trou-

vait le Père Marquette, partirent de Québec en canot, remontèrent le Saint-Laurent jusqu'à Ville-Marie et de là jusqu'à La Prairie, où ils construisirent la première maison de la colonie. La garde en fut confiée à une sauvagesse convertie, qui l'occupa avec sa famille et quelques blancs.



Feu le Dr S.-O. Longtin, premier maire de la ville de Laprairie, père du maire actuel, M. J.-A. Longtin. Il fut un citoyen intègre et de grande valeur.

De bonne heure au mois de mai suivant (1668) le Père Procureur de la compagnie remontait de nouveau à La Prairie et concédait, d'un seul coup, quarante terres à autant de colons sur la côte Saint-Lambert. Cette dernière s'étendait jusque vis-à-vis l'extrémité supérieure de l'île Sainte-Hélène où elle portait le nom de Mouille-Pied.

Située au fond de la baie de Laprairie ou baie Saint-Paul, en face de Verdun, la vil-

est à l'abri des plus fortes crues du fleuve.

Le Docteur Thomas Brisson, ancien maire et second fondateur, a fait du "village" une oasis de verdure qui apparaît comme telle au milieu de la plaine que forment le "Domaine", immense terrain plat et quasi marécageux où coule la rivière Saint-Jacques, et la Commune des Jésuites presque inhabitée.

La ville de Laprairie et le territoire environnant sont traversés par trois grands boulevards nationaux; le boulevard Edouard VII, le boulevard Salaberry et la nouvelle route de cent pieds de largeur qui conduit au Pont du Havre.

L'histoire de la voirie de cette localité est très intéressante. Il y a vingt-cinq ans le trajet de Laprairie à Montréal prenait plus d'une heure. Aujourd'hui, vingt minutes suffisent pour atteindre la métropole. Une digue s'imposait au nord-est de la ville afin de permettre à la route de franchir un grand terrain marécageux et à certains endroits mouvant. Plusieurs gouvernements mirent la main à la besogne et après vingt ans d'efforts la digue était construite et pourvue à son sommet d'une belle route: le boulevard Edouard VII.

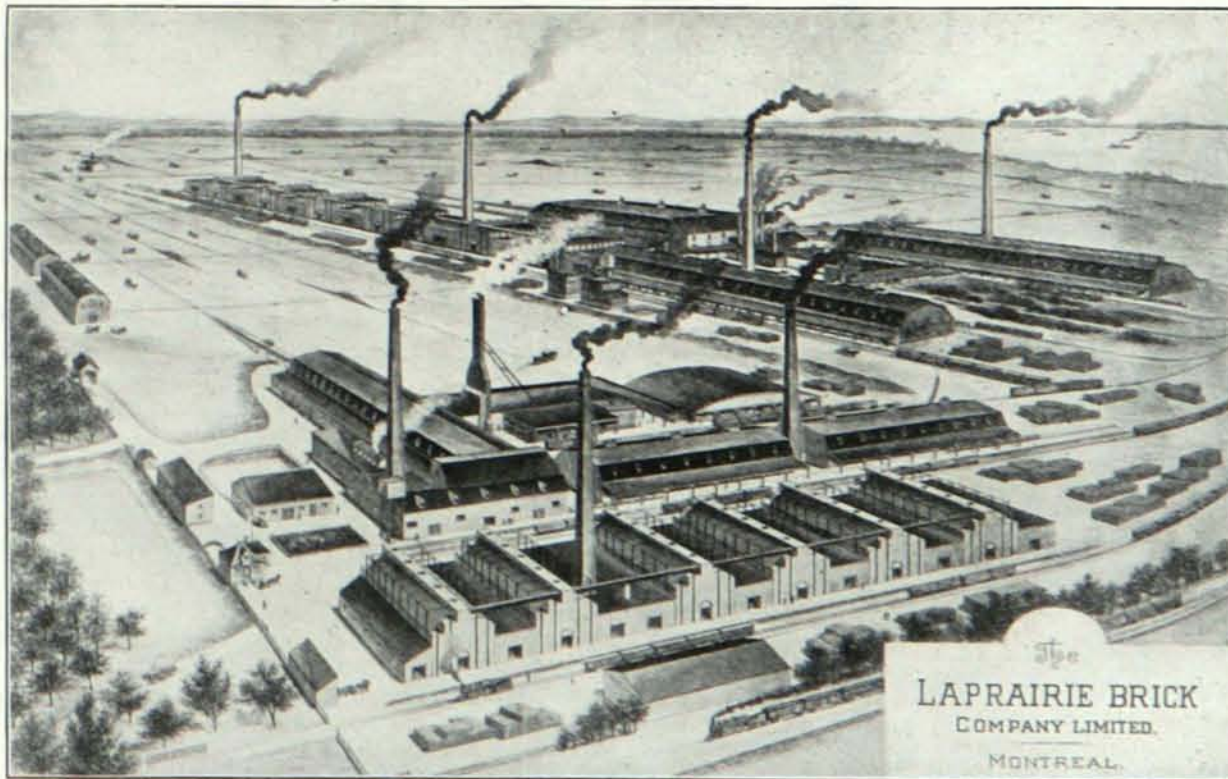
Aujourd'hui, des milliers d'autos traversent chaque jour la paroisse et y apportent le progrès. Une quantité de camions sont occupés au transport de la brique que produisent la Laprairie Brick et la Briqueterie Saint-Laurent. C'est là, d'ailleurs, la principale industrie.

Laprairie, ville et paroisse, compte une population de 5,000 habitants. La ville, en plus d'être le chef-lieu est aussi le centre d'affaires de trois comtés. Les industriels qui viennent s'y établir se voient pourvus gratuitement de grands lots à bâtir, sont exemptés des taxes et peuvent se servir des nécessités publiques, telles que aqueduc et forces motrices électriques, gratuitement. Ce sont là des avantages qui

ne sont pas à dédaigner, d'autant plus que cette localité est à proximité de la métropole qui absorbe déjà la quasi-totalité des matières premières ouvrées sur les lieux.

C'est une place résidentielle, le coût de la vie n'y est pas élevé et cela est dû au voisinage d'immenses fermes dont les propriétaires viennent écouler les produits, du moins une partie, sur le marché même de la ville. Site idéal de villégiature. On peut acheter pour cent dollars de magnifiques lots à bâtir dans la ville même tout près des grands boulevards Salaberry et Edouard VII, et cela près de Montréal.

Le Conseil de ville est présidé par M. le Dr J.-A. Longtin, qui est l'âme de cette cité depuis bientôt vingt ans. Les échevins actuels sont: MM. Wilfrid Ste-Marie, Hector Lamarre, Arthur Desrosiers, Jos. Tessier, Paul Boucher, Raymond Charron. M. Louis-Joseph Bourdon est le secrétaire-trésorier depuis déjà longtemps et son sens



Vue à vol d'oiseau des immenses briqueteries de la "LAPRAIRIE BRICK CO." à Laprairie. — L'industrie de la brique est au premier rang dans cette populaire petite ville de la rive sud.

le, vue du fleuve, présente un aspect moyennâgeux, une sorte de Carcassonne transplantée sur les rives du grand fleuve. Les murailles qui protègent le territoire exposé aux ravages de l'inondation du printemps s'étendent sur un front de deux milles de longueur, le dernier tronçon ayant été achevé fin 1930. Aujourd'hui la ville

des affaires est tout à l'avantage des citoyens.

Nous avons dit plus haut que l'industrie de la brique tient le premier rang. En effet les briqueteries s'élèvent sur une immense étendue de terrain schisteux. L'érection de cette industrie a nécessité des millions de dollars que les actionnaires n'ont pas hésité à fournir. Les usines sont considérables et emploient un personnel assez nombreux.

Les fonderies Roy et Paquette, la fabrique de conserves de Cruchy, les ateliers de réparation et peinture Beulé, Racine et Hoyt, immenses garages où tout travail concernant l'automobile peut être fait; l'atelier Gingras spécialisé dans la fabrication de carrosseries de camions, etc., etc., complètent les différentes industries de l'endroit.

C'est un centre agronomique. On y trouve une coopérative pour les graines de semence.

Plusieurs magasins généraux fournissent à la population ce dont elle a besoin. Le magasin McGee est le plus ancien et le plus considérable (un siècle d'existence). Lawrence McGee, le propriétaire, est un des citoyens les plus estimés; viennent ensuite les magasins Beulieu, Potvin, Lussier, de Cruchy, etc. Le lecteur me pardonnera cette nomenclature parce que dans un chef-lieu le magasin général est une institution indispensable et par conséquent digne de mention.

Comme nous l'avons vu plus haut M. le Dr J.-M. Longtin préside les destinées de la ville de Laprairie depuis nombre d'années. A la mort de son père, le Dr S.-O. Longtin, qui était maire lui aussi, le maire actuel se vit chargé de l'administration des affaires de la municipalité. Il s'acquitte de ce devoir difficile tout en ayant, comme médecin une clientèle très étendue et une réputation qui n'a pas tardé à se répandre et dès son retour d'Europe où il était allé parfaire ses études médicales. Sous son administration, quantité de travaux ont été accomplis et Laprairie s'est aménagée une très jolie place sous le ciel de notre province.

Il y a vingt ans que le Dr. J.-M. Longtin sert la cause du public autant à l'hôtel de ville qu'à son bureau de médecin qui est devenu un véritable hôpital. Il est toujours resté le praticien dévoué que tous connaissent imitant en cela les belles qualités de son père le Dr S.-O. Longtin qui fut le premier maire de la ville de Laprairie incorporée le 7 mai 1909, en vertu de l'Acte 9 Ed. VII, chap. 92.

La municipalité de la paroisse de la Prairie-de-la-Madeleine a été érigée en vertu de l'Acte 8, Vict. Chap. 40, le 1er juillet 1845. La municipalité du Village a été érigée le 30 mars 1846, en vertu de l'Acte 8 Vict. Chap. 40.

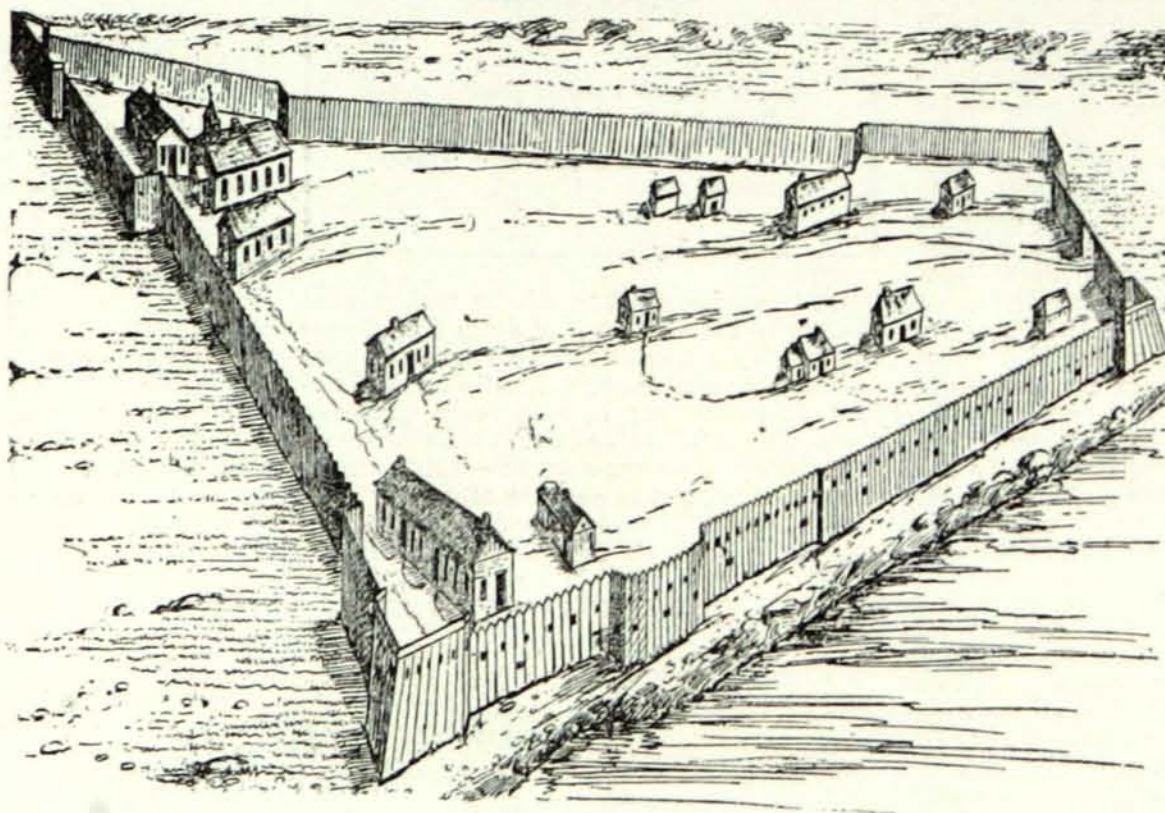
Il est certain que la ville de Laprairie a

beaucoup changé depuis le temps où Jacques de la Ferté, abbé de la Madeleine, un des Cent Associés de la Compagnie de la Nouvelle-France en donnait le territoire aux jésuites le 1er avril 1647.

La vieille aristocratie qui était à son apogée vers 1880 disparaît peu à peu et le nivellement des classes se poursuit très vite. Quand fut enterré M. le colonel Brosseau il n'y a pas bien des années, le dernier glas sonnait et la constellation raréfiée de l'aristocratie se voyait privée de celui qui avait, avec le plus de faste, illustré la vie mondaine de l'endroit. Il ne reste guère aujourd'hui, et ce ne sont pas les moindres, comme témoins et acteurs de ce passé plein de grandeur que M. le docteur Thomas Brisson, Mme Dr. S. O. Longtin et M. Victor Barbeau.

Et voici pour le Laprairie d'aujourd'hui ou presque. C'est celui d'hier qui devrait nous intéresser davantage.

"L'Année Religieuse" de Montréal pour



Reconstitution, d'après un vieux plan, du fort de pieux debout de Laprairie (1688-1710)

1864, d'après les documents de Jacques Viger écrivait:

"La position de cette Paroisse importante, les événements dont elle a été le théâtre et les souvenirs qui s'y rattachent, rendent son histoire tout-à-fait intéressante. Elle fait partie de la Seigneurie donnée aux RR. PP. Jésuites le 1er avril 1647, par M. de Lauzon qui voulait, par cette généreuse libéralité, rendre hommage comme parle l'acte de donation, "au zèle et aux services que ces religieux rendaient à la Religion et à la Patrie". On se proposait d'y établir un lieu de repos pour les Missionnaires qui revenaient épuisés de leurs courses lointaines, et d'y trouver une ressource pour soutenir ces oeuvres dispendieuses; mais la sage politique des hommes d'état de ces siècles de Foi voyait aussi dans ce projet un nouveau rempart pour la Colonie. Ils savaient qu'il y a, au moins, autant de fonds à faire pour protéger un peuple, sur le crucifix du missionnaire que sur le mousquet du soldat. Sur ce littoral, La Prairie était le poste le plus avancé vers les Iroquois, les ennemis les plus acharnés de la Colonie, et, en 1683, le Gouverneur de la Barre l'appelait encore dans ses Ordon-

nances: "la frontière des anglais et des Iroquois."

"Les malheurs des temps, la pénurie où se trouvait réduite la Colonie, pendant plusieurs années, par l'absence de secours que lui refusait la Mère-Patrie, la guerre désastreuse que venaient faire, même au centre des habitations des colons, les hordes iroquoises, retardèrent longtemps l'établissement projeté.

"Quand la paix fut conclue avec les Iroquois en 1666 après la glorieuse expédition du Marquis de Tracy, les Jésuites, malgré le peu de confiance que pouvait inspirer une parole de Sauvages, jusque là renommés par leur fourberie, se mirent à l'oeuvre pour le défrichement de cette belle côte. Au mois d'avril 1668 les premières concessions furent distribuées et dès le mois suivant on en comptait déjà 40.

"Les colons réunirent leurs habitations dans un même local, pour se protéger et se défendre mutuellement; elles furent même renfermées dans une enceinte de pieux et ce fût là le commencement du "Fort de La Prairie". Pour la sûreté de ce poste et de ses habitants, le Gouvernement y entretenait toujours une petite garnison."

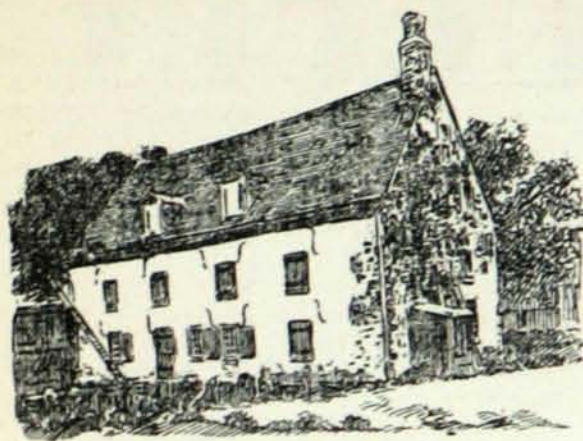
"La Mission de St-François Xavier des Près" reçut ses premières limites, comme paroisse régulière, de Mgr de Saint-Valier en 1721. Ses limites données et fixées par l'autorité ecclésiastique du temps furent approuvées et confirmées par le Roi en 1722, par son arrêt du 3 mars; elles étaient comme suit:

"La Prairie de la "Magdeleine. La Paroisse de Ste-Marie "Magdeleine située "sur le dit Fief, sera "d'environ deux "lieues de long du "fleuve St-Laurent, à "prendre du côté "d'en bas, depuis

"Ruisseau vulgairement appelé du Petit "Charles, et joignant le lieu de Mouille-"Pied, en remontant jusqu'au Fief du Sault "St-Louis, ensemble des profondeurs ren-"fermées dans ces bornes".

"C'est, dit M. Jacques Viger, dans ses manuscrits, la plus ancienne Mission établie dans les campagnes de ce district. Le service régulier des Missionnaires dans ce lieu, remonte assurément aussi haut que 1670 puisque le plus ancien registre conservé jusqu'à nous date de cette époque. Il est écrit en latin et fut commencé le 19 novembre 1670, par le R. P. Pierre Rafeix, Jésuite, qui y inscrit le mariage qu'il avait célébré ce jour-là entre Pierre Gagné et Catherine Daubugeon. Le Premier baptême fut administré le 10 décembre de cette même année, par le même Père, à Marie, née le 9, des époux Marin du Tilly et Marie-Thérèse Louise Dubreuil. La première sépulture est celle de cette même enfant qui ne vécut que 9 jours. Le registre ne dit pas quel jour eut lieu cette sépulture.

"Deux Jésuites fixaient en même temps leur séjour en ce lieu. La Paroisse contenait alors 40 et quelques habitants, sans



Maison dans laquelle furent enfermés les patriotes un dimanche de 1837

parler des Sauvages Iroquois chrétiens qu'on était parvenu à y fixer et qui venaient demander à la colonie française un abri contre les scandales de leur patrie, et un asile pour écouter en paix la doctrine du "Maître de la Vie". Ils furent le noyau de cette célèbre "Mission du Sault-Saint-Louis" un des soutiens de la colonie et on peut dire aussi une des gloires de l'Eglise du Canada. Ils n'étaient d'abord que 12, mais ils furent bientôt suivis d'un grand nombre d'autres et avant 1673 leur nombre s'élevait à plus de 200. Il fallut songer à les éloigner des habitations françaises et sur tout à leur donner un terrain plus favorable à leur blé-d'Inde, seule espèce de culture à laquelle ils consentaient à s'assujettir. Les Jésuites les placèrent à l'extrémité de leur Seigneurie du côté du Sault St-Louis et toujours au bord du St-Laurent sur la pointe avancée que forme la "Rivière du Portage" à son embouchure.

"Ils formèrent là un petit "Fort" régulier qu'ils habitèrent pendant plusieurs années, avant d'être obligés d'émigrer encore plus loin."

"A cette époque, l'on avait encore à redouter les incursions fréquentes des Iroquois, dont un très petit nombre, comme nous l'avons déjà vu, étaient alors chrétiens, et il était imprudent de s'exposer seul loin des lieux habités. Aussi était-ce l'usage des habitants de grouper leurs maisons dans un même lieu, pour pouvoir plus facilement se porter mutuellement secours en cas de danger.

"Ceux de la côte St-Lambert, au nombre de 14, avaient suivi cette sage règle de conduite; et ils entourèrent, avec des pieux, le terrain sur lequel ils s'étaient bâtis. Il porta longtemps le nom de "Fort St-Lambert".

Plus loin dans cette relation nous lisons que Mgr de Laval vint visiter Laprairie le 25 mai 1676. Il y mentionne l'existence d'une chapelle dans une lettre en date de 1683.

Voici ce que l'acte de donation du terrain et d'une petite maison, acte en date du 22 septembre 1675, rapporte à propos de cette chapelle:

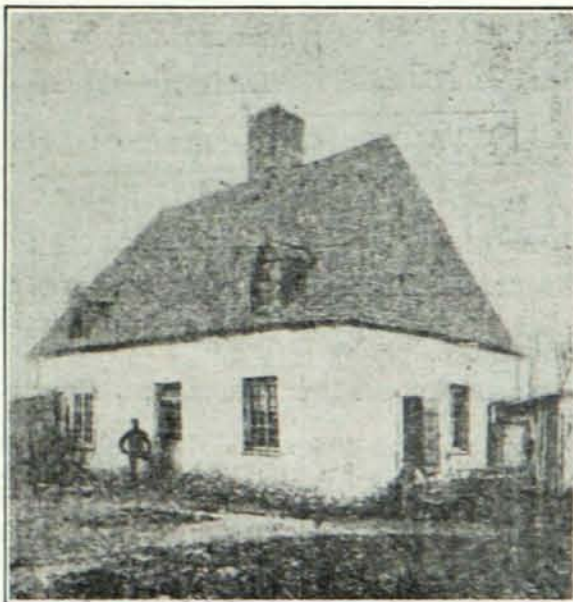
"Pierre Péra et Denise Lemaistre, sa femme, tous deux habitants de La Prairie de la Magdeleine, d'un mutuel accord et consentement, portés par un mouvement de piété, ont, en présence des témoins soussignés, donné et donnent par les présentes à la Ste-Vierge Marie, notre Mère, purement, simplement et irrévocablement "un logis de pieux en coulisse, couvert en paille situé sur leur habitation à la côte St-Lambert, avec l'emplacement du dit logis, conjointement une perche de terre tout autour et un chemin tel qu'il sera jugé et marqué, pour icelui logis, emplacement circuit et chemin être employé à per-

"pétuité au service de la Ste-Vierge et ice-lui être fait église dédiée à son nom... Duquel logis, emplacement, circuit et chemin les dits donateurs se démettent entièrement sans qu'eux, leurs hoirs ni autre quelconque puissent y prétendre, ni révoquer la présente donation."

Ce fut la première "église" de Laprairie. Plus tard après 1682, une autre construction religieuse est entreprise. Nous lisons que le "27 avril 1687, M. Frémont, Ptre Sulpicien, qui était venu le 1er octobre précédent, prendre possession comme curé, de la Cure à la place des Pères Jésuites, fit au nom de M. Dollier de Casson, Supérieur du Séminaire de Montréal et grand Vicaire de l'Evêque de Québec, la bénédiction solennelle de cette première Eglise."

Le premier presbytère date de 1690. Les affaires prospéraient puisqu'en 1692 "le Marguillier fit une dépense de 100 lbs, pour 6 chandeliers dorés, avec la croix, une Statue de la Ste-Vierge en sculpture dorée et des étoffes pour ornements".

La quiétude n'avait pas toujours régné puisque "le 4 septembre 1690 il y eut une attaque de la part des Iroquois et il s'en suivit un combat au lieu appelé "La Fourche" à demi-lieue du Fort. Les ennemis fu-



Une maison fortifiée à Laprairie (1688-1904)

rent repoussés, mais les Français perdirent plusieurs hommes, savoir: Jean Duval, Jean Barault et un nommé Bourdon, habitants de la Paroisse et Lamothe, Latreille Beaulieu, Larose et un autre, soldats de M. le Chevalier Degrès, qui furent inhumés dans le cimetière de la Paroisse le 4 et le 5 à l'exception de Bourdon et de Lamothe qui avaient été emportés dans les bois par les ennemis et dont les corps ne furent retrouvés que le 3 décembre suivant, mais tellement mutilés et défigurés qu'ils étaient méconnaissables, surtout Lamothe; leurs ossements furent inhumés dans le cimetière le même jour, 3 décembre.

"Dans la nuit du 10 août 1691, le "Fort" de La Prairie qui contenait une garnison de 7 à 800 hommes fut attaqué par un détachement d'Iroquois et d'Anglais sous le commandement du Major Schuyler. Les ennemis ne purent pénétrer dans le "Fort" et ils furent repoussés mais les Français perdirent leur commandant, le capitaine St-Cirque. Un autre Capt. Dhosta, un lieutenant Domergue et 14 soldats ou habitants de la place, qu'on ne peut reconnaître; tous furent inhumés le lendemain le 11 dans le cimetière. Le Major Schuyler et son détachement, repoussé de La Prairie, prit direction vers la Rivière Richelieu; mais il

fut rencontré à 2 lieues de Laprairie par M. de Valrennes que M. de Frontenac, gouverneur, avait envoyé pour couvrir Chambly, à la tête d'un corps d'habitants et Sauvages alliés De Valrennes ordonne à ses gens de se gens de se blottir ventre à terre derrière deux arbres renversés, pour recevoir la première décharge de ses ennemis; puis il commande la charge à son tour, elle est si rudé et si vigoureuse que Schuyler est complètement défait. Les Anglais et les Iroquois eurent 120 morts et autant de blessés; leurs drapeaux, etc., tombèrent aux mains des Français qui eurent 60 tués et 60 blessés. Le jeune et vaillant LeBer du Chêne se distingua dans cette rencontre, à la tête des Canadiens français; mais il fut mortellement blessé. On le transporta à Montréal où il mourut le lendemain et où il fut inhumé."

Ce fut le combat de Laprairie mentionné dans la grande histoire du Canada.

En 1697 la Vénéralable Soeur Bourgeoys y installe sa communauté.

Les années passèrent, les habitantes du lieu s'affinant au contact de prêtres plus nombreux et aussi à cause de la proximité de Ville-Marie qu'il était plus facile d'atteindre étaient devenus plus ouverts aux manifestations de l'Art puisque l'on voit qu'en 1830 la Fabrique fit l'achat du tableau de St-Amable, oeuvre du peintre Dulongpré, au prix de 600 lbs.

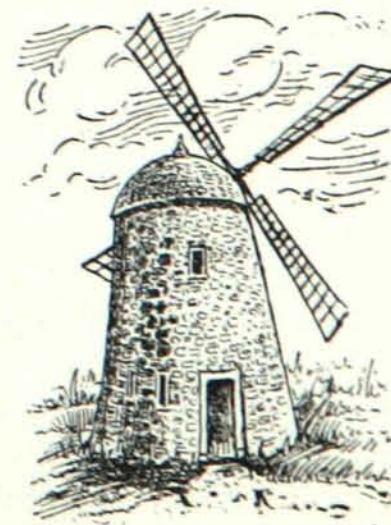
L'église actuelle fut érigée en 1840. Elle a 161 pieds de longueur sur 62 de largeur et 40 de hauteur de carré, avec une Sacristie de 40 pieds sur 30 pieds. Elle est divisée à l'intérieur en trois nefs, assez spacieuses, si elle n'étaient pas défigurées par un rang de galeries qui en coupent la hauteur et qui masquent les chassiss. Elle est de style grec.

Dans l'histoire de cette paroisse on voit parmi les principaux curés des noms de Pères Jacques Frémin, Jean Frémont, Claude Chauchetière, Michel de Viler mole, Jacques Marchand des Ligneriers, Michael Power (devenu évêque), etc.

La partie historique religieuse est très intéressante! Laprairie a été et est restée une des paroisses les plus florissantes du diocèse de Montréal.

Les Frères de l'Instruction Chrétienne, Congrégation fondée par le Vénéralable Jean-Marie de Lammenais y possèdent un Noviciat et n'ont pas peu contribué à la renommée de l'endroit. Ces Religieux, des Bretons (aujourd'hui l'élément canadien-français les envahit peu à peu), transformèrent un terrain absolument inculte et en firent le plus beau site de Laprairie. Ils ont une très bonne formation, sont des érudits,

(Suite à la page 38)



Le moulin banal à Laprairie

LA CLE DU SUCCES

Les engrais chimiques au point de vue économique

Article écrit spécialement pour "MON MAGAZINE"

par

M. William HOUDE, B.S.A. ancien agronome du comté de Drummond

Présentement de la
"CANADIAN INDUSTRIES LIMITED"
(Division des engrais chimiques)

Nos lecteurs, surtout ceux de la campagne, seront agréablement surpris de lire ici un article sur les engrais chimiques, d'autant plus que présentement le Ministère de l'Agriculture de la province conduit une campagne d'éducation et d'encouragement en ce qui regarde l'amélioration des différents sols. Nos bons amis des villes y trouveront matière à s'instruire et ne négligeront pas la lecture de ce document de valeur.

Le seul nom de M. William Houde garantit que la lecture des lignes qui vont suivre est du plus haut intérêt. M. Houde est un technicien dans cette question des engrais et un long stage comme agronome dans le comté de Drummond en a fait une figure marquante dans le domaine de l'agriculture.

* * *

Durant les périodes de crises comme celles que nous traversons présentement, les techniciens dans toutes les branches de l'activité économique étudient plus arduement les causes du malaise et suggèrent des remèdes. Aussi, depuis le début de la dépression actuelle, il en a été de l'agriculture comme du reste: on a analysé la situation, retourné le problème sous toutes ses faces et offert maints et maints moyens d'améliorer cet état de choses.

Parmi les solutions proposées, il y en a qui ne sont que des palliatifs temporaires permettant de traverser tant bien que mal la crise; d'autres offrent une solution durable parce qu'ils s'attaquent à la correction de quelque défaut fondamental dans l'organisation économique de la ferme.

Evidemment, il y a une foule de facteurs qui entrent ici en ligne de compte, mais l'une des grandes faiblesses de notre agri-

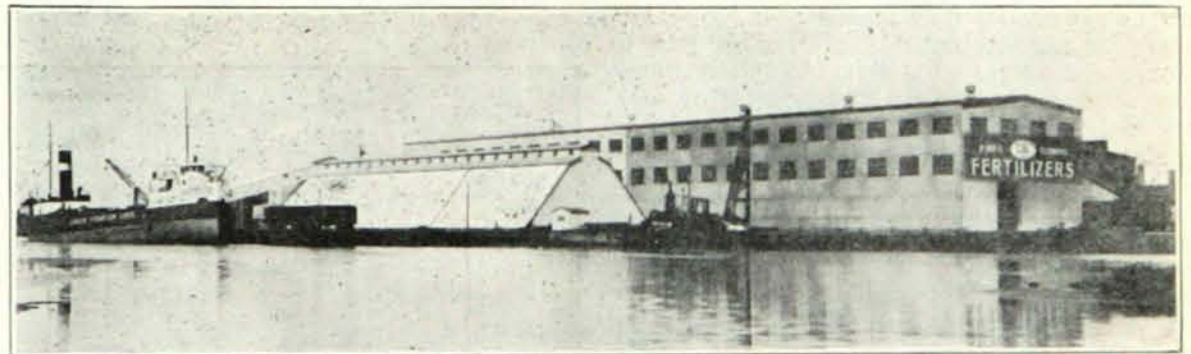
culture québécoise, à l'heure actuelle, c'est qu'elle produit à un coût de revient trop élevé: **abaïssons le coût de production et nous aurons par le fait même résolu dans une large mesure le problème agricole.**

En plusieurs milieux, on objectera certes qu'il est facile de formuler telle ou telle solution, mais que c'est différent lorsqu'il s'agit d'en réaliser l'application. Ayant spécifié l'abaissement du coût de revient

40 Fumures appropriées, appliquées rationnellement et en quantités convenables;

50 Prévention et lutte contre les ennemis des cultures (mauvaises herbes, insectes, parasites et maladies).

Seul, le facteur "conditions atmosphériques" échappe totalement à l'influence du



C. S. S. ELGIN déchargeant la première cargaison de Phosphate Rock (de provenance du Maroc) à l'usine Hamilton Fertilizer.

des produits, analysons les moyens d'y parvenir.

La condition fondamentale semble être l'accroissement du rendement des cultures. Pour y arriver, le cultivateur doit compter avec le concours simultané de cinq facteurs principaux:

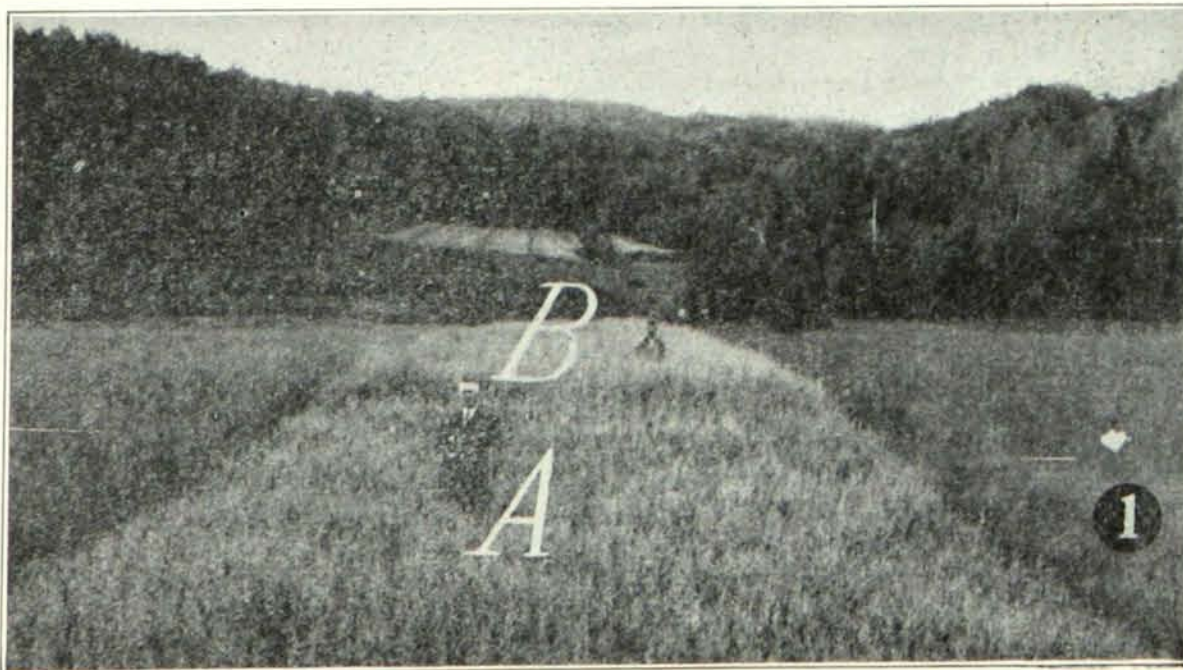
- 1o Conditions atmosphériques favorables;
- 2o Bonne préparation du sol (égouttement, ameublissement, etc.);
- 3o Adaptation et choix des variétés;

cultivateur. Quant aux quatre autres, ils sont entièrement sous sa dépendance. D'autre part, chacun d'eux exerce, en ce qui le concerne particulièrement, une action marquée sur la production mais le facteur **fumures** est sans contredit celui qui agit de la manière la plus prépondérante, la plus déterminante et qui offre au cultivateur les plus larges possibilités d'accroissement du rendement de ses cultures. - Les agronomes de tous les pays sont unanimes à déclarer qu'à lui seul, il intervient pour 50% et souvent même davantage dans l'élévation des rendements et des bénéfices et partant dans l'abaissement du coût de revient des récoltes.

Or, par "fumures" on n'entend pas seulement "l'engrais de ferme" mais aussi toute autre forme de nourriture que l'on met à la disposition des plantes: l'enfouissement d'engrais verts, l'application d'engrais commerciaux ou chimiques, constituent aussi des fumures.

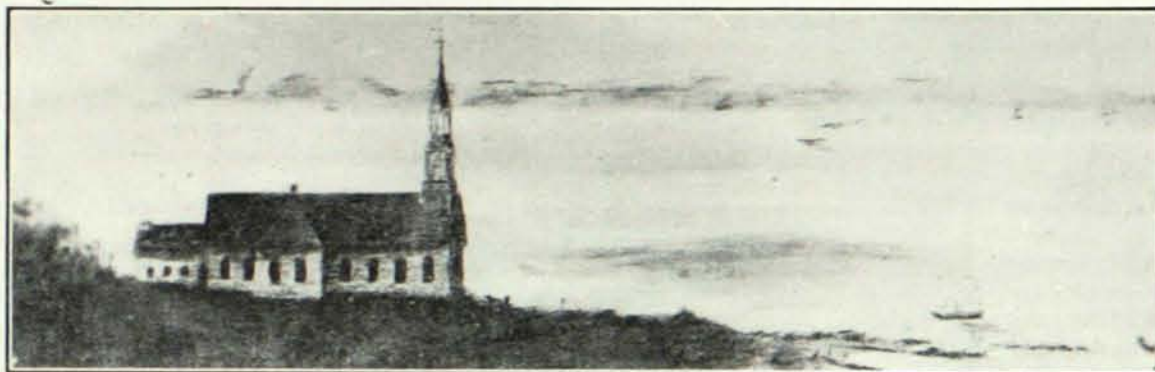
A lui seul, l'engrais de ferme ne peut suffire à maintenir la fertilité du sol, puisqu'il y a exportation continue d'éléments fertilisants dans les produits mis sur le marché: lait, oeufs, foin, animaux, etc. . . Il n'est pas possible non plus qu'il corrige les défauts du sol; provenant des déjections des animaux de la ferme qui ont consommé les produits végétaux de cette même ferme, il n'est que le reflet de la nature chimique de ce sol. De plus, sa composition est variable, suivant les mesures prises pour le conserver; son action est souvent lente, et dans maints cas, son emploi n'est pas toujours possible en quantités suffisantes.

Il est donc facile de conclure que ce serait tourner dans un cercle vicieux que de vouloir maintenir la fertilité d'une terre
(Suite à la page 26)



A. Sans engrais chimiques, 19 minots d'avoine.
B. Avec engrais chimiques, 34 minots d'avoine.

LA VIEILLE EGLISE



*Paysage enchanteur que mon coeur vous aimez,
Sable fin, verte allée ombreuse des cormiers
Où l'oiseau de son aile attirait l'ambre verte,
Bluet d'azur, petite noisette entr'ouverte,
Luisante et mûre offrant son amande à mes doigts,
Eglantine de soie embaumant fleuve et bois,
Vers vous le papillon vole et se désaltère,
Et le chemin du roy semble un riant parterre.*

*La main en abat-jour sur mon front moite et nu,
J'étudie à la fois l'onde et le bois chenu,
La plaine et son décor, la grève et sa falaise,
Mais mon oeil cherche en vain. Rien, rien! Un lourd malaise
Gravite en moi malgré le soleil et les fleurs.
La Pitié secourable, amante des Douleurs,
Met sur ma lèvre un pan de sa mantille usée.
Pour assourdir mon cri, plus clair qu'une fusée.*

*Car, rien ne me rappelle à part le flot changeant,
La plage solitaire aux coquilles d'argent,
Le ciel bleu que la mer dans le mirage embrasse,
Le sable où la marée éternise sa trace,
La route soleilleuse, étroite, aux longs détours,
Où la mauve musquée étale ses atours
Près de l'aulne trapu, du saule bas et sombre,
Quand le sureau fleurit sur la route sans ombre.*

*Si du passé, j'ouvrais le poudreux Elzévir,
Quels regrets chaque feuille en moi ferait surgir!
O Muse! Où donc es-tu? Viens! Pour que je décrive
Ce souvenir d'enfant, rêveuse sur la rive,
Image qu'en fermant les yeux je crois revoir
Comme dans un limpide et lumineux miroir:
L'Anse, le Cap désert, lui seul idéalise
La pointe où s'élevait jadis ma vieille église.*

*Tour à tour, on entend dans un clocher lointain
L'Angelus du midi, du soir et du matin.
De ta cloche perdue, est-ce la voix aimante
Qu'apporte ainsi la brise en saturant de menthe,
Cet oasis bénie, émergeant du zénith,
Que je porte en mon coeur plus ferme que granit,
Patrie, où chaque été te revient plus vieillie
Celle qui te doit tout et jamais ne l'oublie?*

*Vieille église d'en bas, j'ai poussé ton portail
Qui grinçait sur ses gonds; si j'ouvrais un vitrail,
La lumière entrerait dorer le sanctuaire
Et le bon vent du nord, venant de l'estuaire,
Emplirait de ses flots la Maison du bon Dieu.
J'irais m'agenouiller sur le petit prie-Dieu
De velours incarnat, si cher à mon aieule,
Celle qui me disait: "Ma place est pour toi seule"!*

*Pendant que je musais, une voix s'éleva,
Mystérieuse et douce, elle murmurait: — "Va"!
Et, j'entrai dans le temple oublié, l'âme en fête,
Portant sans le savoir la lyre du Poète.
Un Ange, l'aile croche et fendue à moitié,
Presque sans y toucher tenait le bénétier
Où l'eau sainte exhalait un parfum d'algue verte:
Saint Théodore, ému, souriait dans sa fierte.*

*Suspendue à la voûte, une barque, sans mât,
Poupe verte, émaillée, et quille d'argent mat,
Rappelle un héroïque et touchant sauvetage:
D'un marin, en détresse, elle est le témoignage.
S'était-il embarqué quand là-haut resplendit
L'étoile du Berger, ce nautonnier hardi,
Ou quand le flot dément fait rouler ses arpèges?
Qui le sait, hormis vous, Notre-Dame des Neiges?*

*Dame au manteau plus bleu que le myosotis,
La trace de vos pas est empreinte de lis,
L'herbe en est embaumée et quand le vent s'élève,
L'air, les bois et les champs, jusqu'au sable de grève,
En restent parfumés. Nous irons, de concert,
Fleurir tous les autels du vieux temple désert,
Les tombes que l'oubli pulvérise et submerge,
Que l'absence enveloppe, ô maternelle Vierge.*

*Alors, je partirai sans bruit, et sans regret,
Ayant, de l'oubli vain exhumé ton portrait,
Chère église d'en bas. Si l'onde éblouissante,
Où tu mirais encore en mil huit cent soixante
Ta lumineuse croix et son clocher à jour,
Ne les réfléchit plus à toute heure du jour,
Ce poème où ma plume esquisse ton image
Je l'offre à mes pays en cordial hommage.*

Dix années de progrès de voirie

La province de Québec possédait, en 1921, 3,800 milles de routes améliorées. C'étaient de bonnes routes, au sens où on l'entendait alors. Mais le réseau projeté n'était pas complet et, en conséquence, manquait de coordination. L'entretien, exécuté à la façon généralement indifférente du temps, laissait beaucoup à désirer, si on le compare à celui d'aujourd'hui. De plus, les routes de 1921 étaient hérissées d'obstacles — passages à niveau, tournants brusques, courbes dangereuses, etc., — hérités du temps de la circulation à traction animale et qui n'avaient pu être éliminés des routes nouvelles parce que les développements rapides de la circulation automobile créaient un pressant besoin de chemins nouveaux qui en empêchaient la disparition.

A la fin de 1930, la province avait porté à 13,652 milles la longueur totale de ses splendides routes modernes, soit plus de trois fois la longueur de 1921. Le travail de construction ayant été amélioré constamment pour se tenir au niveau des progrès du monde entier, nous pouvons dire que nos routes se comparent avantageusement, pour la plupart, à celles des provinces et des Etats voisins. La coordination de ses divers tronçons est si bien la caractéristique de notre réseau routier que l'on peut dire que ses 13,652 milles de routes améliorées ne forment qu'un seul organisme. Des centaines d'endroits physiquement dangereux ont été éliminés des routes déjà construites, et leur disparition complète est un point de première importance dans la préparation des plans des routes nouvelles.

L'entretien a subi un changement radical pendant la même période. En 1921, l'entretien était sous le contrôle des municipalités intéressées et, chacune d'elles ayant ses idées à ce sujet, les mettait en pratique dans l'exécution du travail. De la sorte, la condition des routes changeait à tous les quelques milles, car non seulement chaque municipalité, mais encore chaque cantonnier laissait la trace de sa personnalité, pour ainsi dire, sur la section soumise à sa surveillance. Ici un pavage à bombement très prononcé, là un bombement très bas, ailleurs aucun bombement. Ici des fossés très profonds, là des fossés à peine indiqués, à d'autres endroits aucun fossé. Ici un tronçon aux accotements hauts et larges, ailleurs une section sans accotements. Ici on employait une grappe pour améliorer le pavage, ailleurs une machine à chemin, obtenant par là des résultats très différents.

L'entretien est aujourd'hui un travail bien organisé, sous le contrôle direct du gouvernement. C'est de beaucoup le service le plus actif du département de la Voirie. Ayant à entretenir plus de 95% de tous les chemins améliorés de la province, le département est capable d'organiser le travail sur une large échelle, de l'exécuter avec un maximum d'efficacité et un minimum de coût, et de maintenir la même égalité de condition sur tout le réseau durant la saison de tourisme. Cette politique d'entretien, unique en Amérique, a valu à la province une réputation enviable quant aux conditions générales de ses routes, qui constituent des voies carrossables en tout temps, au meilleur sens du mot. Le public voyageur devient d'année en année plus difficile en ce qui regarde la condition de circulation sur les routes; la province répond à cette exigence en adoptant un genre d'entretien qui permet aux routes de s'améliorer en vieillissant, comme le bon vin.

L'usage des routes par la population locale enregistre un même taux de progrès que l'amélioration

du réseau. De 54,670 qu'il était en 1921, l'enregistrement des véhicules automobiles s'est accru régulièrement chaque année jusqu'à 178,548 en 1930, c'est-à-dire qu'il s'est plus que triplé. Le tourisme étranger s'est développé mieux encore, s'étant accru de dix-sept fois durant la même période. En 1921, un total de 41,957 véhicules étrangers entrèrent dans la province pour fins de tourisme; en 1930, ce nombre était de 715,000. De ceci, on peut déduire en premier lieu que le peuple de la province apprécie l'oeuvre de la province en matière de voirie; et en second lieu, on peut dire que la construction et l'entretien du réseau routier, en rendant impossible l'accès des centres de tourisme aussi merveilleux que la Gaspésie, les Laurentides au nord de

quent l'existence, en dehors des sentiers battus, des attraites paysagiques que le touriste ne verrait pas autrement, ainsi que le souvenir des principaux événements de notre histoire. Des règlements de circulation sagement édictés y assurent la sécurité. Les hôtels qui se dressent le long de leur parcours ont été améliorés et modernisés, afin d'assurer tout le confort voulu aux voyageurs. En un mot, tout a été fait pour que les routes assurent un maximum d'efficacité aux touristes, étrangers ou locaux, et au public voyageur en général.

Le Département de la Voirie et des Mines.

QUELQUES-UNES DES OEUVRES DU GOUVERNEMENT DE LA PROVINCE EN MATIÈRE DE VOIRIE

La province de Québec doit à ses chefs actuels les oeuvres suivantes en matière de voirie

1. La construction de 15,000 milles de chemins permanents en gravier, en macadam, en béton de ciment et en béton bitumineux, représentant 46% de la longueur totale des chemins ruraux de la province. Ces routes améliorées couvrent tous les districts, du Témiscamingue et de l'Abitibi à l'ouest jusqu'à l'extrémité est de la péninsule de Gaspé; et des frontières internationales et interprovinciales, au sud, jusqu'aux confins des régions habitées au nord.

2. L'établissement d'un réseau d'artères de grande communication formant une longueur de près de 5,500 milles, dont les derniers milles sont en voie de parachèvement. On trouvera plus bas des détails additionnels sur le réseau des grandes routes.

3. La classification des routes suivant leur importance, et la mise à exécution d'un plan coordonné d'amélioration et d'extension.

4. Le maintien en parfaite condition de toutes les routes améliorées de la province, de façon à ne rien laisser perdre du capital dépensé pour leur construction, et de façon à donner à la population tous les avantages que comporte une bonne voirie.

5. La mise à exécution d'un programme de redressement, d'élargissement et de revêtement permanent des grandes routes, de façon à satisfaire les besoins non seulement actuels, mais futurs de la circulation.

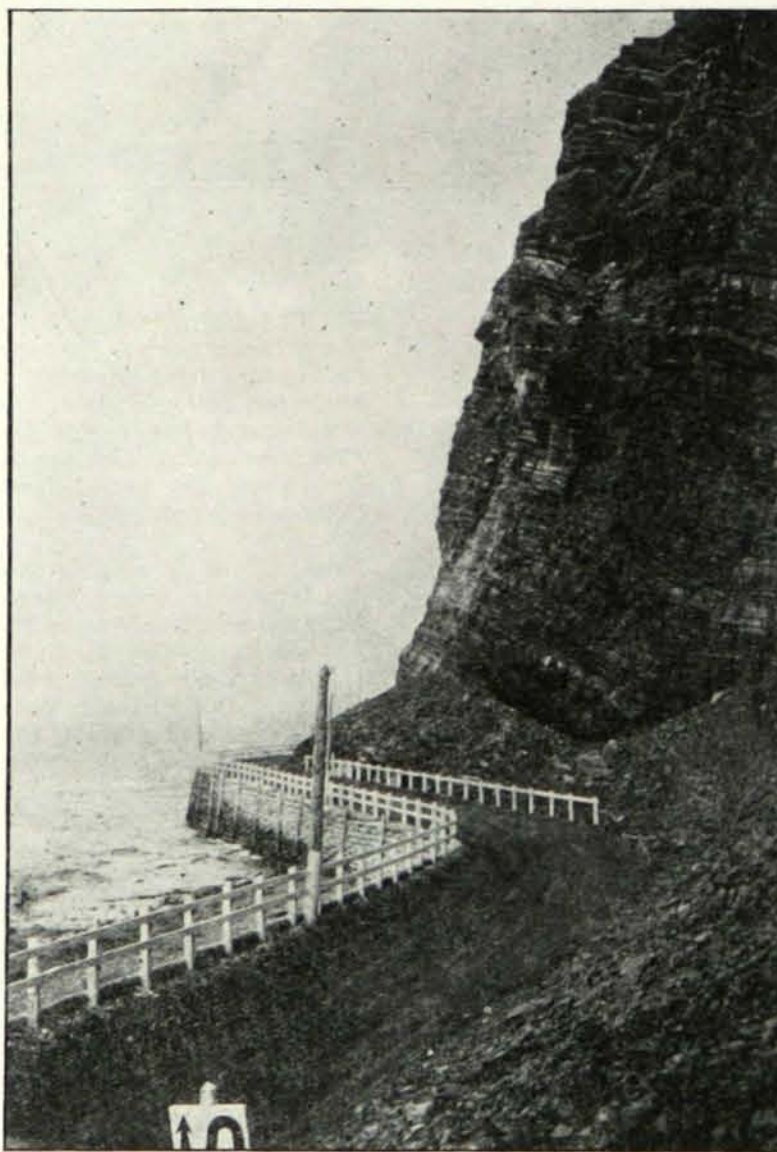
6. La mise à exécution d'un programme de suppression de passages à niveau et d'améliorations diverses, de façon à assurer la parfaite sécurité du public.

7. La mise à exécution d'un programme d'embellissement sur le parcours des routes, de façon à donner à nos voies de communication une apparence agréable pour celui qui y circule et de façon à créer plus de contentement chez la population rurale.

8. L'inauguration d'une politique d'entretien des routes durant l'hiver pour la circulation des automobiles, politique tout à l'avantage du commerce et des affaires en général.

9. La construction d'une véritable industrie de construction, d'amélioration et d'entretien des routes; politique qui a distribué dans toutes les régions de la province et parmi toutes les classes de la population au-delà de \$130,000,000, somme qui a aidé le peuple à traverser avec succès la crise d'après-guerre, qui a contribué puissamment et qui contribue

(Suite à la page 26)



LE GROS MORNE, sur la route de la Gaspésie.

Montréal, la région de Chicoutimi et du lac Saint-Jean, a fait une profonde impression chez nos voisins et les a incités à nous visiter en nombre croissant chaque année, contribuant incidemment, dans une large mesure, à accroître la prospérité générale de la province. Le bureau fédéral de l'Industrie et du Commerce estime que les touristes étrangers ont dépensé \$305,000,000 dans la province depuis 1921, dont \$65,000,000 en 1930 seulement.

Les routes de la province, en plus de servir comme moyen de communication entre les entreprises industrielles ou commerciales et les consommateurs, facilitent la distribution des commodités de toutes sortes à un prix réduit, constituent aussi une source d'agrément. Elles ont été embellies à un degré remarquable. Les signaux de direction et de danger y sont placés de façon claire et compréhensible. Des panneaux géographiques et historiques y mar-

Nouvelle

Camille BRUNO

L'INTERPRETE

En l'an de grâce 1885, dans une vieille maison du boulevard Saint-Michel, une de ces maisons ruches aux mille alvéoles étroites, faites à la taille de l'individu qu'elles contiennent. Les parois en sont chamarrées d'affiches, le seuil en est encombré de marchandises, tel un mur d'église disparu sous les ex-voto, le porche s'émaille de plaques indicatrices des mains dirigées dans tous les sens tendent leur index vers les escaliers divers, sous la porte un maraîcher dispose ses produits, dans la cour des laveuses étalent leur linge, des capucines s'enroulent aux fenêtres et des chansons partent au travers, les cris d'un marmot qu'on fouette se mêlent au grincement d'une scie qu'on aiguise, de trente-six tuyaux s'échappent des flocons de fumées qui montent au ciel comme l'émanation de toutes les âmes que contient le bouge, et qui s'en vont dans les espaces, par delà les murs et les toits.

Sur le palier du quatrième étage s'ouvraient les portes de trois chambres qui contenaient trois jeunes. La chaleur du milieu, pièce assez vaste, presque aérée, à peu près claire, meublée avec une certaine recherche, pourvue de quelques livres, d'une vitrine à bibelots et d'un tableau signé, contenait un personnage dont nous nous occuperons tout d'abord.

C'était un de ces garçons charmants comme on en rencontrait tant à l'époque de Bernerette, et comme il en pousse parfois encore, type bien français, bien parisien, de l'artisan tout près d'être artiste, enfant de plébéienne qui a aimé des patriciens, conçu entre une chanson de Nadaud et un récit de Georges Sand. Pas bien grand mais de taille élégante, doué d'une vraie force nerveuse sous sa frêle apparence, les poignets étroits où le blanc du bras tranchait avec le hâle de la main, les pieds fins, les cheveux doux, la barbe en duvet. Quelque chose de flottant dans le costume, de paresseux et d'amusé dans la démarche, un joli choix d'expressions un peu précieuses, avec, de temps à autre, une pointe d'argot comme une gousse d'ail dans un plat fade; un nom de roman populaire: Marcel Vigneul; un état charmant: ciseleur sur métaux; une jolie somme à la caisse d'épargne, de la sagesse et point d'ascétisme, gourmet plus que gourmand d'amour et ne hâtant point le repas de peur que la chère en soit moins fine; en politique des idées libérales avançant toujours d'un pas sur la marche du temps et cachant sous un brin de négation fanfaronne quelques relents d'indéracinable chauvinisme; de la littérature, une jolie voix de baryton, et vingt-trois ans, voilà plus d'avantages qu'il n'en fallait pour plaire le jour où il en aurait envie.

Sa voisine de droite n'avait rien à la caisse d'épargne et pas beaucoup plus dans son tiroir. On la nommait Elise Doublat. Levée dès l'aube elle réparait ses nippes, puis se rendait chez le voisin d'en face dont elle éduquait la demoiselle, et n'en revenait qu'à la nuit. Le soir elle traduisait des livres russes. La connaissance de cette langue rare était l'unique legs qu'elle eût reçu de sa mère, chanteuse de troisième ordre qu'un long séjour à Moscou avait rendue familière avec l'idiome de Tolstoï. Une cruelle maladie qui la mina bien avant de la tuer ne lui laissa d'autre distraction que cet enseignement. La petite garde-malade était trop dévouée pour que l'écolière ne fût pas attentive. Profitant de la vogue qu'avaient encore en France les romans russes, Elise utilisa son savoir, et restée seule elle trouva dans ses traductions la rente voulue pour éteindre peu à peu la dette maternelle.

A ce métier ses vingt ans s'étiolaient. Pas bien forte elle avait ce teint battu, flétri, aux ombres

vertes, que donne aux enfants de Paris la senteur de ses ruisseaux. Des yeux très doux, étonnés et tristes, agrandis démesurément par la meurtrissure qui les cernait, un corps délicat, fragile, dont les chastes lignes, si fuyantes et si jeunes, rappelaient l'idéale figure que Chapu pencha sur la tombe de Murger, des mains gâtées par mille travaux faits à l'âge où la beauté se décide, une mousse de cheveux pâles autour du front et de la nuque; pas jolie, pauvre mais très honnête.

Vaguement découragée de l'existence dont elle n'avait connu que le côté gris, elle avait fini par s'abandonner au courant de misère et de tristesse qui l'emportait. Jamais, à la saison des marronniers en fleurs, elle n'allait s'asseoir sur les bancs du boulevard pour en recevoir dans les cheveux la pluie embaumée. L'appel amicalement moqueur que lui jetaient en passant les filles de son âge n'obtenait ni un regard ni une réponse. Aux dimanches où les Parisiennes se font pimpantes, Elise ne redressait même pas sur sa tige la rose fanée à son chapeau. Sa pauvre petite chambre ressemblait à ces logis de garçon où tout se délabre faute de quelques soins donnés à temps. Quelquefois sa netteté native se révoltait devant ce taudis qu'en une journée elle eût pu rendre présentable. Mais où prendre une journée dans sa vie de galérien rivé au boulet du labeur salarié?

Le troisième habitant du quatrième étage n'était ni homme ni femme. Il avait les cheveux courts, portait des lunettes, et faisait six kilomètres à l'heure. Il était venu d'Odessa, voilà deux ans, pour étudier la médecine et la chirurgie. Son nom de Sonia Lapotzine donnait à penser qu'il appartenait au sexe féminin. En ce cas, elle était fort laide, mais elle était exceptionnellement bien douée. A seize ans, elle était bachelière. Ses plus lointains souvenirs ne lui rappelaient pas une minute passée loin de ses livres, à humer le foin ou à choisir des rubans. Pour se forcer à un incessant labeur elle avait d'ores et déjà renoncé au bien paternel, et toute son existence future reposait sur ses honoraires probables. En attendant, elle mangeait un hareng le matin et trois biscuits le soir. Sa chambre était très propre; elle contenait un divan pour y dormir, un tabouret pour s'y asseoir, une table pour y travailler. Bref, Sonia fournissait, de gré, autant d'ouvrage qu'Elise en fournissait de force.

Entre ces deux corvéables Marcel menait une véritable vie de loisir, car son patron lui laissait ses samedis, et ses dimanches. Le jeune homme flânait donc plus dans une semaine que ses voisines en un an. Heureusement pour l'honneur de la race mâle sa quatrième co-habitante rétablissait la balance entre les deux sexes; elle ne faisait absolument rien.

Oui, sa quatrième co-habitante. Le fait est exact et le lecteur ne s'est pas trompé. Comme les trois mousquetaires, ces trois jeunes étaient quatre. Un beau jour on avait apporté dans la chambre de Sonia divers accessoires élégants et confortables, puis, à leur suite, une jeune personne non moins élégante et confortable avait élu domicile chez la doctoresse. C'était sa soeur, Russe comme elle et désireuse de visiter Paris avant de ramener la lauréate au pays des neiges. On la nommait Nadine.

Celle-là, c'étaient toutes les grâces et tous les contrastes. C'était la Slave inquiétante et inquiète, née pour nuire et pour enchanter. Altière et chatte tour à tour, effrontément égoïste, passant le jour à fumer sur deux chaises et le soir à courir les théâ-

tres au bras de quelque camarade, insolemment blanche, crûment blonde, trop grande, fière de l'être et dressant la tête pour se hausser encore, feuilletant vingt romans par jour, se fabriquant des chapeaux de toutes les formes et de toutes les couleurs, jouant du Chopin au milieu de la nuit sur le piano qu'elle avait loué, toute à son plaisir, à sa fantaisie, à son caprice, pendant que sa soeur menait l'austère conduite de l'étudiant besogneux et convaincu.

Quant à l'honnêteté de Nadine, elle était relative, mais gare à celui qui se serait permis d'en douter!

L'odeur d'ambre qui saturait l'escalier, les mules de velours qui traînaient devant la porte, un petit bouquet fané qu'on jetait chaque soir sur le seuil en rentrant, tout cela ne laissa pas de troubler Marcel que les indiscretions du concierge avaient édifié sur sa nouvelle voisine. A travers la cloison qui séparait leurs chambres il entendait son parler aux lentes caresses coupé d'éclats de rires violents et courts qui en relevaient la grâce. A travers son sommeil il percevait les valses de Chopin et en idéalisait tous ses rêves.

Un jour Nadine et lui se croisèrent dans l'escalier. Il la salua machinalement et se sentit rougir. Elle fit semblant de ne pas le voir mais elle laissa tomber son manchon. Il le lui rendit avec un regard qui eût désarmé une panthère noire. Or notre Nadine avait sûrement quelque chose de félin, mais sûrement aussi elle n'avait rien de noir. Son désarmement était donc certain d'avance.

Pendant quelque temps Marcel devint très bête, regarda la lune, gâcha une aiguë en argent fin commandée pour l'Amérique, oublia de déjeuner, mit du sucre dans son potage et porta des cravates à fleurs. Puis comme il possédait le sens pratique et qu'ignorant Schopenhauer il avait bonne envie d'être heureux, il envisagea les moyens d'y parvenir. Son bonheur dépendait de Nadine, la chose n'était pas douteuse, mais après tout la belle ne semblait point inabordable. Il ne s'agissait donc que de l'aborder.

Cela se trouva tout naturellement, un soir, à l'heure où elle rentrait pour dîner. Au moment où elle allait jeter à terre le bouquet flétri de son corsage Marcel surgit devant sa porte, muni d'un gros paquet de violettes acheté tout exprès sur le quai aux fleurs, et sans trop bredouiller prononça la phrase dont il était convenu avec lui-même:

— Mademoiselle, voici des fleurs qu'un ami m'envoie de la campagne. Faites à un voisin l'honneur et le plaisir de les accepter.

Elle partit d'un bel éclat de rire où il entra plus de bienveillance que d'ironie, donna une chiquenaude au bouquet et répondit quelques mots en russe; puis avisant dans la poche de Marcel un cornet de pralines qu'il destinait aux enfants du concierge, elle en prit une et la croqua d'un air de contentement profond.

— Mon Dieu, mademoiselle, fit le jeune homme très interloqué, je n'osais vous offrir... Ces quelques bonbons ne sont vraiment pas dignes de vous...

Elle le regarda d'un air interrogateur et commença une nouvelle phrase russe que Marcel écouta avec les signes du découragement le plus profond. Il n'avait pas prévu que cette étrangère et lui n'arriveraient jamais à s'entendre.

Mais un frôlement à ses côtés le fit tressaillir; quelqu'un avait gravi l'escalier obscur, et une petite ombre encapuchonnée se tenait à la porte de droite.

Très bas, d'une voix que la rapidité de la course— ou la timidité peut-être — rendait légèrement hale-tante, elle glissa ces mots à Marcel :

— Cette demoiselle vous dit qu'elle ne vous comprend pas, qu'elle est trop paresseuse pour apprendre le français, mais qu'elle vous remercie tout de même.

Puis elle fit un léger salut, et quand le jeune homme interdit voulut répondre les deux femmes avaient disparu.

Très avant dans la soirée Marcel rêvassa sur son aventure. A force de rassembler dans ses souvenirs les documents verbaux du concierge, il se rappela que sa voisine française traduisait des romans russes. Une fois en possession de ce fait, il mit aisément le nom d'Elise Doublat sur sa vision secourable. Cette constatation n'alla point sans un juste tribut de gratitude à l'interprète improvisée, après quoi, sans plus de scrupule, il se remit à songer à Nadine.

* * *

Comment l'intrigue si bizarrement nouée allait-elle se poursuivre? L'ignorance d'un langage commun n'était pas pour faciliter l'aventure. Quoiqu'on puisse citer dans l'histoire quelques ententes amoureuses où l'on s'est passé de paroles, ce sont des exceptions qui ne font que confirmer la règle. D'ailleurs notre Marcel avait l'âme trop délicate pour dédaigner les préliminaires et augurer trop bien de sa belle voisine pour la croire capable de se rendre sans arguments. Que faire donc? La nature de leurs relations seraient probablement trop intime pour qu'une interprète comme Elise y pût longtemps être employée... Décidément, il fallait peser le pour et le contre en se gardant de précipiter les choses.

Marcel n'en eût pas pris tant à son aise s'il avait su que les instants leur étaient comptés. Si, dérogeant à ses habitudes, Nadine n'avait pas entendu le soir pour sortir, c'est qu'un évènement d'importance s'était accompli le matin même. Sonia venait de passer victorieusement son dernier examen. Elle avait soutenu sa thèse sur les affections cardiaques (rien à voir avec les peines de cœur), et reçu le diplôme nécessaire à son lancement définitif. Ce cap doublé, rien ne la retenait plus en France. Aussi, trois jours après l'aventure de l'escalier, Marcel en ouvrant sa fenêtre aperçut dans la cour une pyramide formée à sa base de trois malles marquées: N. L. et, au sommet, d'une valise de conscrit appartenant à Sonia. Bouleversé par les inductions qu'il tirait de ce spectacle, Marcel se précipita, malgré l'heure matinale, chez les soeurs Lapotzine. Sonia, dans un costume semi-masculin, rédigeait quelques notes sur un cahier arc-bouté à sa couverture de voyage. Nadine, mal réveillée, bâillait en enroulant un long voile autour d'un petit chapeau.

— Mon Dieu, Mesdemoiselles, balbutia-t-il, excusez-moi, mais j'apprends à la minute que vous partez, et je voulais... il me semble... si mes services pouvaient vous être agréables!...

Nadine sourit; Sonia referma son cahier.

— Monsieur, dit-elle en un excellent français, je vous remercie. Nous n'avons besoin de personne. Nous quittons Paris dans trente-huit minutes. Nous serons à Odessa vendredi. Jusque-là rien d'imprévu n'est à craindre et toutes nos affaires sont en un ordre parfait. Bonne chance! Si vous venez jamais à Odessa, demandez le docteur Sonia Lapotzine. Il sera heureux de vous soigner gratuitement si l'occasion s'en présente.

Marcel remercia de son mieux et jeta vers Nadine un regard de détresse. Celle-ci feuilletait un petit dictionnaire qu'elle venait de tirer de son sac.

— Soeur, dit brusquement Sonia, j'entends sonner l'heure. Il est temps.

Ayant ainsi parlé, la doctoresse fit à Marcel un salut d'où la correction professionnelle n'avait pu bannir complètement la grâce indigène, et ouvrit la porte en faisant signe à sa soeur. Rapidement Nadine indiqua à Marcel trois marques au crayon qu'elle venait de tracer sur son dictionnaire, puis elle lui

abandonna une petite main dégantée qu'il couvrit de caresses. Enfin, cédant à un appel énergique, elle courut rejoindre Sonia dans l'omnibus de la gare du Nord.

Les mots soulignés étaient ceux-ci: "Je vous écrirai".

Sous le coup d'un tel imprévu Marcel resta si triste et si joyeux qu'il eut l'air d'un fou toute la journée. Il fit mécaniquement son ouvrage chez le patron et se mit au lit en entrant comme s'il avait la migraine. Naturellement il ne dormit pas, et comme la nuit noircit les idées aussi bien que les objets, quand il se leva pour se rendre au travail la tristesse avait pris le pas sur la joie. Nadine n'écrirait pas, c'était certain, infaillible; ou du moins elle écrirait à loisir, un jour qu'elle s'ennuierait, cette année ou l'autre! Mais en admettant qu'elle écrivit dès après son arrivée à Odessa, il fallait compter dix grands jours avant de recevoir une lettre. Dix jours! Pourquoi pas dix mois, dix ans! Est-ce que c'était possible à un homme d'attendre dix jours une chose comme celle-là? Du reste, le neuvième jour, il se disait déjà que tout espoir était perdu. Il est vrai que le onzième jour il faisait la part des retards, des accidents, et se donnait toute la semaine pour espérer encore.

Le treizième jour, la lettre arriva: une longue enveloppe bleue couverte d'une large écriture, et dedans, de la même main, trois grandes pages en russe. Ce dernier détail ne troubla point Marcel. Depuis longtemps son plan était fait. En se rappelant les talents d'Elise Doublat, il avait eu l'idée toute simple d'y recourir pour les lettres que Nadine, avec sa présomptueuse insouciance, ne manquerait pas d'écrire dans sa langue maternelle. L'amourette se doublerait ainsi d'une charité, car Elise n'avait pas l'air riche, et il la rétribuerait au même taux que le libraire pour lequel elle travaillait. Il attendit donc Elise sur ce même palier où il avait attendu Nadine. A sept heures, son oreille attentive perçut le pas glissant de la jeune fille. Elle monta rapidement et s'arrêta essouffée, sans voir Marcel debout dans l'ombre auprès du seuil. Au moment de tourner la clef elle aperçut le jeune homme et tressaillit, épeurée des voleurs comme des amoureux, à cette heure de la nuit où tout est danger pour les filles qui vont seules. Puis reconnaissant son voisin:

— Vous, Monsieur Vigneul? Eh! que demandez-vous?

— Un grand service que vous seule pouvez me rendre. Une traduction... qui sera sans doute suivie de plusieurs autres, ajouta-t-il avec la jeune fatuité d'un joli garçon en bonne fortune.

Elle ébaucha un pâle sourire.

— Ah, une traduction? Du Russe, sans doute? Du Russe d'Odessa?

— Oui, fit Marcel troublé et tout près de patauger dans la mare où Elise s'amusait à l'attirer; est-ce que c'est un dialecte que vous ignorez?

— Oh non! reprit-elle avec un nouveau sourire où se glissait une pointe d'amertume, je ne le parle pas, mais je le comprends, ce dialecte-là.

— Alors, voilà, si vous étiez tout à fait gentille, vous me le tradiriez ce soir.

— Ça se peut. J'ai moins d'ouvrage en ce moment.

— Vous réglerez les conditions; je m'en rapporte à vous.

— Pour un voisin je ne prends rien, fit-elle avec un peu de hauteur. Dans une heure je mettrai la traduction sous votre porte et je frapperai un coup pour vous avertir. Ce sera plus simple que d'aller l'un chez l'autre. On est prompt à jaser, dans les maisons, et ma réputation étant ce que je possède de plus cher, j'y tiens.

— Comme vous voudrez; et un vrai grand merci!

— Oui, oui! fit-elle, un peu ironique; et elle ren-

tra dans sa chambre où, séance tenante, elle se mit à l'oeuvre.

Voici ce que contenait la lettre:

"Monsieur des Pralines,

"Il fait trente degrés au dessous de zéro et je suis de retour, très contente, le nez rouge et le capuchon sur la tête. Papa, qui vend des peaux d'astrakan, se plaint que la chaleur est trop grande. Sonia fête aujourd'hui ses dix-neuf ans. Elle n'en a pas l'air. Personne ne veut croire que je suis son aînée. Hier elle a coupé une jambe à un imbécile qui se l'était laissé geler. Pendant qu'elle taillade ainsi la race humaine, sa mère exhorte la dite race en des conférences où l'on bâille et où l'on ne paie pas. Mon père grogne, et regrette sa première femme, ma pauvre maman si jolie et qui par-dessus le marché était fort riche. C'est grâce à cela que demoiselle Nadine peut jouer au bezique et tartiner du caviar en se moquant des gens qui s'éreintent. C'est peut-être aussi grâce à cela qu'à peine arrivée j'ai vu ma main demandée par un gros marchand de bois qui va acheter un titre de comte. Mais j'ai pris goût, je ne sais pourquoi, aux Parisiens de Paris, qui possèdent une barbe blonde et cisèlent des métaux fins. Je vous laisse à deviner si je ris ou non. En tous cas ce ne serait pas de mes trente-deux dents, puisque je n'ai pas encore mes dents de sagesse.

"Nadine LAPOTZINE".

Perspective Boris, à Odessa.

Elise traduisit soigneusement ce popotage et l'alla glisser sous la porte de Marcel. Revenue dans sa chambre elle s'accouda à sa table, cacha sa tête dans ses mains et se prit à pleurer comme aux jours de son enfance.

De l'autre côté de la cloison, Marcel ravi lisait sa lettre, écrivait la réponse, et se couchait tout énamouré.

* * *

Le lendemain, de grand matin, Elise frappa chez Marcel.

— Entrez! répondit-il à moitié endormi.

— Non, sortez plutôt, répliqua-t-elle. C'est pour affaire qui vous intéresse.

Le jeune homme sauta du lit et s'habilla en deux temps. Quand il fut près d'elle:

— Bonjour, dit Elise, je vous ai réveillé, je crois? mais c'est que ma journée commence plus tôt que la vôtre. Il faut donc, si je puis vous être utile, me le dire tout de suite. Dans une heure je serai chez mon élève. D'ici là je peux vous faire une traduction.

— Tiens, c'est vrai! s'écria Marcel, je n'y songeais seulement pas.

— Je parie que vous alliez tout simplement écrire en français?

— C'était fait. Voici ma lettre.

— Bon, je vais la traduire et l'envoyer. Ne vous mêlez plus de rien.

— C'est que... je n'avais pas prévu que vous la liriez, et peut-être est-elle un peu... .

— Un peu tendre? Bah! je suis un interprète, je ne suis pas une femme.

— Pas une femme! Allez-vous parler comme Sonia, maintenant?

— Peut-être. Allons, dormez, dormez en paix!

Il lui serra la main avec reconnaissance, et elle s'éloigna.

(Suite à la page 24)

ROMAN

Laure CONAN

La Sève Immortelle

"Que les Canadiens soient
fidèles à eux-mêmes."
(GARNEAU)

I

Jean Le Gardeur de Tilly, capitaine de milice incorporé dans les grenadiers, avait été blessé grièvement à la bataille de Sainte-Foy.

Transporté mourant à l'Hôpital-Général, il y avait cruellement souffert. Pendant bien des jours, sa vie ne tint qu'à un fil.

Mais un beau matin du mois de juin, le docteur Fauvel, après l'avoir soigneusement examiné, lui dit triomphant :

— Enfin, vous êtes à nous!

Un éclair de joie traversa les yeux sombres du blessé. Son visage, creusé par la fièvre, et d'une pâleur de mort, s'éclaira.

— Vous croyez que je ne mourrai pas, murmura-t-il.

— Si je le crois?... Vous êtes en pleine convalescence. Ah! la jeunesse s'entend aux réparations... Vous en êtes une belle preuve, et si nous pouvions vous donner la nourriture qu'il vous faudrait, vous seriez bien vite rétabli.

Le capitaine de Tilly prit entre ses mains décharnées la main du docteur et lui dit avec émotion :

— Que vous avez été bon, dévoué, sympathique...

— Le beau mérite, fit le docteur gaiement. Ignorez-vous que vous avez été héroïque le 28 avril? Nous sommes tous fiers de vous.

Un sourire effleura les lèvres décolorées du blessé, ses longs yeux noirs eurent un rayonnement.

— Si vous saviez comme j'ai eu peur dans mon lit, répondit-il. Ah! ces affreux cauchemars de la fièvre.

— Finis, finis, les cauchemars. Vous n'avez plus qu'à vous laisser vivre, qu'à écouter le chant des oiseaux.

— Sans doute, je serais sous terre, dit l'officier avec une singulière profondeur d'accent. Et vous saviez que je ne pourrai jamais reconnaître vos soins. Ma famille doit être complètement ruinée.

— C'est plus que probable; grâce à Bagot et à sa clique, nous sommes tous ruinés. La misère est universelle et le drapeau anglais flotte sur Québec. Que c'est triste! Mais, n'importe, le soleil est encore beau à voir.

Brusquement, le docteur ouvrit toute grande la fenêtre cintrée de la petite chambre, et sortit.

Durant ses longs jours d'agonie, Jean de Tilly avait ressenti jusque dans ses moelles les horreurs du tombeau; aussi, la belle lumière chaude lui fut infiniment douce. Une allégresse le pénétra. Sentir qu'il appartenait de nouveau à la terre lui fut une jouissance étrange, délicieuse. Toutes les souffrances, toutes les douleurs étaient oubliées.

Que c'est bon de voir clair! Que c'est bon de vivre! songeait-il en regardant sa chambrette ensoleillée.

Ses murs lui semblaient rayonner de l'espoir. Son lit de douleur, où les visions du délire l'avaient harcelé, lui était devenu doux, reposant. Il respirait avec délices l'air du pur matin, les fraîches senteurs résineuses que le vent léger lui apportait.

Et dans ce calme, dans ce bien-être, un souvenir de la journée du combat l'émut soudain. Il se rappela comme l'amour de la vie l'avait tout à coup saisi, comme la terre lui avait paru belle, quand il courait avec ses gars, par le froid matin du 28 avril.

Le ciel était sombre, la neige fondante partout souillée, les bois avaient encore leurs branches noires, mais sa jeunesse entendait le printemps qui chantait: J'apporte l'herbe, les feuilles, les parfums, les voix d'oiseaux... Tu connaîtras l'ivresse de l'amour...

Un regret aigu comme un dard lui avait transpercé le cœur. Toute sa force l'avait abandonné. Mais, il s'était vite ressaisi, et peu après, il était sur le champ de bataille.

L'Anglais était le maître et le resterait en définitive. Il le croyait. Mais la Nouvelle-France devait tomber noblement. Jean de Tilly avait donné son sang pour l'honneur de la race glorieuse...

Maintenant, se sentant renaître, il jouissait du bonheur très simple d'exister. Mais, à travers cette douceur, les inquiétudes, les tristesses se glissèrent bientôt.

Appuyé sur ses oreillers, ses yeux noirs demi-clos, il songea à sa mère, à son foyer ruiné, à ses camarades restés sur le champ de Sainte-Foy, qui gisaient sous l'herbe haute et drue.

La pensée que l'Anglais allait régner sur la terre où dormaient les héroïques pionniers français lui était cruelle. Il se plaignait à Dieu en invoquant leurs mérites. Offrir ce qu'il avait souffert ne lui vint pas à l'esprit; ses blessures, ses souffrances, Jean de Tilly n'y songeait plus; mais le sacrifice du rêve d'amour à son devoir de soldat avait à ses yeux un grand prix, et dans le secret de son cœur, il l'offrit pour sa patrie...

Puis, une apaisante langueur l'envahit... Il s'endormit et rêva que, dans le cimetière de Saint-Antoine de Tilly, il voyait sortir de terre, se lever suppliants vers le ciel, les mains qui avaient défriché la forêt.

Quand Monsieur de Tilly se réveilla, sur une petite table près de son lit, il vit un bol de lait et du pain noir.

Ce n'était pas ce que réclamait son épuisement, son appétit de convalescent. Les plats fumants d'autrefois, les grasses poulardes, les belles perdrix rôties des jours d'abondance passèrent devant ses yeux.

Puis, il prit le répugnant pain noir, et redressa sur ses oreillers, et courageusement s'efforça de manger.

Comme il y tâchait, on frappa légèrement à la porte, et une religieuse entra. Son visage flétri accusait les privations et les fatigues de ces jours douloureux. Sur son bras gauche, elle portait une capote militaire soigneusement pliée et quelques branches de lilas.

— Bonjour, Mère Catherine, dit le jeune homme. Je vous ai donné bien du mal, mais décidément, paraît-il, vous n'avez pas perdu vos peines.

— C'est bien vrai! Vous voilà hors de danger, s'écria-t-elle, rayonnante de joie. Que je suis contente... Tout l'hôpital est en fête.

Elle lui donna les fleurs odorantes, et dépliant la capote qu'elle accrocha à une patère:

— Le docteur veut que vous sortiez dès que vous le pourrez. C'est pourquoi je vous ai apporté votre capote. Vous l'aurez sous la main. Quand je la pris toute pleine de sang pour la laver, je croyais bien que vous seriez enseveli dedans. Que Dieu est bon de vous faire vivre!

Et ramassant les miettes de pain sur le lit: — J'avais le cœur malade de vous servir un tel repas, dit-elle, mais tout de même, vous avez mangé...

— Il le fallait bien. J'ai tellement faim... Le pain n'est pas bon, mais c'est du vrai pain. Tant d'autres n'en ont pas!

Lentement, avec goût, il but le lait et remit le bol à la Mère Catherine. La religieuse roula la petite table contre le mur, plia et serra la serviette de toile blanche.

— Mère Catherine, demanda l'officier, vous rappelez-vous la bonne odeur du beau pain chaud?

— Si je me la rappelle. C'était le bon temps. L'odeur du pain embaumait toute la maison. Aujourd'hui, bien des gens mangent bouillis les pauvres grains qu'ils ont pu sauver... La misère est affreuse... On défaille dans les rues de Québec. Savez-vous qu'après la bataille, nous avons été deux jours sans avoir, à bien dire, autre chose que de l'eau à donner aux blessés?

Jean de Tilly fixa sur elle ses yeux sombres et resta quelques instants à la regarder sans parler, et dit ensuite d'une voix altérée:

— La faim... les blessures... Mère Catherine, cela se supporte. Ce qui est insupportable, c'est de savoir le pays à bas.

Et trop faible pour se maîtriser, il s'affaissa dans son lit et pleura comme un enfant.

La Soeur le regardait inquiète, toute saisie de cette prostration subite. Volontiers, elle aurait pleuré aussi. Mais, dominant son émotion, elle lui murmura les mots de douceur et d'espoir.

Quand il fut un peu calmé:

— Comme le docteur gronderait, s'il vous voyait, dit-elle, essayant maternellement son visage baigné de larmes. Qu'est devenu votre courage?... Puis, vous le savez, la volonté de Dieu est dans les événements, et cette volonté, il faut l'accepter. Malgré tout, les Canadiens ont bien le droit d'être fiers. Cette bataille de Sainte-Foy, où vous avez laissé presque tout votre sang, Monsieur de Tilly, a été une victoire.

— Mais, la Nouvelle-France n'en restera pas

moins aux Anglais. Nous sommes des abandonnés, gémit-il.

— Et après? dit Mère Catherine. Dieu peut ce qu'il veut, n'est-ce pas?... Pas une feuille ne tombe sans sa permission, le plus humble germe de la forêt n'est pas en oubli devant lui. Parce que la France nous abandonne, croyez-vous qu'il va nous abandonner? Pourqu'oi désespérer de notre pays?... Dites-moi, que savons-nous?... Qui a jamais vu l'avenir?...

Instamment, elle le conjura d'être raisonnable, de ne pas s'émouvoir, de chasser bien loin les tristes pensées, de ne pas nuire à son rétablissement.

Il l'écouta, tranquille, silencieux, mais ses yeux profonds restèrent chargés de tristesse.

La bonne hospitalière lui fit baiser la croix de son chapelet, et s'en alla à ses autres malades.

II

La lutte tragique et le soin des blessés, avaient fait négliger le beau jardin de l'hôpital-Général.

Les herbes folles, les plantes, dites mauvaises, croissaient librement parmi les violettes et les roses, et le gazon débordait dans les longues allées droites où les feuilles mortes gisaient, tassées par les neiges et les pluies.

Mais les convalescents aimaient ce vaste jardin où tant d'oiseaux chantaient, où l'âpre arôme des cèdres et des sapins se mêlait aux parfums suaves des fleurs, et ils s'y tenaient souvent.

Tous les matins, un infirmier y conduisait le capitaine de Tilly, et l'installait dans un hamac réservé pour lui. C'est là qu'il passait ses jours. La brise le berçait, se jouait dans ses cheveux. La belle lumière de vie — si douce aux mourants ressuscités — l'enveloppait, le pénétrait. Il en ressentait la vertu bienfaisante. Sa pâleur terreuse s'éclaircissait; il put bientôt faire quelques pas. Mais sa joie de vivre était bien diminuée, bien flétrie.

Pour tous ceux qui l'approchaient, le souci du pain quotidien restait un problème angoissant. Quatre années de guerre avaient fait négliger l'agriculture. Pendant que les hommes étaient à l'armée, pour garder le Canada à la France, les vieillards, les femmes, les enfants avaient courageusement cultivé la terre; mais les infâmes coquins qui spéculaient sur la souffrance publique avaient fait enlever les grains et les bestiaux. La détresse était extrême, la noire misère, générale.

Un soldat doit savoir affronter les privations comme la mort sanglante. Jean de Tilly ne l'ignorait pas. Passé des bancs du collège à la milice, il avait fait l'expérience des rudesses de la vie. Mais la bassesse le révoltait; ce qu'il entendait raconter des hontes de l'administration Bigot lui mettait au cœur d'affreux dégoûts.

Puis, comme celle de bien des Canadiens, sa formation avait été toute militaire. Sa carrière se trouvait brisée. Qu'allait-il faire de sa vie?... que lui réservait l'avenir?

Le Canada allait devenir anglais, protestant. Cela était fatal, absolument inévitable... Il lui semblait que le passé se détachait, s'éloignait, se perdait dans le noir. Il lui semblait qu'une tristesse s'élevait du sol si longtemps français.

Pour s'abandonner librement à ses tristes pensées, Jean de Tilly, blême et tremblant, gagnait la jolie rivière, et, couché dans l'herbe, regardait l'eau couler.

Près de là, Jacques Cartier avait hiverné en 1535. Jean s'en souvenait. Il savait que Champlain, visitant l'endroit, y avait trouvé les débris d'une cheminée construite par les marins et qu'il en avait détaché quelques pierres pour les emporter à "l'Habitation".

"L'Habitation"! Ce mot le faisait rêver. Sous le vaste ciel, il voyait monter la fumée des trois cheminées de ce foyer de la civilisation. Un frémissement courait douloureux dans ses veines. La souffrance l'avait mûri; son patriotisme, d'abord inconscient, était devenu une passion profonde et brûlante.

Pour oublier le présent si mauvais, l'avenir encore pire, il se plongeait dans le passé; il évoquait les ombres chères et glorieuses.

Ah! les nobles rêves, les divines ambitions des hardis explorateurs... C'en était fait...

Sous le chaud soleil, Jean repassait l'histoire de la Nouvelle-France, pleine d'orages, de sang, d'héroïs-

me. Comme les Français avaient été fraternels aux cruels indigènes!

Il se rappelait tout ce qu'il avait entendu raconter par ses ancêtres, de leurs travaux, de leurs dangers. C'est dans les cendres qu'il lui faudrait chercher les débris de leur foyer. La vieille maison lui apparaissait avec le ciel pur au-dessus, et, tout autour, la forêt inconnue, infinie, telle que l'avaient vue les premiers pionniers. Leurs labeurs surhumains n'avaient-ils pas été bénis?

Un jour qu'il se sentait encore plus abattu, plus triste qu'à l'ordinaire, le portier de l'hôpital vint au jardin lui remettre une lettre.

— C'est l'ordonnance du colonel d'Autrée qui l'a apportée, dit-il.

Monsieur de Tilly regarda l'adresse. L'écriture fine, élégante, lui était inconnue et lui parut d'une femme.

Il ne se trompait pas. La lettre fort courte était de la fille du colonel.

«Savoir que vous êtes en pleine convalescence nous est une joie, disait-elle. Mon père veut que je vous l'écrive».

«Sa vie n'a jamais été en danger, mais il a beaucoup souffert et porte encore son bras droit en écharpe. Nous croyons tous que mon frère est mort de faim plutôt que de ses blessures. Ce pauvre Louis — si courageux pourtant — ne savait pas surmonter ses dégoûts».

«Aussitôt que vous pourrez marcher, ma mère vous invite à dîner. Mais il est bien probable que nous n'aurons que du pain de seigle à vous offrir. Mon père parle souvent de vous. Votre conduite à la bataille de Sainte-Foy l'a charmé. «Ah! la jeunesse! dit-il».

«Monsieur, nous vous souhaitons tous un prompt et parfait rétablissement».

Monsieur de Tilly connaissait à peine Mademoiselle d'Autrée, mais en lisant sa lettre, il sentit son cœur battre plus vite, et après il resta longtemps songeur, cherchant à se bien rappeler la jeune fille.

C'est en vain qu'il y tâcha. Il ne l'avait vue qu'une fois, deux ans auparavant, le soir même de l'arrivée triomphale à Québec, après la bataille de Carillon.

L'enthousiasme de la foule, les acclamations trépidantes l'avaient un peu grisé, et l'agréable souvenir qu'il gardait de la fille du colonel n'avait rien de précis.

Il n'aurait pu dire si elle était brune ou blonde, mais il se rappelait bien qu'elle lui avait paru charmante. Et songer à cette jeune fille l'enlevait à la cruelle réalité, lui mettait une douceur dans l'âme.

Plusieurs fois, il relut la lettre, cherchant à deviner ce que Mademoiselle d'Autrée pensait en écrivant ces lignes sur l'ordre de son père. Il lui semblait qu'une vive sympathie s'en dégageait, et il avait envie de baiser la signature: «Thérèse d'Autrée».

Se pensant observé, il n'en fit rien, mais glissa sur son cœur le papier que ses mains avaient touché.

L'avenir ne lui paraissait plus si lugubre, si désespéré. Quand pourrait-il voir Mademoiselle d'Autrée? Pour hâter ce moment, Jean de Tilly sentait que rien ne lui coûterait, qu'il était capable de tout.

III

Cette diversion eut un effet magique; elle amena un sursaut de vie, et quelques jours plus tard, dans sa petite chambre, — ancienne cellule d'un récollet — Jean de Tilly, aidé de l'infirmier, s'habillait pour se rendre chez le colonel d'Autrée.

Il se sentait fier, ému, triomphant: il avait su vouloir, il avait surmonté sa faiblesse, son abattement. Un rayon éclairait son chemin. Il s'en allait à son rêve; il allait le voir.

Ce n'est pas sans anxiété qu'il déplaça et inspecta son uniforme soigneusement lavé. O bonheur! Les accrocs, les taches de boue, de sang, les traces d'usage avaient disparu. Les doigts de Mère Catherine avaient fait ce miracle. Grâce à la bonne hospitalière, Jean pouvait se bien mettre et il en ressentait un vif plaisir.

Le docteur Fauvel arriva comme il achevait sa toilette. Il le toisa de la tête aux pieds, d'un œil de connaisseur et dit avec satisfaction:

— Ma foi, malgré votre maigre, vous êtes un beau gars.

Un sourire effleura les lèvres pâles de l'officier qui demanda:

— Je ne fais pas peur?... En êtes-vous bien sûr?

Il se regarda un instant dans son petit miroir et dit avec une moue expressive:

— Docteur, j'avais une autre mine au retour de Carillon! Etiez-vous à Québec à notre arrivée? Vous en souvenez-vous?

— Si je m'en souviens!... Et dire que tant de vaillance n'a servi à rien, fit le docteur, avec un geste découragé.

— Ce jour-là, les miliciens furent autant acclamés que les régiments venus de France, continua Jean, fixant son ceinturon. Si vous saviez comme ce souvenir m'est resté vif.

— Les acclamations, les transports de la multitude, les sourires et l'admiration des belles dames, ce doit être bien enivrante quand on a vingt ans.

— Je crois avoir au front un petit rayon de gloire, dit Jean, rieur.

— Qui sait si vous ne l'avez pas encore?... Qui sait si Mademoiselle d'Autrée ne le verra point.

— Ne vous moquez pas de moi. Je suis prêt, fit Jean, jetant un dernier regard à son miroir.

— Vous êtes prêt?... Allons, dit le docteur qui avait voulu le conduire dans sa voiture.

Les deux hommes échangèrent quelques saluts courtois avec les blessés anglais qu'ils rencontrèrent dans l'avenue.

Avec une émotion visible, Jean regardait vers les hauteurs de Sainte-Foy. Le docteur qui s'en aperçut jugea prudent de lui épargner la vue du champ de bataille.

— Nous allons prendre la rue Sous-le-Côteau, dit-il, en détachant son cheval.

D'après et saines senteurs, des bruissements, des ramages d'oiseaux montaient de la vallée encore boisée de la rivière Saint-Charles.

Le soleil resplendissait, une allégresse était dans l'air; tout ce qui avait des ailes était sorti des nids, mais malgré les six cents maisons reconstruites par les Anglais, Québec était bien triste à voir.

Soixante-huit jours de bombardement avaient accumulé partout les décombres. Les églises, en partie démolies, n'avaient plus de clochers, et le drapeau britannique flottait sur le château Saint-Louis.

Ce Québec si beau, que Lévis voulait brûler plutôt que de le livrer, l'Angleterre le tenait.

Jean serra les dents pour retenir le cri du sang. Sa fierté de race se révoltait; une âcre tristesse l'envahit tout entier.

Un grand calme régnait dans la ville en ruines et cette paix l'accablait, l'étouffait. Il aurait voulu revenir aux longs jours du siège, entendre encore le sifflement des balles, le bruit sinistre de la mitraille, musique de mort. Alors — si léger qu'il fût — un espoir restait. Maintenant, tout était fini. La terre natale, si jeune, si belle, il la voyait violée, livrée à l'étranger.

Cette douceur, ce charme que la pensée de Mademoiselle d'Autrée avait répandu sur sa tristesse, lui pesait comme un remords. Il en ressentait une honte et se jugeait petit, puéril. Avoir oublié la ruine de son pays, le malheur de tous les siens, pour songer à une jeune fille à peine entrevue, l'humiliait profondément.

Le colonel d'Autrée habitait rue des Remparts. Sa belle maison, un peu ravagée par les bombes, était encore solide. Un jardin l'entourait presque, et, en descendant de voiture, Jean y aperçut l'officier.

La casquette sur les yeux, le bras droit en écharpe, il était appuyé contre un arbre cassé par les bombes et fumait en regardant la rade. Il avait terriblement vieilli, mais quand il reconnut Jean, son visage flétri, ravivé, s'éclaira. De son bras libre, il l'étreignit, puis, le reculant un peu, une lueur de joie dans les yeux, il s'écria:

— Ni défiguré, ni infirme, que c'est bon à constater. Moi, je crois bien que mon bras droit ne me servira plus guère.

Une grande jeune fille blonde, vêtue de noir, qui cueillait des fraises au fond du jardin, s'était redressée vivement! Empressée, légère, elle vint à Jean dans la belle lumière et lui dit avec une gracieuse aisance:

— Monsieur, je suis heureuse de vous voir si bien. Le trajet ne vous a-t-il pas fatigué?

Leurs regards se rencontrèrent et il sentit les pensées noires s'envoler.

Minée par la douleur et les privations, Madame d'Autrée vivait à peine. Mais, elle s'efforça de surmonter son abattement et sa tristesse pour rendre le dîner agréable à son hôte.

Le frugal repas, élégamment servi, fut plutôt abondant et réconfortant.

— Sans ce pain de misère, n'est-ce pas que ce dîner serait passable? dit le colonel, quand ils furent à table. Et désignant ses deux fils, deux gamins d'une dizaine d'années qui regardaient le milicien avec une ardente curiosité:

— Voici les grands pourvoyeurs du festin. Nos chasseurs n'ont plus ni poudre ni plomb, mais ils s'entendent, ces moutards, à tendre les pièges et les rêts.

— Et à découvrir les oeufs de cannes sauvages, ajouta Thérèse, souriant à ses petits frères.

Elle était bien mince, bien frêle dans sa robe noire très simple. Son teint avait perdu son éclat, mais sa pâleur restait fraîche; elle n'enlevait rien à la beauté de la peau et ajoutait au charme de son visage éclairé par de très beaux yeux.

Monsieur de Tilly trouvait doux de l'avoir en face de lui, à la table large et hospitalière. Ses sentiments patriotiques flottaient à la dérive. Il ne songeait qu'à admirer, qu'à plaindre cette noble enfant, qui avait connu les souffrances de la faim, et mangeait tranquillement le pain noir si amer.

On sentait que la douleur ne l'avait guère atteinte, que sa vive jeunesse, comprimée, restait avide de mouvements, de plaisirs. Jean était heureux de la voir occupée de lui. Il lui semblait qu'une sollicitude vive et tendre l'enveloppait.

Le dîner fini, le colonel proposa de passer au jardin.

— L'escalier, presque démolé pendant le siège, n'a pas été bien réparé, il s'en faut, dit-il. Faites attention, capitaine, comme moi, vous manquez encore d'aplomb. Ma fille va vous aider.

Thérèse, un peu rougissante, tendit sa fine main. Il la prit avec un léger frémissement, et pendant qu'ils descendaient les marches branlantes, il vint à Jean comme un écho d'une chanson autrefois entendue dans les bois, et il avait envie de chanter les paroles du refrain:

«Nous irons tous les deux
«Dans le chemin des cieux».

Les boulets avaient mutilé les arbres et ravagé le sol du jardin, mais un doux parfum de violettes y flottait. Le colonel installa son hôte un peu à l'ombre, et s'asseyant près de lui:

— Dites-moi, ne vous demandez-vous jamais à quoi a servi notre victoire de Sainte-Foy?

— Mais, colonel, à prouver que nous sommes de bonne race, répondit vivement le jeune homme.

Thérèse, debout devant eux, regardait la rade brillante. Ses cheveux blonds voltigeaient sur son front, sur ses tempes, sur sa nuque. Elle se retourna sérieuse et dit, frémisante:

— Monsieur, si vous aviez vu l'émotion à Québec quand une voile apparut à l'horizon, le 13 mai... Tout le monde était sur les Remparts. Des militaires de tous grades bordaient la cime du cap.

— Mademoiselle, l'heure décisive allait sonner... La destinée était là.

— Les Anglais tâchaient de garder leur calme, mais quand ils reconnurent le pavillon de la frégate, leur joie éclata... Ce fut une folie, des cris de triomphe sans fin... un bruit à rendre sourds à jamais... Les canonnières transportées ne firent que tirer et charger pendant des heures... et, à l'arrivée des autres frégates, ça recommença.

— Dieu merci, s'écria le colonel, je n'eus connaissance de rien. Je n'avais pas la tête à moi... mais, j'ai vu mon pauvre régiment s'embarquer pour la France. Je l'ai vu défiler, sans armes, sans tambours, sans drapeaux... et toute la ville qui regardait... J'aimerais mieux perdre les deux yeux que de me revoir ce jour-là... Sans ma fille, je crois que je me serais laissé mourir.

Il se rappela, qu'il fallait ménager son hôte encore si faible, et se tut brusquement.

Thérèse, restée debout, se rapprocha.

— Mademoiselle d'Autrée sait donner du courage? demanda Jean de sa voix prenante.

— Surtout aux héros, répliqua-t-elle gaiement. Et s'asseyant en face de lui, sur un tronc d'arbre façonné en siège:

— Mettez-moi à l'épreuve, capitaine.

Un éclair traversa ses yeux sombres, presque trop beaux. Son visage décoloré s'illumina d'un sourire doux et il murmura:

— L'avenir m'apparaît noir.

— Laissez faire. Les nuages les plus noirs se dissipent... et un ciel gris est encore un ciel.

— Mais quand le ciel le plus clair ne nous dit plus rien?

— C'est qu'on ne sait pas le regarder, répliqua-t-elle gravement.

— Peut-être? Je ne sais plus que me laisser vivre, je redoute l'effort.

— Vous êtes encore convalescent. Vous revenez de si loin.

— Je voudrais faire durer la langueur, prolonger la convalescence. J'aime à être soigné, choyé, pour-suivit-il plaintivement.

— Et vous mangez du pain de seigle, s'écria-t-elle, avec une tendre compassion.

Il eut envie de répondre:

— Le prendre de votre main me le ferait trouver bon.

Mais il se contenta et la regarda en silence.

Elle rougit un peu et sentit son cœur battre plus vite. Ses beaux yeux mutins s'abaissèrent sous ses larges paupières.

Ni lui ni elle n'échangèrent plus une parole. Délicieux silence. Un sentiment de bonheur les pénétrait jusqu'aux moelles profondes. La voir troublée devant lui le ravissait.

Il n'avait plus souci ni du passé, ni du poignant mystère de l'avenir. La douceur du moment lui suffisait.

Le colonel s'était endormi. Autour d'eux, dans le jardin ensoleillé, de petits chants montaient de terre avec le parfum des violettes. Dans l'air rayonnant, on entendait des bruissements, des gazouillis d'oiseaux.

Jean de Tilly aurait voulu retenir l'heure, rester à regarder cette délicieuse jeune fille dans la brume lumineuse.

(Suite à la page 29)



LA CAUSERIE FEMININE



Pour faire lire aux maris

Pour bien connaître les devoirs du mari envers sa femme, il faut se rappeler que, par le mariage, il est à la fois l'égal et le supérieur de sa femme. C'est de cette double qualité qu'émanent tous ses devoirs.

a) *Comme égal de sa femme*, le mari doit l'aimer. L'amour qui est un devoir réciproque des époux est pour le mari d'une obligation plus spéciale. Cet amour ne se bornera pas à des tendresses affectées; s'il est sincère, il produira nécessairement trois effets, qui en sont comme les qualités essentielles:

1o *L'Honorer*, comme son rang et sa condition l'exigent. Elle n'est ni une esclave, ni une servante, mais sa compagne. Il serait coupable le mari qui ne se montrerait ni doux, ni prévenant envers son épouse, qui n'aurait pour elle que des paroles aigres, un ton sec et impérieux, des manières blessantes, le commandement rude; plus coupable encore s'il poussait la brutalité jusqu'à la frapper. Blamable aussi le mari qui ne témoignerait à sa femme aucune confiance, qui ne la mettrait pas au courant de ses projets et de ses affaires matérielles, qui ne voudrait recevoir d'elle aucun avis, aucun conseil, se conduisant à son égard comme à l'égard d'une étrangère qui doit ignorer ses résolutions, surtout si elle est intelligente et judicieuse.

2o *L'Assister*, selon ses besoins, et d'autant plus qu'en raison de son sexe, elle est plus faible que lui. Par conséquent, il ne doit jamais la laisser manquer de ce qui lui semble nécessaire ou convenable à son rang et à sa condition. Qu'il évite à ce sujet deux excès condamnables: une folle prodigalité et une sordide avarice. Il s'interdira non moins sévèrement cet autre genre de tyrannie qui consiste à écraser sa femme de travaux accablants, à la tenir du matin au soir rivée au travail, sans repos, sans délassément, sans distraction, sans égard à sa faiblesse, à ses indispositions, à ses infirmités. Il aura des attentions toutes particulières pour elle quand, Dieu bénissant leur union, il en attend un nouveau rejeton.

3o *La supporter*, dans ses défauts, du moins dans ceux que l'on peut excuser et pardonner, parce qu'ils viennent, soit du tempérament, soit du caractère, soit de l'état de santé, ou parce qu'ils ne tirent pas à conséquence. Il n'en fera pas un sujet continuel de plaintes, de récriminations, de reproches, de discussions. Au lieu de n'avoir l'oeil ouvert que sur les petits travers de sa femme, il lui sera avantageux de considérer un peu plus souvent les qualités qu'elle peut avoir: sa bonté, ses attentions délicates, son intelligence, son grand jugement, sa douceur, son esprit d'ordre et d'économie, sa vigilance, le soin qu'elle prend de sa famille. Ainsi la paix domestique ne sera pas troublée, et quantité de désordres seront évités.

b) *A titre de supérieur de sa femme*, il a encore d'autres devoirs à remplir. On peut les ramener à trois principaux: la protection, la vigilance, la correction. Mais il n'oubliera pas, dans leur exercice, ce commandement sur lequel assiste tant saint Paul: "Maris, aimez vos épouses". Il doit:

1o *La protéger* d'abord; il doit la soutenir de tout son pouvoir dans l'inconstance, la faiblesse, la timidité, l'hésitation si naturelle à son sexe. Il doit la protéger contre une sensibilité trop souvent aveugle, contre le découragement qui envahirait si facilement son âme, surtout à certaines heures difficiles, contre les dangers que pourraient courir sa foi, son honneur, sa vertu. Il doit autant que

possible lui éviter la peine et le souci des affaires, défendre sa réputation, sa dignité d'épouse et de mère, ses intérêts matériels eux-mêmes. Voilà, doit-il se dire en regardant son épouse, un dépôt qui m'est confié et que je dois défendre, la moitié de moi-même qui me demande ma protection en échange de son amour.

2o *Veiller sur elle*, non pas de cette vigilance de mauvaise aloi qui dégénérerait en injuste soupçon, mais cette vigilance qui tient le milieu entre la jalousie et l'aveugle confiance, et qui consistera, non pas à prendre ombrage de tout, ce qui serait inju-

rieux et blessant, mais à ne pas fermer les yeux sur toutes choses, et en particulier sur les relations sociales de son épouse, sur l'administration temporelle de la maison, sur la manière d'élever les enfants et de traiter les serviteurs, et sur certains défauts si communs chez les femmes, comme le luxe effréné, l'ambition, le désir de paraître, et de rivaliser avec les autres, la vanité, l'amour excessif du monde, si désastreux pour la paix, la prospérité et le bonheur du foyer.

3o *La corriger*. Je n'entends pas par ce mot de menaces, des injures, des emportements, mais plutôt des

LA DOULEUR

Comme une grande dame, elle a son jour, son heure. Mais elle n'est jamais désirée; jamais non plus elle avertit. Muette, sournoise, implacable elle arrive, elle agit.

Elle n'est pas seulement une ombre, une pensée la douleur, elle est un être, une vie, une force, et presque l'égale du Soleil. Comme lui chaque jour elle se lève, certaine autant que lui d'asservir la terre. Elle est peut-être belle, mais sombre et glaçante toujours. Elle étend partout ses ténèbres et son silence. Sans pitié aucune, elle sépare les hommes d'avec le monde et les isole dans leur coeur.

Tantôt elle est prompte, inattendue et secrète, tantôt elle retarde, se fait lente et semble marcher de dépit, mais, qu'elle tombe brutale tout d'un coup, ou bien qu'elle s'étende par degrés sur les êtres, elle vient infailliblement à son heure, elle n'a jamais oublié un seul jour de paraître sur la terre.

Par elle, nous savons qu'il ne faut plus courir au devant de la vie et de ses promesses parce qu'elle pourrait bien ne pas avoir pour nous que des trésors. Et nous commençons d'avoir peur aux tournants de la route...

Par elle, nous savons que le bonheur, le magnifique bonheur, qui se prête à quelques uns, et que tant d'autres sollicitent est toujours prêt à s'enfuir, et que fragile, il est limité aussi.

Enfin la douleur, la vraie et intense douleur est une puissance sur la terre. Une âme qu'elle a frôlée de son aile noire ne s'éveille pas pareille à elle-même, quelles que soient sa vigueur et sa vaillance, et les vraies larmes, changent le regard et le stigmatisent.

La lire sur des visages chers, la deviner sur des visages inconnus, savoir ce que veulent dire les plis qu'elle creuse au front, et ceux qu'elle marque soudainement au coin de la bouche, où vient de s'effacer un sourire, apprendre à la connaître où qu'elle soit, comprendre l'angoisse de toutes les choses qu'elle réveille, et de tant d'autres qu'un silence héroïque sait garder, c'est peut-être possible, mais savoir la consoler?...

Annette DUCHESNE

Les noms originaux

Tout le monde vise à l'originalité, c'est-à-dire... à l'autrement. Nous sommes en plein siècle des trouvailles, chacun à sa petite manière veut... épater l'autre. Si vous ne voulez pas me croire comme ça, gratuitement, lisons ensemble les faire-parts de naissance et les avis de décès d'un poupon vient d'être baptisé sous les noms délicieux et... originaux de... Archélas, Castorius, ce dernier en l'honneur du (Castoria) peut-être! Un autre vient de partir pour le ciel, sous le nom d'Arsenic, vraiment, il était difficile de vivre bien longtemps avec ce nom-là...

J'ai lu quelque part, qu'une bonne et pieuse mère de famille se proposait d'appeler sa prochaine fille "Magna" c'est si beau, dans le "Magnificat", disait-elle quand on chante: "Qui fecit Mihi Magna"... Une autre non moins désireuse de trouver un nom rare à son fils, décida de l'appeler "Wolfrado" parce que demeurant dans le comté de Wolfe. Je frissonne encore à la pensée que le pauvre aurait pu naître dans le comté de Rimouski: C'était fini, il s'appellerait "Rimouskino" pour sa vie.

Les noms de héros ou d'héroïnes de roman sont en grand honneur dans certaines familles, et dament le pion d'un bout, au calendrier religieux. En voulez-vous un exemple? Est décédée dans la deuxième année de son âge, "Martinguette", enfant bien-aimée de M. et Mme X. Ce qui m'étonne, c'est que la pauvre petite ait pu vivre jusqu'à deux ans... car enfin, il y avait de quoi en finir avant.

Mais, la plaie des plaies, c'est la manie des noms en "A", et pour en trouver, on fouillera les vieux almanachs de médecine, on consultera la liste des miraculés du "Tanlac" et des "Pilules Rouges". Aldéora, Vladiska, Léonisa, sont autant de trouvailles qu'il faudra se rappeler à l'occasion d'un baptême.

Si la kyrielle des noms baroques est amusante en chronique, elle dénote néanmoins un travers bien enraciné dans certains coins du pays. Appeler un pauvre innocent d'un nom ridicule, et qui lui sera sa vie durant, une... infirmité, voilà à quoi les parents devraient songer avant de choisir le nom épating, contre lequel le nouveau-né, ne peut protester, ni se défendre dans l'occasion.

Annette DUCHESNE.

conseils, des avis, des insinuations. Si toutefois la persuasion et les amicales remontrances sont insuffisantes, le mari pourra recourir à l'autorité, mais en se rappelant que ses ordres doivent être raisonnables et ensuite qu'il doit les donner avec douceur, sans animosité, sans mépris, sans paroles piquantes. Qu'il se garde cependant, comme d'un autre excès, de cette faiblesse, de cette condescendance ridicule qui fait que le mari se laisse dominer, conduire par sa femme. Qu'il écoute ses avis, ses observations, ses appréciations en maintes circonstances, rien de mieux; mais que les rôles ne soient jamais intervertis.

Maris chrétiens, selon le commandement de saint Paul, aimez donc vos épouses, comme le Christ, votre modèle, a aimé l'Eglise, et regardez-la comme une partie de vous-mêmes.

UN ENFANT S'ÉGARA

M. EMMANUEL DESROSIERS

*L'enfant c'est la joie. S'il vient à nous
quitter nos cœurs se brisent...*

— Que fais-tu là ?
— Rien, Monsieur, je marche depuis le matin à travers la forêt.
— Tu es seul ?
— Oui.
— Quel est ton nom ?
— Marc.
— Où sont tes parents ?
— Je ne sais plus. Je me suis égaré ce matin en cherchant des fruits sauvages.

— Des fruits sauvages ? Pauvre petit, il n'y en a plus de fruits sauvages. Tu ne vois pas que l'automne vient ?

L'homme frissonna. Le hasard l'avait fait rencontrer l'enfant avant la mort.

— Quel âge as-tu ?

— Onze ans.

— Tu as faim ?

L'enfant ouvrit de grands yeux pleins de convoitise quand l'homme toucha son havresac.

— Tiens, prends ça !

Le chasseur lui tendit un reste de viande qui goûtait le sapin et une galette brune appétissante.

Le soir venait.

Déjà la forêt de mélèzes brunissait et là-bas, très loin, très loin, vers le nord, le soleil descendait vers l'horizon.

— Suis-moi petit !

L'homme et l'enfant marchèrent longtemps dans un sentier battu par les ours. Le silence qui précède la nuit avait quelque chose d'angoissant.

Au bout d'une demi-heure ils arrivèrent à une clairière au bord d'une petite rivière qui coulait tranquille entre une double rangée d'épinettes. Il y avait là une cabane de tronc d'arbres qu'abritait un énorme sapin.

Un chien vint à leur rencontre en aboyant. Reconnaissant son maître la bête montra une joie bruyante. Marc le caressa sans crainte.

La porte du chantier s'ouvrit, une femme parut :

— Où as-tu ramassé le gamin ?

— Là-bas, dans les bois, il était perdu, heureusement que je l'ai trouvé. Enfin ! tu as préparé le repas. Le petit a sans doute faim.

Ils entrèrent.

— Tu veux manger, mon enfant ? demanda la femme.

— Oh ! oui, madame. Demain nous retrouverons maman ?

— Sans doute, reprit le chasseur, demain nous descendrons la rivière jusqu'au village et nous aurons des renseignements. Pour le moment, nous allons manger de bon appétit, nous reposer et dès l'aube nous partirons.

L'homme pensait que les parents de l'enfant devaient être dans l'anxiété la plus profonde. Marc était un joli bambin au teint légèrement bronzé, les joues rondes et rouges comme des pommes fameuses, une chevelure en désordre, des formes rondes que moulaient un habit brun, la plus parfaite image d'une splendide jeunesse.

Ils soupèrent de bon appétit sûrement. Dans une grande soupière mijotait un pot-au-feu de la forêt relevé de condiments étrangers au pays qui avaient relevé la viande de chevreuil dont il était composé. Marc avait même été un peu glouton.

L'heure passa.

Depuis des heures la nuit était maîtresse partout et les bruissements de la forêt s'accroissaient.

On fit coucher l'enfant sur un tas de branches de sapin que recouvrait une moelleuse peau d'ours. Il s'endormit.

A cet âge on ne pense pas beaucoup aux affres de la mère qui a perdu son enfant. Marc fit des rêves dorés jusqu'au matin.

L'odeur du café s'était répandue partout quand il se réveilla.

La ménagère du chantier lui avait préparé un baquet d'eau fraîche puisée à la source, dans les roches et une serviette de grosse toile grise.

— Tu as bien dormi, petit ? dit-elle en caressant la tête résolue du bambin. Fais bien ta toilette pour que maman te trouve beau.

L'odeur des mélèzes aiguise l'appétit. Marc fit honneur au déjeuner frugal. Il dit adieu à la bonne dame et prit place dans le canot du chasseur.

Bientôt, le chantier disparut. Au-devant du canot la rivière déroulait ses sinuosités et son paysage changeant. L'homme ne parlait guère. Ceux qui vivent dans les bois ne ressentent pas le besoin de bavarder qui caractérise les habitants des villes. Ils écoutent la grande voix sourde de la forêt. Marc regardait les rives qui fuyaient, les épinettes qui semblaient courir là-bas au-devant du soleil matinal. L'automne avait jeté ses couleurs sombres un peu partout et les sous-bois jaunis semblaient de-



Marc était un joli bambin au teint légèrement bronzé, les joues rondes comme des pommes fameuses...

mander protection aux cimes vertes des essences résineuses. Seul le clapotis de l'aviron qui plonge dans l'eau noire troublait le silence. Marc, à l'avant de l'embarcation ne perdait rien du paysage et jouissait de l'aventure, sa joie était d'autant plus grande qu'il se rapprochait de sa maman.

Au bout de quelques heures, des habitations de colons apparurent parsemées dans la plaine à demie déboisée, puis vers midi le canot accosta au village de X...

— Viens, petit, nous allons retrouver tes parents, dis le chasseur en entraînant Marc vers le bureau des gardes forestiers.

Le radio avait annoncé qu'un enfant de ce nom s'était égaré dans les forêts du nord. Des battues s'organisaient dans l'espoir de retrouver le petit garçon.

On téléphona la nouvelle aux parents qui s'apprêtèrent à venir chercher le petit. Cependant il fallait se hâter car la saison des pluies approchait et

dans cette région du nord on ne sait jamais quand l'hiver sévit. Par voie de terre et plus près de la cabane du chasseur que ne l'était le village les parents de Marc pouvaient le rencontrer au bout d'une dizaine de jours. Le chemin le plus court était celui qu'avait suivi l'enfant seul dans la forêt, en le suivant ils risquaient de s'égarer à leur tour.

Le chasseur et l'enfant décidèrent donc le retour vers le chantier.

Le soir du même jour ils arrivèrent au camp de billots. La femme était surprise de revoir le bambin et ne put s'empêcher de l'embrasser. Ils soupèrent de bon appétit. Le petit avait ramené la joie avec son retour.

L'exacte position de la maison du chasseur donnée par téléphone à un guide aurait dû amener les parents de Marc à sa rencontre dans les quelque dix jours suivants. Il ne devait pas en être ainsi.

Un soir la neige se mit à tomber. Elle remplissait l'espace de ses gros flocons blancs et très denses. La nuit, très tôt, s'abattait sur ce coin de forêt et le fourmillement des ombres rendait les ténèbres des sous-bois d'une opacité qui tenait de l'effroi. On verrouillait la grosse porte de chêne puis, sans hâte les bûches se succédaient dans la cheminée béante. Le petit Marc s'amusait maintenant qu'il savait que ses parents étaient moins inquiets. La femme du chasseur était bonne pour lui; elle le cajolait, lui contait des histoires naïves, sans prétention et l'enfant écoutait la voix de la femme qui s'élevait doucement dans le silence du chantier, et cette autre voix émouvante de la forêt qui bramait au-dehors, derrière les murs de bois-rond.

Avec novembre, pour de bon, le froid arriva et gela entièrement la rivière. Sans doute, à l'heure de l'accalmie, on verrait poindre l'équipage de chiens amenant les parents du petit. Mais aussitôt qu'une tempête cessait on lisait dans le ciel le présage d'une autre tempête et pendant tout ce mois l'ouragan se déchaîna presque sans accalmie. Au chantier il y avait des provisions et certains jours le chasseur pouvait visiter ses pièges et rapporter la viande fraîche qui ranime.

Marc se plaisait en compagnie de cet homme qui l'amenaient avec lui à la levée des pièges. C'était toujours du nouveau pour lui qui n'avait guère vu que la ville, cependant quand le soir venait il devenait rêveur, le cher enfant, mais vite le nuage se dissipait.

Un matin de décembre très clair, le groupe vit au loin sur la glace de la rivière, un équipage qui s'avavançait. C'était un guide avec ses chiens. Il s'arrêta devant la cabane, entra.

— C'est vous Pierre Demeule ?

— C'est moi.

— Et le petit, c'est Marc L. ?

— Oui.

— Alors, je dois le ramener avec moi. Ses parents l'attendent à X... Voici un paquet de hardes, habillez-le chaudement, nous partons tout de suite.

La femme du chasseur prit le petit dans ses bras et l'embrassa. Les larmes coulaient de ses yeux sombres.

L'enfant partit.

* * *

Ce soir-là, près de l'âtre trop rouge la femme sanglotait. L'homme ne disait mot, furtivement il arrachait une goutte d'eau qui s'acharnait à rester au coin de ses paupières. Ni l'un ni l'autre n'osait parler de l'enfant disparu, mais tous deux y pensaient éperdument.

Le Ministère des Travaux Publics et du Travail de la Province de Québec

L'Hon. J. L. FRANCOEUR, C. R., Ministre

Un Département d'avant-garde aux soins duquel sont confiés tous les travaux publics et tout ce qui a trait aux questions ouvrières.

Onze années d'activités de ce département sous l'administration Taschereau :

Travaux publics :

Octrois aux municipalités pour la construction de ponts. — Construction de ponts aux frais de la province. — Octrois aux municipalités pour la prévention des incendies. — Aide aux chômeurs. — Construction, réparation et entretien des édifices publics.

Travail :

Inspection des établissements industriels et des édifices publics, inspection des installations électriques, bureaux de placement provinciaux. Commission du salaire minimum des femmes. Bureau de conciliation et d'arbitrage des différends industriels, enquêtes relatives au travail du dimanche.

Montant des octrois pour les fins susdites :

I. Travaux publics :

a) Ponts	\$15,561,724.04
b) Edifices publics	13,435,178.15
c) Prévention des incendies	654,125.96
d) Octrois de chômage (Part de la province)	3,459,317.00

TOTAL \$33,110,345.15

II Travail proprement dit :

a) Activités diverses du Département du Travail	\$ 1,095,195.31
b) Compensations aux accidentés ou à leurs ayants-droits payées par la Commission des Accidents du Travail	8,569,258.20

TOTAL \$ 9,664,453.51

GRAND TOTAL \$42,774,798.66

APPENDICE

(a) Sommaire de la législation ouvrière Taschereau

Chômage:—Loi ratifiant une convention en vertu de laquelle le gouvernement de la province s'engage à contribuer pour 25% dans le coût des travaux exécutés pour remédier au chômage. Loi permettant aux municipalités de contribuer pour 50% à ces travaux et facilitant les procédures d'emprunt et autres.

(1931, 21 Geo. V, ch. 2).

Chômage: — Loi ratifiant certaines autorisations données par le lieutenant-gouverneur en conseil à des municipalités afin de ne pas retarder l'exécution des travaux faits pour venir en aide aux chômeurs.

(1931, 21 Geo. V, ch. 3).

Ministère: — Loi créant un ministère du travail.

(1931, 21 Geo. V, ch. 19).

Différends ouvriers: — Loi concernant les différends entre employeurs et employés des services publics municipaux.

(1931, 21 Geo. V, ch. 46).

Inspection des échafaudages: — Protection de l'ouvrier par l'inspection des échafaudages.

(1921, 11 Geo. V, ch. 76).

Protection des enfants: — Loi défendant l'emploi des garçons âgés de moins de 16 ans pour faire fonctionner certaines machines dans les mines.

(1922, 12 Geo. V, ch. 44).

Compensations ouvrières: — Création d'une commission pour s'enquérir des conditions du travail et du système qu'il conviendrait d'établir pour fixer les compensations dans les cas d'accidents du travail.

(1922, 12 Geo. V, ch. 38).

Fermeture des magasins: — Loi permettant aux cités et villes de décréter la fermeture des magasins à compter de 6 heures du soir au lieu de 7 heures, tel qu'auparavant prévu. Diminution du travail de 1 heure en faveur des commis.

(1923-24, 14 Geo. V, ch. 59).

Congé hebdomadaire: — Loi pour préciser que certains employés ont droit à un congé hebdomadaire de 24 heures.

(1925, 15 Geo. V, ch. 54).

Syndicats professionnels: — Loi déclarant les syndicats professionnels non responsables des dettes des fédérations dont ils forment partie.

Syndicat professionnel: — Loi déclarant aussi les membres d'un syndicat non responsables personnellement des dettes du syndicat.

(1926, 16 Geo. V, ch. 62).

Syndicat professionnel: — Loi permettant à un syndicat professionnel de changer le nom sous lequel il a été constitué en corporation.

(1929, 19 Geo. V, ch. 70).

Syndicats professionnels: — Loi permettant aux syndicats professionnels et aux confédérations de syndicats d'établir des caisses de secours en cas de décès des membres et, en cas de maladie, de chômage et de retraite.

(1931, 21 Geo. V, ch. 96).

Syndicats ouvriers: — Loi accordant à l'ouvrier membre d'un syndicat ou d'une confédération de syndicats de bénéficier des dispositions d'une convention collective de travail, même s'il n'est pas personnellement partie à cette convention.

(1931, 21 Geo. V, ch. 98).

Exemptions de taxes: — Loi prohibant l'imposition de taxes, de droit ou de cotisation sur une personne travaillant à un ouvrage dans une municipalité de 5,000 âmes et plus, à raison du seul fait que cette personne n'y réside pas ou n'y est pas domiciliée.

(1927, 17 Geo. V, ch. 34).

Commission des Accidents du Travail: — Loi créant la commission chargée d'appliquer et d'administrer la loi des accidents du travail de 1928.

(1928, 18 Geo. V, ch. 80).

Loi des Accidents du Travail: — Nouvelle loi des accidents du travail, dont l'application et l'administration est confiée à une commission.

(1928, 18 Geo. V, ch. 79).

Nouvelle loi des Accidents du Travail: — Nouvelle loi des accidents du travail

(1931, 21 Geo. V, ch. 100).

Diminution des heures de travail: — Loi réduisant de 60 heures à 55 heures le total des heures de travail par semaine pendant lesquelles un garçon âgé de moins de 16 ans et les femmes et filles peuvent être employés.

(1930, 20 Geo. V, ch. 80).

Protection de l'ouvrier: — Protection de l'ouvrier employé à la taille, au polissage ou au finissage du granit par l'obligation de se procurer un certificat médical à l'effet qu'il est apte à être employé à ce travail, et par l'obligation imposée aux patrons de fournir tous les dispositifs voulus pour la protection d'un ouvrier employé à ce genre de travail.

(1931, 21 Geo. V, ch. 46).

Protection de l'ouvrier: — Protection de l'ouvrier employé dans les travaux souterrains de mines par l'obligation d'obtenir un certificat médical le déclarant apte à exécuter un travail dans ces conditions.

(1931, 21 Geo. V, ch. 46).

Syndicats professionnels: — Loi permettant à un syndicat professionnel ou à une confédération de syndicats de se porter demandeur dans une instance pour revendiquer les droits acquis à leurs membres en vertu d'une convention collective du travail, sous cession de créance par les membres.

(1931, 21 Geo. V, ch. 98).

Le Roi de Siam à la Malbaie

L'Hôte de la Canada Steamship Lines

Quelques notes par M. Emmanuel Desrosiers

DERNIEREMENT le Canada avait l'honneur de recevoir le roi de Siam et son épouse. Les journaux nous ont amplement renseigné sur le roi lui-même mais n'ont guère parlé de ce royaume de l'Indo-Chine qu'arrosent le Mékong et le Ménam.

Prajahipok était venu en Amérique afin de subir l'opération de la cataracte. Son pays quoique très riche et sur la voie du progrès, ne possède pas encore le matériel scientifique qui fait la renommée des hôpitaux d'occident. Le Siam n'est pas plus mal partagé sur ce point que les autres pays orientaux. Partout, là-bas, en Chine, aux Indes, dans tous les pays qui bordent les océans, les peuples sont les vaisseaux de notre matériel scientifique. Sans doute, les blancs érigent des hôpitaux pour le traitement de maladies vieilles comme le monde; ils essaient de percer le mystère de la lèpre, cette "usure de l'humanité", comme dit Carrel. Comment pourraient-ils, avec des moyens de fortune fouiller la cellule vivante et en saisir les causes de la dégénérescence?

Les religieuses se chargent de traiter la multitude en va hie par la flore microbienne la plus disparate. Ils n'ont à leur disposition qu'un attirail vieillot et que des données scientifiques cent fois démenties. Sans doute, cette prétention n'enlève aucune valeur aux installations de certaines léproseries, qui sont pourvues de l'outillage le plus moderne, mais il faut avouer que ces institutions sont dirigées par des européens ou des américains. Naturellement le Japon et les différentes concessions étrangères possèdent un matériel hospitalier et scientifique de tout premier ordre.

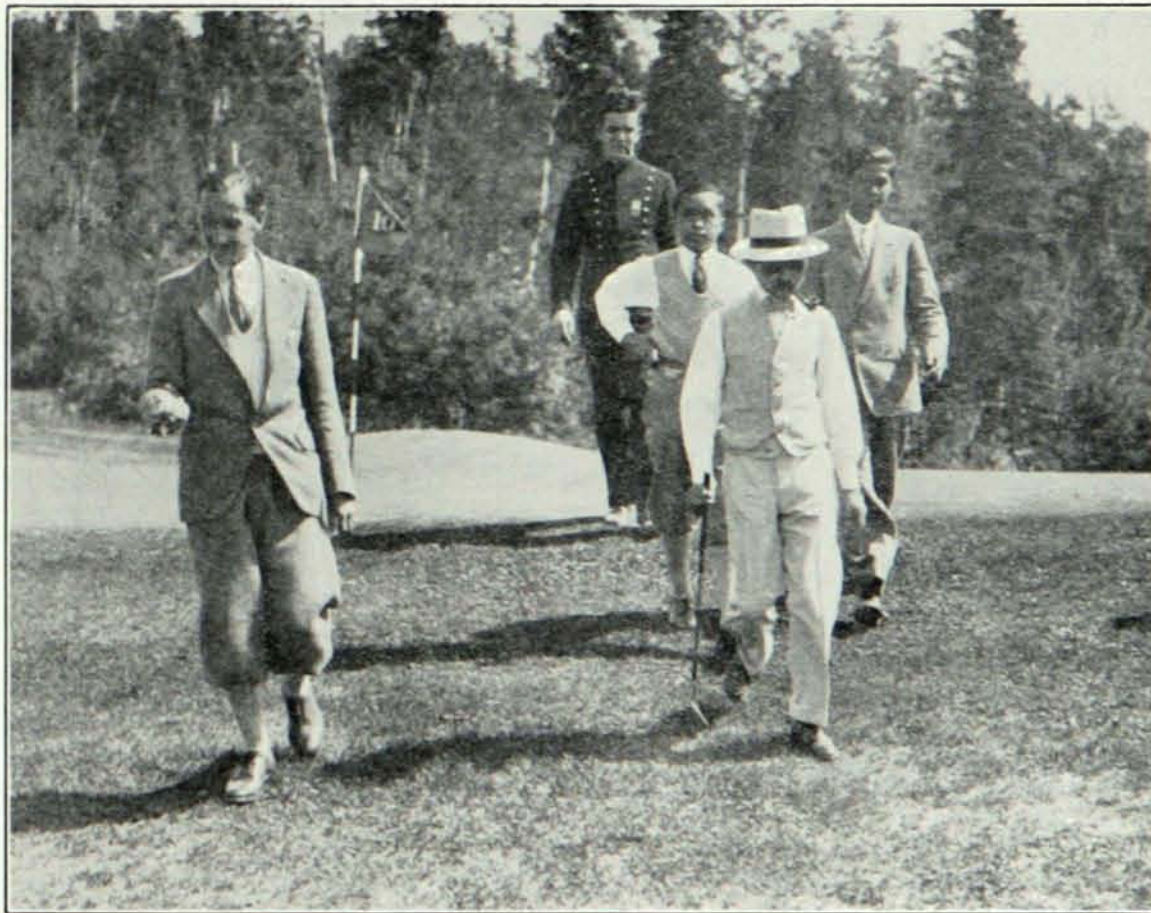
Le roi de Siam pouvait se payer le luxe d'une opération aux Etats-Unis. Il serait venu à Montréal qu'il aurait été aussi bien traité, car nos hôpitaux, et je n'en exclue pas ceux de Toronto, sont sur le même pied d'égalité que les institutions hospitalières de la République voisine.

Après un repos aux Etats-Unis, la Canada Steamship Lines devait le recevoir à son Manoir Richelieu à La Malbaie et rehausser ainsi le prestige très grand qu'elle possède déjà.

Le roi de Siam!

C'est du nouveau. Les maîtres du S'henheng (éléphant blanc) ne sortaient guère.

A propos de l'éléphant blanc on raconte que l'épouse du dieu Sivah, Parvati, étant allé au bain modela avec des fragments de sa peau la statuette d'un enfant auquel elle donna la vie en soufflant dans la bouche. De retour de la guerre où il était allé Sivah apercevant l'enfant qui avait alors un an, saisi de fureur, lui trancha la tête. Pris de remords, il coupa alors la tête de son éléphant de guerre et la greffa sur le corps



Prajahipok, roi du Siam, visite la Malbaie. Il est l'hôte de la Canada Steamship Lines. On le voit ici jouant au golf sur le magnifique terrain du Manoir Richelieu. Avec lui le prince Chirasakti.

de l'enfant. C'est alors que naquit Ganeska, un des dieux de l'Inde et premier roi de Siam.

Les Siamois sont bouddhistes. Le royaume possède naturellement un système nobiliaire mais il est de beaucoup supérieur à nos systèmes nobiliaires héréditaires en ce sens que les titres ne sont pas transmissibles. Chez nous, des débris de vieilles familles, des pelés, des êtres au sang vicié par les vices des ancêtres qui n'avaient eu pour peine que de naître dans la splendeur d'un château se voient investis de titres auxquels ils n'ont aucun mérite. Au Siam, rien de tout cela. Il faut atteindre aux honneurs, les mériter.

Quelquefois les moeurs de ces pays "barbares" constituent pour nous "les peuples supérieurs", la plus belle leçon de simple bon sens. Notre orgueil nous fait soutenir des théories fausses et, si nous voulions

descendre au fond de nous-mêmes nous reconnaitrions la mesquinerie de nos prétentions.

Bangkok est la capitale et la principale ville du Siam depuis la décadence d'Ajuthia, l'antique capitale.

Cette ville est bâtie sur une île traversée par le Ménam qui n'ayant pas beaucoup de pente rend boueux les approches de la cité. Sur la rive gauche se dressent les palais; le phrachedi, pyramide de trois cents pieds de hauteur qui renferme les reliques du Sommona-Kodom; la pagode des Vat-baromanivat, avec ses portes d'ébènes et de nacre; la pagode de Vat - Scetuphan avec sa statue de Sommona-Kodom toute couverte d'or, etc.

A côté de cette féerie, tout comme chez les peuples d'occident, il y a le paupérisme, plaie des villes riches.

Le peuple des siamois est très frugal. Il se nourrit de riz et s'apparente aux Chinois en ce qui regarde la cuisine.

Là-bas les cadavres sont incinérés. La seule crémation de l'épouse de Tiam-fa, noyée dans le Ménam en 1882 coûta plus de deux millions de dollars. C'est dire que les choses se font avec faste en ce pays.

C'est la comédie renouvelée des César qui brûlaient dans Rome le corps des chrétiens afin de donner un spectacle au peuple. Rien ne change moins que le coeur de l'homme

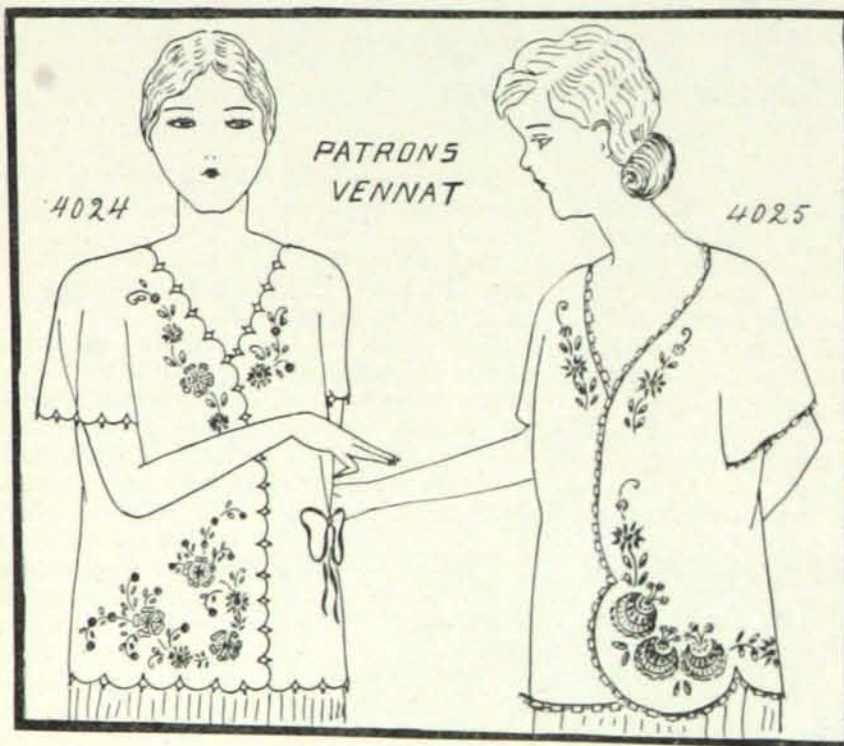
sous toutes les latitudes.

Le roi de Siam est un grand seigneur qui voyage avec une suite assez nombreuse. Absolument moderne il s'est vite initié aux coutumes des occidentaux dont il porte le costume. Il est doué de grandes connaissances qui en font un charmant causeur, il est de plus polyglotte.

Rien de trop beau pour lui. Aussi a-t-il voulu visiter le Manoir Richelieu et jouer au golf sur le magnifique terrain de cet hôtel. La reine également a voulu parcourir le terrain et jouer avec son royal époux.

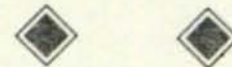
La visite du roi de Siam est un grand honneur pour la Canada Steamship Lines qui d'ailleurs le mérite amplement. Sa renommée se répand de plus en plus de par le monde et les activités de la compagnie sont tout à l'avantage de notre province.

LA LINGERIE BRODÉE



Nos 4024 et 4025 charmants kimonos courts très pratiques pour l'été. Le No 4025 les fleurs sont en trois tons de rose, le contour étant plus pâle que l'intérieur. Les pistils sont jaune or, marguerites mauves avec coeurs jaunes. No. 4024. Petit feston délicat avec loupe au richelieu, grandes fleurs de deux tons de bleu avec coeur jaune, marguerites jaunes avec coeur brun. Feuillages verts. Les couleurs varient suivant la nuance du tissu employé.

Chacun patron à tracer 25c, perforé 50c, au fer chaud 35c. Etampé sur nansouk fin 90c, sur superbe toile de soie blanche, bleue, mauve, rose, jaune ou vert \$1.40. Coton M.F.A. ou soie de couleur pour la broderie 25c.



No 2447. — Lourde branche de roses avec motif assorti pour peignoir. Patron à tracer 35c, perforé 60c, au fer chaud, foncé seulement 50c.

Etamage sur le tissu de la cliente comprenant frais de port et assurance \$1.25. Le peignoir doit être taillé mais non cousu, les endroits où l'on désire avoir le dessin, indiqué par un faufil blanc.

Soie française pour l'exécution du dessin environ \$1.40. Il serait préférable que les fleurs et les feuilles soient entièrement remplies au passé empiétant, c'est-à-dire avec des points lancés de différents tons, rentrant les uns dans les autres. Chaque fleur comprendra au moins trois tons de rose, le plus foncé au centre, le plus pâle sur les bords. Les grosses roses seront plus foncées que les petites. Les petites feuilles seront vert clair avec rainures, vert moyen. Grandes feuilles vert moyen avec rainures vert foncé. Les tiges seront gris-brun.



Une réduction de 20% sur les patrons, 10% sur le tissu étampé sera accordée à toute personne qui accompagnera sa commande de la bande d'abonnement à "Mon Magazine" durant le mois qui suit la publication de ce numéro.

UN AN D'ABONNEMENT POUR 25 SOUS COUPON D'ABONNEMENT

Revue de Broderie et Musique,
1723, Saint-Denis,
Montréal.

Veuillez trouver inclus 25 sous en paiement d'un abonnement
d'un an à la Revue Musique et Broderie de Raoul Vennat.

NOM

ADRESSE

VILLE

RAOUL VENNAT

3770, rue St-Denis - Montréal



Nos Concours Littéraires

Régis, de St-Césaire, Comté de Rouville, remporte la palme pour Septembre. Félicitations.

La Direction du Concours.

La graphologie m'a trompé

Pourquoi Florent Grégoire est-il encore garçon?

Ses trente-cinq ans parsèment déjà ses tempes rasées de stries blanches pressées comme des points de faufilure. Mais il porte encore beau. C'est un homme très riche en qualités intellectuelles. C'est aussi un tendre. Son cœur idéaliste a toujours quelque rêve. Plus d'une fille l'estiment. Dans le village où il revient chaque soir après sa journée de bureau à Montréal, c'est presque un beau Brummel. Pas une soeurette d'Eve qu'il ne courtise un peu. C'est qu'il espère toujours trouver dans ce parterre de fleurs féminines l'âme-soeur. Et toute son attention se concentre sur l'étude psychologique du nouveau sujet qui passe en sa vie. C'est un romantique. Comme ses frères du XIXe siècle, il porte avec une langueur pathétique sa chevelure abondante et blonde. Des yeux bleus avec une transparence marine accentuent encore la pâleur de son teint. Mais il s'anime au cours d'une conversation, jusqu'à s'emballer parfois. Il croit à l'amour, il y croit avec ferveur. Ses théories sont enthousiastes comme celles d'un adolescent. Autour de lui, on l'accuse donc, tout bas, de naïveté. Mais il est sympathique à tous.

On ne peut douter qu'avec ce caractère, Florent Grégoire ait connu plusieurs aventures.

Ainsi dans la phalange des visiteuses qui passent en son village chaque année, quelques-unes font marque. Car notre héros les connaît toutes. Tantes ou cousines qui reçoivent quelque jouvencelle en vacances n'ont rien de plus attrayant à offrir à leurs hôtes que cette rencontre. Il y a donc des québécoises, des ontariennes et des américaines dans l'innombrable cohue de ses connaissances. Il y a même une fille de ce pays libre qui a passé le seuil du cœur de Florent.

Le cher homme ne voyait d'abord qu'un passe-temps aussi utile qu'agréable en la compagnie de Miss Daisy. Mais oui, puisqu'il perfectionnait sa prononciation anglaise et qu'une telle ambiance communiquait à ses phrases le tour allègre et vif qui leur manquaient. Seulement... quand on sème tous les soirs, sous les étoiles, une multitude de pas lents, que les yeux rêveurs cherchent à deviner le mystère qui passe au champ de l'azur, que les mots échangés à mi-voix sont d'inconscientes promesses, l'heure de la moisson est bien près de sonner. Qu'importe si on parle la langue de Washington ou celle de Corneille, il n'y a qu'un dieu cupidon!

Et quand l'américaine retourna dans son pays, elle emportait, outre le trésor invisible du cœur de Florent Grégoire, un gage sensible de son amour. Pour la femme idéale, toujours attendue et que le hasard venait enfin de mettre sur sa route, il avait payé d'une large part de ses économies un joyau magnifique. Au doigt blanc de sa deuxième fiancée, Florent Grégoire a mis un anneau de platine où s'étale un gros diamant entre deux saphirs taillés en triangle.

Car le jeune homme, à vingt ans, s'était subitement épris d'une pensionnaire de seize ans qui venait d'avoir un prix d'écriture. Parce qu'elle était l'amie de sa soeur, il la vit souvent. Surtout parce que son cœur trop tendre s'enflammait vite, il lui offrit un jour, clandestinement, un jonc d'or surmonté de deux rubis: symboles de leur amour fervent. Mais voilà, les parents de cette jeune demoiselle ne prirent pas au sérieux les fiançailles célébrées à huis clos. Et leur fille dut oublier sa première aventure amoureuse, à l'ombre du pensionnat où se perfectionnait encore son écriture en même temps que les sciences académiques s'incrustaient dans son cerveau.

C'est qu'il a une manie notre beau Brummel, une toquade qui lui est fatale.

Sa première fiancée était dotée d'une écriture fine et régulière, ce qui lui faisait présager le plus heureux tempérament. Jamais, depuis cette histoire d'amour, il n'avait retrouvé de signes graphiques tracés par une main féminine, qui avaient pu l'émouvoir.

Il s'était pris si lentement au charme de Daisy, qu'il en avait oublié ce point capital!

Au soir de leur séparation, alors qu'un peu fébrile, il comptait mentalement les heures que devait prendre le courrier de Buffalo apportant le premier message de sa fiancée, il sursauta soudain. C'est vrai qu'il n'avait jamais vu son écriture! Cette pensée le hanta.

Deux jours plus tard, il eut une quasi-syncope en retirant de son casier postal l'enveloppe large et massive où s'étaient des jambages et des courbes surmontés d'accents et de barres énergiquement tracés.

Le toqué souffre un mal presque physique quand sa monomanie est atteinte. Tous les nerfs de Florent se sont crispés. Brusquement, comme un oiseau qui voit sa cage ouverte, il sentit que son amour s'enfuyait à tire-d'ailes.

Les phrases éloquentes et tendre ne recurent pas de réponse. Un autre message vint dix jours après renouveler le mal et l'aggraver. En raison de la surprise qu'il apportait, la fièvre fut plus dense, et le destinataire lança au panier, sans même l'ouvrir, la lettre de l'américaine.

Pour se consoler peut-être d'un tel déboire et donner un but à ses loisirs, le fervent amateur de belle écriture étudia la graphologie.

Il se passionna pour cet art, avec le résultat que sa marotte grandit encore. Elle l'obsédait, le poursuivait partout.

Il advint donc, au cours d'un voyage, que Florent Grégoire, à l'hôtel où il descendit, se trouva fasciné par une signature étalée dans le registre des visiteurs. Elle datait de quatre jours.

Pourvu que Solange Lebel soit encore sous ce toit, pensa-t-il... Et les yeux brillants, la voix tremblante, il questionna le commis d'hôtel.

— Cette dame est partie ce matin, lui fut-il répondu.

Devant la mine déconfite du nouveau client, le gros homme sanguin et romanesque qui voyait se dérouler de son poste, des tragédies parfois et souvent, des comédies, pensa bien voir juste en s'imaginant que, pour

l'heure, c'était un fiancé courant à la poursuite de celle qui lui échappait.

Figé dans une attitude de désappointement, le voyageur laissa bientôt retomber sa main droite où s'appuyait son front. Il tira son calepin, nota l'adresse de Solange Lebel, et se retira dans sa chambre.

Son idée fixe le mettait presque en délire et lui donnait déjà du bonheur. Sous l'influence de cette fièvre, il multiplia les pages adressées à l'inconnue. Sincère et confiant, il lui jetait les mots comme des pétales de fleurs, admirait les traits charmants révélés par son graphisme.

Quand il s'arrêta, ayant couvert huit feuillets, la pensée lui vint au cours de cette pause, que sa verve enflammée pouvait surprendre, sinon déplaire. Il eut un tressaillement au cœur. Puis, plus calme, il écrivit une simple lettre, se présentant, et donnant l'explication de son audace: la sympathie qu'il ressentait en présence de sa signature faisait présager une amitié sentimentale. Il implorait une réponse.

Dans la réplique attendue, qui vint, fidèle comme une tige aimantée vers sa soeur, Florent trouva cette exquise douceur qu'il avait rêvée. Elle parlait de son âme, de son cœur, de sa vie avec un fraternel abandon. Son goût artistique, sa culture intellectuelle en faisaient une personne rare. O bienheureux art graphologique grâce auquel il trouvait la perle précieuse!

La correspondance se poursuivait. L' amoureux se penchait avec tendresse sur la légère dentelle graphique: voile tenu derrière lequel passaient l'âme, le cœur et la figure de celle dont il s'était créé l'image.

De part ni d'autre, photographie ne fut jamais offerte ni réclamée. Que pourraient venir faire les traits physiques dans une harmonie si parfaite des sentiments?

L'amitié tendre devint une intimité très confiante, et parce que la pente est douce, on s'aperçut un beau jour que l'on avait glissé jusqu'à l'amour.

Les prières, les aveux, les promesses s'échangèrent. On parla d'avenir fait de tendresse mutuelle. Florent dut confier au courrier la bague achetée pour sa troisième fiancée. Solange parla la première de rencontre, elle invita son bien-aimé. Lui, perdu dans un monde de rêve, savourait sa joie. Ce fut le réveil. Non pas ce brusque sursaut qui chasse les visions, mais l'aube qui les continue, douces, opalines, ailées. Au jour fixé pour le rendez-vous, cet homme heureux marchait comme un automate, tant le monde intérieur de son âme avait de primauté sur le cadre extérieur. Son regard un peu vague était fixé sur d'autres visions plus resplendissantes encore que ce midi plein de soleil d'août finissant. Il voyagea durant quatre heures, évoquant ce tableau qu'elle avait tracé: "Vous reconnaîtrez mon home à son voile de clématites bien avant que l'adresse connue ne vous avertisse que c'est là. Les clochettes des roses trémières s'agiteront sur leurs hampes pour carillonner ma joie. Emue, pressant mon cœur de mes deux mains, je vous guetterai, prête à vous accueillir

(Suite à la page 26)

Cette fois Elise ne pleura pas. Après avoir fini d'écrire elle plia et rangea soigneusement le manuscrit de Marcel, puis elle mit sa traduction sous enveloppe et la jeta à la poste en allant à sa tâche quotidienne.

Pendant vingt jours elle ne revit pas son voisin, et s'ennuya comme le lecteur d'un feuilleton dont la publication est suspendue. Enfin, un soir, on frappa à sa porte. Elle alla ouvrir et trouva Marcel qui tenait une lettre et un pâté.

— C'est pour vous, tout ça, dit-il d'un ton de bonne humeur; j'ai reçu pour ma fête ce panthéon de croute et une bourriche de gibier. C'est demain dimanche; vous n'allez pas chez vos bourgeois. Vous croquerez ça.

— Venez au moins m'y aider, fit-elle en rougissant; c'est trop formidable pour une femme seule.

— J'en prendrai ma part très volontiers.

— A cette condition, j'accepte. Mais que ça ne recommence pas! C'est sérieux, vous comprenez? D'ailleurs, j'en aurais moins de plaisir à vous rendre service.

— Allons, soit! A demain alors?

— A demain, midi pour le quart. Je vais vite vous faire votre traduction et vous la glisser comme l'autre jour.

Elise n'avait pas osé ne pas inviter Marcel, mais elle était grandement mortifiée de son acceptation. Il lui répugnait de laisser voir au jeune homme son pauvre taudis poussiéreux; mais enfin, il n'y avait plus à reculer et l'important était de bien employer les heures.

Tout d'abord, elle s'occupa de sa traduction. La deuxième lettre de Nadine ressemblait à la première. La jeune Russe y parlait beaucoup d'elle, à bâton rompu, avec ce même style allègre et fou tamisé par une coquetterie caressante, et ne dévoilait toujours pas ses projets sur Marcel. Seulement elle s'étonnait d'avoir reçu une réponse en russe et demandait le nom du traducteur.

Quand Elise eut fini elle s'attela à une occupation: celle d'embellir son domicile. Activement, elle reprisa, récura, frotta, rinça; elle plaça dans l'ombre les meubles sordides et mit en valeur les objets présentables, elle sacrifia une robe pour rapiécer un rideau. Enfin, sa petite chambre était charmante quand elle eut fini.

Elise s'appropriait pour aller aux provisions quand une lettre fut glissée sous sa porte. Elle y lut ces mots:

"Impossible de venir; une affaire urgente m'appelle pour toute la journée. J'en suis au regret. Je vous envoie ma réponse à traduire. Vous verrez au post-scriptum les nouvelles mesures que je prends. Si vous trouvez que j'abuse de vous, biffez tout simplement la phrase.

"Marcel".

La lettre du jeune homme à Nadine était pressante et passionnée. Sur le chapitre du traducteur il affirmait avoir affaire à une personne sûre, et sur post-scriptum demandait à la belle étrangère d'adresser directement ses lettres à Mademoiselle Doublat. Par ce moyen, disait-il, on éviterait toute perte de temps, et en cas d'alerte on dépisterait les soupçons.

Elise ne biffa pas le post-scriptum. Avant de s'acheminer vers le bureau de poste elle regarda en soupirant sa chambre si bien transformée. De ce jour elle la tint en ordre, toute prête à recevoir une visite qui n'arrivait pas.

La correspondance franco-russe se poursuivait régulièrement à travers les mois de mars et d'avril. Marcel plaisait visiblement à Nadine, mais il était clair aussi qu'elle ne voulait en rien engager son avenir. Elle possédait merveilleusement l'art de parler pour ne rien dire et d'irriter sans décourager. Enfin elle profitait, en experte personne, du grand avantage qu'offre aux natures fuyantes la parole écrite: celui de pouvoir se dérober aux réponses précises qu'un entretien direct vous eût extorquées.

L'INTERPRETE

(Suite de la page 14)

Maintenant, c'était chez Marcel qu'Elise lui communiquait les lettres. Elle avait craint de paraître ridicule et prude en persistant à appeler le jeune homme sur le palier. D'ailleurs la saison était encore fraîche, et des courants d'air assassins guettaient dans l'escalier les bronches délicates. Souvent retenu au logis par un rhume aux retours perfides, Marcel demandait des ménagements et des gâteries. Sa jeune voisine s'en rendait compte et s'y prêtait volontiers.

Pendant qu'il lisait la prose de Nadine, Elise suivait sur le visage de Marcel les nuances de découragement ou de dépit qu'y amenaient toutes les phrases frivoles, toutes les fins de non recevoir. Puis elle attendait la réponse, qu'il traçait séance tenante d'une plume fiévreuse, tantôt raturant cent fois un alinéa, tantôt écrivant tout d'un trait quatre pages. L'épître achevée, tandis qu'Elise la transcrivait, il lui disait l'énerveuse torture de ces attentes aboutissant à des déceptions, l'impossibilité où il se trouvait de fournir un bon travail avec cette lancinante idée sous le crâne. Et il ne lui disait pas, mais elle devinait que ce roman sans conclusion troublait son système nerveux, débilitait sa nature vibrante et faisait de lui un sujet tout préparé pour la première maladie qui flotterait dans l'air.

Tout à coup une lacune se fit dans la correspondance. Par deux fois une lettre de Marcel demeura sans réponse. Assurément quelque chose était arrivé à Nadine, mal physique ou refroidissement moral. Qu'était-ce donc? N'osant choisir entre ces deux hypothèses Marcel écrivit une troisième lettre qu'Elise traduisit à ses côtés, écoutant les divagations de l'amoureux en délire. A mesure qu'il parlait il s'exaltait davantage. La fièvre du corps se mêlait à la fièvre de l'âme et grossissait à ses yeux l'immensité de son infortune. Elise le laissa dans un inquiétant état d'agitation. Une heure plus tard elle reparaisait, une lettre à la main: Nadine s'était décidée à répondre.

La fantasque personne n'expliquait pas son long silence, mais comme si son cœur avait mûri dans ces trois semaines elle laissait pour la première fois percer dans sa prose brève et hardie un sentiment de tendre réserve, quelque chose comme une caresse effarouchée. La coquette se faisait femme. Il y avait décidément du soleil chez cette fille des neiges. Marcel le sentit, et une joie profonde entra dans son cœur.

Mais le sort avait trop tardé à lui sourire. Le mal qui couvait éclata quand même. Au matin, quand la concierge monta lui faire son ménage, elle trouva le jeune homme en proie au délire. La maison, qui abritait un échantillon de chaque corps de métier, contenait naturellement un médecin, installé peu après le départ de son collègue en jupons. Appelé de suite, il constata une pleurésie aiguë, et installa auprès de Marcel la concierge qui dans son jeune temps avait été infirmière. Quand Elise rentra, le soir, elle vit la bonne femme qui confectionnait une tisane "des quatre fleurs."

— Mon Dieu, madame Pilot, dit-elle avec émotion, est-ce que Monsieur Vigneul est malade?

— Oh, rien de contagieux, rassurez-vous, ma chère demoiselle, et ne démenagez pas pour ça! Il a les deux poumons pris, voilà tout. Ce sera très long. Mais, à son âge, de quoi ne se tire-t-on pas?

— C'est si dangereux que cela? balbutia la jeune fille.

— Mais non, je vous dis! Il n'en mourra pas! Est-ce que vous avez tant peur que ça de loger près d'un mort? . . . Je ne l'aurais pas cru. D'ailleurs on vous avertirait, soyez tranquille. On doit ça, aux locataires!

Elise s'éloigna, cachant son trouble. Longtemps, l'oreille collée à la cloison, elle écouta le va et vient de la garde-malade. Elle se décida enfin à prendre quelques heures de repos. Réveillée à l'aube elle courut demander des nouvelles, mais elle trouva la porte fermée. Peut-être Marcel dormait-il? Dans le doute elle n'osa frapper et dut se rendre chez son élève, le cœur lourd d'appréhension et de chagrin.

Bien des jours se passèrent dans des alternatives de crainte et d'espoir. Elise eût donné tout au monde pour entrevoir le visage de Marcel, mais Madame Pilot défendait son malade en vrai cerbère et ne donnait de détails sur son état que le dos appuyé à la porte. Un soir, cependant, elle vint d'elle-même au devant d'Elise.

— Ah! Mamzelle Doublat! dit-elle, il a bien crié après vous tout aujourd'hui, allez! Il dit que vous devez avoir une lettre pour lui, que vous la gardez, que ça l'empêche de guérir... Moi, je me suis dit d'abord: il divague! Mais à force de l'entendre répéter la même chose, j'ai pensé qu'il disait peut-être vrai. Dame! vous en garderiez une à bonne intention que ça n'aurait rien d'étonnant. Un malade, on craint de l'émotionner. C'est tout le contraire, je vous assure, et un peu de satisfaction ne pourrait que le calmer.

— En effet, dit Elise, je gardais une lettre. . . mais il y a là un cas de conscience très grave. Je ne me croirai autorisée à la lui remettre que si je la juge indispensable à sa guérison. Je vais la traduire et l'apporter. Au bout d'une demi-heure, elle reparut, tenant la lettre.

— Maintenant, Madame Pilot, dit-elle avec fermeté, faites-moi voir Monsieur Vigneul. Mon remède est très actif. Je saurai par moi-même si le malade peut s'en passer ou si son état l'exige. D'ailleurs il y a des phrases en abrégé dont je puis seule lui donner l'explication. Allons, laissez-moi passer.

La concierge s'effaça en bougonnant et Elise entra.

La jolie chambre au confort élégant n'était plus reconnaissable. Tous les meubles avaient changé de destination. Il y avait des hardes sur la table et des biscuits sur le fauteuil. L'atmosphère malade, renfermée, saturée d'émanations pharmaceutiques, venait à la gorge en entrant. Vermeil de fièvre, l'œil brillant, les mains impatientes, Marcel gisait sur son lit en désordre. Sur l'oreiller blanc sa figure émaciée se profilait à angles aigus. Au pas d'Elise il tressaillit, tournant les yeux vers la porte, et jeta un grand cri en reconnaissant sa voisine.

— Vous! vous! ah merci! fit-il en joignant les mains.

Puis comme elle restait immobile, à suivre d'un regard mouillé les ravages que la maladie avait faits sur ce mâle et gracieux visage, il reprit d'une voix inquiète:

— La lettre? où est-elle? vite!

Elle essaya de secouer la tête pour le dissuader: mais elle s'arrêta effrayée devant l'expression farouche de Marcel.

— Non! fit-il, non? vous n'en avez pas? Alors pourquoi venez-vous? Pour me voir mourir? Car cela seul pouvait me sauver! Cela seul, entendez-vous!

Un sanglot suffoqua Elise. D'un geste subit elle prit la main de Marcel et y introduisit la lettre, puis haletante, elle guetta le résultat de son audace.

Une petite secousse nerveuse, un tremblement suivi d'une douce aversée de larmes qui le soulageaient visiblement, voilà ce qu'amena la vue du billet désiré. Marcel le déplia lentement, de ses doigts que la faiblesse rendait malhabiles, et il se mit à lire avec l'air extasié d'un affamé qu'on rassasie.

Comme une mère qui voit, avec un mélange de joie pour le bien-être qu'il y puise et de jalousie envers celle qui le lui procure, son enfant sucer le lait d'une nourrice, Elise regardait Marcel boire à longs traits la lettre de Nadine. A la seconde page, il s'arrêta, la lassitude reprenant ses droits, et tendant la lettre à Elise:

— Continuez, dit-il; lisez tout haut.

Elle lut, bien bas et bien clair pour lui éviter toute fatigue. Dans sa douce voix chantante, un reste de larmes mettait parfois des saccades. Ce frère organe attendri était bien celui qu'il fallait pour lire la plus exquise effusion d'amour qui fût jamais sortie d'une plume féminine.

A mesure qu'elle avançait dans sa lecture, les traits de Marcel se détendaient. Un air de souverain bien-être s'étendait sur son visage. Quand elle eut fini il resta un moment recueilli, puis s'agitant:

— Maintenant je veux sa lettre. . . sa vraie lettre.

— Comment? fit Elise troublée, que voulez-vous dire?

— Oui. . . son papier, son écriture. . . je les veux là sous mon oreiller. . . Je dormirai mieux quand j'aurai près de moi quelque chose d'elle.

— Ecoutez Monsieur Marcel, il faut être raisonnable, et ne pas vous désoler pour ce que je vais vous dire. . . J'ai agi en étourdie. J'ai laissé la fenêtre ouverte et le vent a emporté votre lettre.

Il fronça les sourcils.

— Et l'autre? dit-il, celle du 14 Mai?

— Je crois, fit Elise en baissant les yeux, que je l'ai brûlée avec de vieux papiers. . . Si vous voulez que je la cherche?

— N'en parlons plus! dit Marcel en contrariété. Ce qui est fait est fait. Mais à l'avenir, apportez moi l'original avec la copie.

— Je vous le promets.

— Bon. Mais en attendant il s'agit d'écrire la réponse. Mettez-vous là que je vous dicte. . . si je puis, car mes idées sont encore confuses et je crains de m'exprimer mal.

— Voulez-vous que j'écrive comme si j'étais vous? demanda ingénument Elise.

— Quelle folie! Comment pourriez-vous savoir?

— Pourquoi pas? Voyons, si je disais par exemple: "Ma chère Nadine, j'étais bien malade mais je suis guéri grâce à votre lettre aimée. Mon cœur débordé de mille tendresses que je vous dirai plus tard. Aujourd'hui comme toujours je vous aime de toutes les forces de mon âme." Ce ne serait pas mal, ce me semble.

— Mais, c'est beaucoup mieux que je ne saurais le dire! . . . Ces romanciers russes sont de grands maîtres.

— Croyez-vous? Enfin! pourvu que mon style vous convienne!

— A merveille! Ecrivez pour moi, ma gentille voisine, écrivez tout ce que vous venez de dire, et merci! . . . merci!

Rassénére pour de bon, il se retourna vers la ruelle pendant qu'Elise se mettait à écrire. Au bout d'un moment elle releva la tête et la regarda: il s'était endormi paisiblement. Alors elle rassembla ses papiers, se leva sans bruit et quitta la chambre.

Madame Pilot qui avait été donner un coup d'oeil à sa loge remonta justement l'escalier. Elise se pencha sur la rampe:

(Suite à la page 28)

Le Curé de Cucugnan

L'abbé Martin était curé de Cucugnan. Bon comme le pain, franc comme l'or, il aimait paternellement ses Cucugnans, pour lui son Cucugnan aurait été le paradis sur terre, si les Cucugnans lui avaient donné un peu de satisfaction; mais hélas! les araignées filaient dans son confessionnal, et, le beau jour de Pâques, les hosties restaient au fond de son Saint-Ciboire. Le bon prêtre en avait le cœur meurtri, et toujours il demandait à Dieu la grâce de ne pas mourir avant d'avoir ramené au bercail son troupeau dispersé.

Or, vous allez voir que Dieu l'entendit.

Un dimanche, après l'Evangile, M. Martin monta en chaire:

"Mes frères, vous me croirez si vous voulez: l'autre nuit, je me suis trouvé, moi, misérable pécheur, à la porte du Paradis.

"Je frappai, saint Pierre m'ouvrit!

"Tiens, c'est vous, mon brave monsieur Martin, me fit-il; quel bonheur!... et qu'y a-t-il pour votre service?

"— Bon saint Pierre, vous qui tenez le grand livre et la clef, pourriez-vous me dire, si je ne suis pas trop curieux, comment vous avez de Cucugnans en Paradis".

"— Je n'ai rien à vous refuser, monsieur Martin, asseyez-vous, nous allons voir la chose ensemble".

Et saint Pierre prit son gros livre, l'ouvrit, mit ses besicles:

"Voyons un peu: Cucugnan, disons-nous. Cu... Cu... Cu... Cucugnan. Nous y sommes, Cucugnan... Mon brave monsieur Martin, la page est restée blanche... Pas une âme, pas plus de Cucugnans que d'arêtes dans une dinde.

"Comment! personne de Cucugnan ici! Personne! ce n'est pas possible! regardez mieux...

"— Personne! saint homme. Regardez vous-même, si vous croyez que je plaisante.

Moi, pécaire, je frappais les pieds et, les mains jointes, criais miséricorde.

Alors, saint Pierre dit:

"— Croyez-moi, monsieur Martin, il ne faut pas vous mettre ainsi le cœur à l'envers, car vous pourriez en avoir quelque mauvais coup de sang. Ce n'est pas votre faute, après tout. Vos Cucugnans, voyez-vous, doivent faire à coup sûr leur petite quarantaine en purgatoire.

"— Ah! par charité, grand saint Pierre, faites que je puisse au moins les voir! les voir et les consoler!!

"— Volontiers, mon ami!... Tenez, chaussez vite ces sandales, car les chemins ne sont pas beaux du reste... voilà qui est bien... Maintenant, cheminez, cheminez droit devant vous. Vous voyez là-bas, au fond, en tournant? Vous trouverez une porte d'argent toute constellée de croix noires... A main droite... vous frapperez, on vous ouvrira... Adessias! Tenez-vous ferme et gaillardet".

Et je cheminai... je cheminai!...

Quelle battue! J'ai la chair de poule, rien que d'y songer. Un petit sentier, plein de ronces, d'escarboucles qui luisaient, et de serpents qui sifflaient, m'amena jusqu'à la porte d'argent.

— Pan! Pan!

— Qui frappe? me fait une voix rauque et violente.

— Le curé de Cucugnan.

— De...?

— De Cucugnan.

— Ah!... entrez.

J'entraî, un grand bel ange, aux ailes sombres comme la nuit, avec une robe resplendissante comme le jour, avec une clef de diamants à sa ceinture, portait un gros livre, plus gros que celui de saint Pierre.

— Finalement, que voulez-vous et que demandez-vous? dit l'ange?

"— Bel ange de Dieu, je veux savoir, — je suis bien curieux peut-être, — si vous avez ici les Cucugnans.

"Les?..."

"Les Cucugnans, les gens de Cucugnan, que c'est moi qui suis leur prier.

"— Ah! l'abbé Martin, n'est-ce pas?

"— Pour vous servir, monsieur l'ange.

"— Vous dites donc Cucugnan..."

"Et l'ange ouvre et feuillette son grand livre, mouillant son doigt de salive pour que le feuillet glisse mieux...

"Cucugnan, dit-il en poussant un long soupir... Monsieur Martin, nous n'avons en purgatoire personne de Cucugnan.

"— Jésus! Marie! Joseph! personne de Cucugnan en purgatoire! A Dieu! ô grand Dieu! où sont-ils donc?

"— Eh! saint homme, ils sont en paradis! Où diantre voulez-vous qu'ils soient?

"— Mais j'en viens, du paradis..."

"— Vous en venez!... Eh bien?"

"— Eh bien! ils n'y sont pas!... Ah! bonne mère des anges!..."

"— Que voulez-vous, monsieur le curé? s'ils ne sont ni en paradis ni en purgatoire, il n'y a pas de milieu, ils sont..."

"— Sainte-Croix! Jésus, fils de David! ai! ai! ai! est-il possible?... serait-ce un mensonge du grand saint Pierre?..."

"Pourtant je n'ai pas entendu chanter le coq... ai! pauvres nous! comment irais-je en paradis, si mes Cucugnans n'y sont pas?"

"— Ecoutez, mon pauvre monsieur Martin, puisque vous voulez, coûte que coûte, être sûr de tout ceci, et voir de vos yeux de quoi il retourne, prenez ce sentier, filez en courant, si vous savez courir... vous trouverez à gauche, un grand portail. Là, vous vous renseignerez sur tout. Dieu vous le donne!"

"Et l'ange ferma la porte.

"C'était un long sentier tout pavé de braise rouge. Je chancelais comme si j'avais bu; à chaque pas, je trébuchais, j'étais tout en eau, chaque poil de mon corps avait sa goutte de sueur, et je haletais de soif... Mais, ma foi! grâce aux sandales que le bon saint Pierre m'avait prêtées, je ne me brûlais pas les pieds.

"Quand j'eus fait assez de faux pas clopin clopant, je vis à ma main gauche une porte... non, un portail, un énorme portail tout bâillant, comme la gueule d'un grand four.

"Oh! mes enfants, quel spectacle!..."

"Là on ne me demande pas mon nom; là, point de registre. Par fournées et à pleine porte, on entre là, mes frères, comme le dimanche vous entrez au cabaret.

"Je suis à grosses gouttes, et pourtant j'étais transi, j'avais le frisson. Mes cheveux se redressaient. Je sentais le brûlé, la chair rôtie, quelque chose comme l'odeur qui se répand dans notre Cucugnan quand Eloy, le maréchal, brûle pour la ferrer la botte d'un vieil âne.

"Je perdais haleine dans cet air puant et embrasé, j'entendais une clameur horrible, des gémissements, des hurlements, des juréments.

"Eh bien! entres-tu ou n'entres-tu pas, toi? — me fait en me piquant de sa fourche, un démon cornu.

"Moi? je n'entre pas, je suis un ami du bon Dieu!

"— Tu es un ami de Dieu!... Eh! b... de teigneux! que viens-tu faire ici?..."

"— Je viens!... ah! ne m'en parlez pas, que je ne puis plus me tenir sur mes jambes... Je viens... Je viens de loin... humblement demander... si... si par coup du hasard... vous n'auriez pas ici... quelqu'un... quelqu'un de Cucugnan!..."

"— Ah! feu de Dieu! tu fais la bête, toi, comme si tu ne savais pas que tout Cucugnan est ici. Tiens, laid corbeau, regarde et tu verras comme nous les arrangeons ici, les fameux Cucugnans!..."

"Et je vis, au milieu d'un épouvantable tourbillon de flamme:

"Le long Coq-Galine, — vous l'avez tous connu mes frères, — Coq-Galine, qui se grisait si souvent et si souvent secouait les puces à sa pauvre Clairon.

"Je vis Pascal Doigt de Poix, qui faisait son huile avec les olives de M. Julien.

"Je vis Barbet la glaneuse, qui en glanant, pour avoir plus vite noué sa gerbe, puisait à poignée aux gerbiers.

"Je vis maître Crapasi, qui huilait si bien la roue de sa brouette.

"Et Dauphine qui vendait si cher l'eau de son puits.

"Et puis Tortillard, qui, lorsqu'il me rencontrait portant le bon Dieu, filait son chemin la barette sur la tête et la pipe au bec... et fier comme Artaban... comme s'il avait rencontré un chien.

"Et Gouleau avec sa zette, et Jacques, et Pierre, et Toni..."

Emu, blême de peur, l'auditoire gémit, en voyant l'enfer tout ouvert, qui son père et qui sa mère, qui sa grand-mère et qui sa soeur...

"Vous sentez bien, mes frères, reprit le bon abbé Martin, vous sentez bien que ceci ne peut pas durer. J'ai charge d'âmes, et je veux, je veux vous sauver de l'abîme où vous êtes tous en train de rouler tête première. Demain je me mets à l'ouvrage, pas plus tard que demain. Et l'ouvrage ne manquera pas! Voici comment je m'y prendrai. Pour que tout se fasse bien, il faut tout faire avec ordre. Nous irons rang en rang, comme à Jonquières quand on danse.

"Demain, lundi, je confesserai les vieux et les vieilles. Cela n'est rien.

(Suite à la page 27)



LA SANTÉ

PAR LE

SAVOIR-VIVRE

L.-P. Mercier, D.C., N.D., Hull, P.Q.

(Droits réservés)

XIV

LA JALOUSIE

Quelle que soit, chez un individu, la prééminence première du système anatomique qui fait son tempérament, s'il s'adonne à la jalousie, il devient invariablement un nerveux. Autrement dit, la répercussion physique de la jalousie est une prédisposition au nervosisme pour le lymphatique comme pour le bilieux ou le sanguin.

Nous connaissons tous cette sorte de contrevent qui permet de voir, sans être vu, de l'intérieur d'une maison ce qui se passe à l'extérieur. Nous appelons ce contrevent une jalousie, il est commode mais, à moins d'être ouvert, il maintient toujours sombre la pièce où il est posé; fermé ou ouvert, il empêche le soleil d'y pénétrer.

La personne jalouse ressemble à cette pièce, pour elle jamais de soleil, ce soleil de la confiance et de la gaieté franche, mais toujours de l'envie et de la défiance. Il est bien compréhensible qu'elle puisse à la longue devenir taciturne et neurasthénique.

Disséquons la jalousie et nous trouverons toujours comme cause primaire une peur quelconque. Nous craignons que quelqu'un nous enlève une chose qui, dans notre opinion, nous appartient légitimement. A cette injustice réelle ou imaginaire, nous nous

mettons en colère. Passant ainsi alternativement de la glace de l'une au feu intense de l'autre, la victime, affolée par une torture presque sans nom, peut alors se laisser aller aux excès les plus cruels; aussi bien contre un innocent qu'un coupable.

Si toutes les crises de jalousie n'atteignent pas toujours ce paroxysme, elles provoquent quand même un ébranlement mental assez sérieux pour être toujours fortement ressenti par le système nerveux. C'est surtout pour cette raison que nous vous recommandons de prévenir ou de corriger la jalousie.

Pour une personne saine et normale, prévenir est plutôt facile; dès qu'on lui signale le danger, elle le reconnaît comme sérieux et sait ne pas s'y exposer par plaisir. En effet rien n'est plus dangereux que ce petit jeu lorsqu'il s'agit d'erreurs mentales. Celles que nous tolérons volontairement aujourd'hui pourront demain s'imposer et presque nous maîtriser. Alors, si nous sommes au nombre de ces heureux qui ignorent les angoisses de la jalousie, conservons notre bien-être mental et nerveux en évitant toujours comme compagne de jeux.

Pour les autres il n'y a qu'un moyen: Se rendre compte qu'ils sont jaloux ou en train de le devenir et se corriger en se renseignant et raisonnant. Pour leur aider nous allons tâcher de considérer la jalousie et ce qu'elle rapporte comme compensation à ses victimes.

Nous avons déjà vu qu'elle est causée par la peur et résulte en une colère; ces émotions sapent notre vitalité nerveuse, nous affaiblissent et peuvent, poussées à l'extrême, causer la mort. La jalousie fait tout cela et plus encore, car elle amoindrit notre force de résistance mentale et nous rend une proie plus facile pour la plus destructive de toutes les erreurs mentales, celle dont nous traiterons dans le prochain article. En retour des angoisses éprouvées, est-ce que le jaloux reçoit quelque compensation? . . . Absolument aucune.

Se guérir de la jalousie c'est bien comprendre que Personne ne peut nous enlever ce qui nous appartient réellement. Vous êtes jaloux, que craignez-vous? La perte d'un être cher, d'un ami, de quelques biens matériels? S'ils sont réellement vôtres, ils vous resteront, s'il en est autrement, c'est la preuve qu'ils n'étaient pas ce que vous croyiez. Alors pourquoi vous torturer? Croyez-vous qu'en paralysant d'abord votre esprit par la peur pour ensuite la fouetter à une activité irraisonnée par la colère, vous améliorerez les choses? . . . Fort probable, au contraire, qu'à part le tort physique que vous vous faites, vous hâterez ou provoquerez la perte appréhendée. Toute personne jalouse porte en elle-même le remède à son mal, il ne tient donc qu'à elle d'en guérir. Dr. L. P. MERCIER

La graphologie m'a trompé

(Suite de la page 23)

lir. Si la brise agite les pans de ma robe rose, vous vous direz, mon ami, que je suis une vivante oriflamme pour célébrer ce jour. Avant de connaître mon visage, mes yeux, vous pourrez donc m'apercevoir à cent pas, car la route est droite et je serai debout sur le pas de la porte".

Solange, ardemment éprise elle aussi de ce prince charmant calqué dans son imagination sur les héros antiques, attendait avec émotion. Sa robe de soyeux tissu rosé donnait un peu plus d'éclat à son teint chaud de brune. C'était une personne plus attachante encore par l'expression sensible de ses traits que par leur régularité.

Pourquoi faut-il qu'un subit retour de pensées, une vague inquiétude traversèrent son âme, à l'heure où le train amenait à la gare toute proche, son fiancé inconnu? Le désir capricieux de le voir, lui, avant que son regard ne l'enveloppe, la saisit. Comme si les événements eux-mêmes se prêtaient à sa fantaisie, Emma, la bonne de ses nièces venait vers elle en robe de toile rosée. Sans réfléchir, elle l'installe à son poste. Et le cœur battant, elle grimpe à l'étage supérieur pour le voir venir de plus loin sur la route.

Elle sait bien que c'est lui, ce gentilhomme à l'allure patricienne qui marche fier et droit

comme un général en pays conquis. Ses rêves ne l'ont pas trompée. Elle vole, s'arrête devant une glace, tapote ses ondulations, scurit à son image et se précipite dans l'escalier. La robuste campagnarde, un peu lourde sur ses grands pieds chaussés de souliers plats, est campée à l'endroit que lui assignait Mademoiselle Solange quelques minutes auparavant.

— Il n'a pas encore sonné, s'écrie la fiancée haletante. . . pourtant il devrait être là.

Elle questionne Emma:

— Le monsieur qui venait de ce côté, l'astu remarqué?

— C'est lui qui m'a remarquée!

— Comment ça, dis vite.

— Il a soulevé son chapeau, il a souri, il est venu jusqu'au perron, je pensais qu'il allait me parler mais il est parti très vite en tournant les talons.

— Malheureuse!

Solange sanglotait encore quelques heures après ce petit drame, quand un employé à boutons d'or lui remit une dépêche où elle lut ces seuls mots:

La graphologie m'a trompé.

Florent.

Régis (St-Césaire),

Dix années de progrès en voirie

(Suite de la page 12)

encore à retenir nos fils sur leurs terres. L'industrie de la voirie est l'industrie la plus permanente de la province. De \$12,000,000 à \$15,000,000 sont distribués chaque année parmi la population en travaux de voirie.

10. La création d'une industrie formidable: le tourisme, qui distribue annuellement plus de \$60,000,000 parmi la population et qui augmente chaque année.

11. L'entretien, la réparation et la réfection des routes à la charge entière du gouvernement, qui dépense à ces fins au-delà de \$8,000,000 par année. Cette politique est unique en Amérique.

12. La remise aux municipalités des intérêts sur emprunts de voirie. Le gouvernement Taschereau lors de la dernière session, a remis aux municipalités la seule dette qui leur restât pour travaux de voirie: l'intérêt sur les montants empruntés suivant la loi de 1912. Le gouvernement a ainsi fait don aux municipalités d'une somme de plus de \$17,000,000.

13. Système de prélèvement de fonds qui ne pèse ni sur les municipalités ni sur les automobilistes, ceux-ci n'ayant contribué qu'une légère part des sommes dépensées pour la construction, l'entretien et la réfection des routes.

14. Remède au chômage. L'industrie routière est le principal remède au chômage. Sans cette industrie la plupart des municipalités verraient le chômage s'accroître. Le gouvernement Taschereau a non seulement maintenu sa politique de voirie, mais il l'a activée afin de fournir du travail à toute la population.

La Sève Immortelle

(Suite de la page 16)

IV

Après la victoire de Sainte-Foy, le général de Lévis se refusait à croire le Canada perdu. Il comptait enlever Québec aux Anglais, et, comme on sait, se prépara à l'assiéger. Il annonçait qu'il dînerait le jour de Noël à Québec, à l'ombre du drapeau français... Mais, à l'arrivée de la frégate *Lowestoff* et de l'escadre commandée par l'amiral Colvill, il lui avait fallu reconnaître que ce serait folie d'y songer, et, la rage au cœur, profitant d'une nuit sombre, il s'était embarqué pour Montréal avec ses faibles troupes.

Comme bien d'autres, Le Gardeur de Tilly, frère aîné de Jean, avait quitté le service pour ne pas laisser les siens mourir de faim.

Pendant que Jean luttait contre la mort, sur son lit d'hôpital, Le Gardeur avait rudement peiné pour enseigner quelques arpents de son domaine.

En ce temps d'atroce pénurie, manger tous les jours était un sérieux problème. La situation était si grave, si difficile que, malgré la faible distance de Saint-Antoine à Québec, Le Gardeur n'avait pas revu son frère depuis qu'il l'avait laissé mourant à l'Hôpital-Général.

Mais le jour même que Jean, triomphant de sa faiblesse, se rendait chez le colonel d'Autrée, Le Gardeur de Tilly, libre pour quelques heures, traversait le fleuve en canot.

A son retour à l'Hôpital, Jean l'aperçut qui venait au-devant de lui. Il se jeta à son cou avec élan. Le Gardeur l'étreignit fortement, puis, l'éloignant un peu :

— C'est bien vrai, tu vis, mon petit Jean, dit-il, le regardant de ses yeux mouillés, le palpant comme pour s'assurer qu'il était bien vivant. Que Dieu est bon de nous avoir exaucés... Il y a donc encore pour nous des moments heureux.

— Et maman? s'écria Jean, tendant les bras comme s'il l'avait devant lui.

— Malade, et, comme vous pensez, sans cesse occupée de vous. Si je l'avais, au moins, disait-elle, si je pouvais le soigner.

— Pauvre mère! Ce qu'elle a dû souffrir...

— L'inquiétude est cruelle à supporter. Mais vous pensez bien que nous ne lui avions pas dit toute la vérité. Elle n'a su que votre vie n'avait tenu qu'à un fil que lorsque vous avez été hors de danger.

Jean avait pris son bras et le conduisait au jardin. Tous deux étaient grands, bien découplés, mais ils ne se ressemblaient point, sauf par le port de tête, gracieux et fier.

Assis à l'écart, sur un banc rustique, ils causèrent en toute liberté. Il y avait bien des malheurs à raconter en ces jours tragiques, mais dans les détails que Le Gardeur donna sur les événements, une chose fut douce à Jean.

Sa paroisse natale n'avait pas été incendiée, comme les autres paroisses de la rive sud. Un détachement anglais y était cantonné, et on n'avait brûlé qu'une dizaine de maisons.

Mais l'ennemi s'était retranché dans l'église et les officiers habitaient le manoir. Le Gardeur avait trouvé sa mère, sa femme et ses petits enfants réfugiés au moulin. On y était bien à l'étroit, et il avait fallu recevoir leur petite cousine, Guillemette.

— Mademoiselle de Muy est à Saint-Antoine, s'écria Jean, surpris.

— Oui, son père, qui a suivi les troupes à Montréal, n'a pas voulu la laisser seule, sans protection à Québec. Il l'a fait conduire chez nous... Et, que Dieu le bénisse!... Il a trou-

vé le moyen de m'envoyer un grand sac de blé... Je n'avais qu'un peu de seigle pour toute semence. Jugez de ma joie en recevant ce beau grain... Comme j'ai prié en le semant! Il est si terrible de n'avoir pas un morceau de pain à donner à sa mère... à ses petits-enfants.

— De nos jours, il y en a beaucoup qui connaissent cette souffrance.

— L'arrivée de Mademoiselle de Muy nous a été une bénédiction.

— Le blé vient bien?

— Admirablement. Et, que de fois Guillemette m'a reconforté. Elle savait votre état désespéré, mais s'obstinait quand même à croire que vous vivriez... Maman ne sait plus se passer d'elle. Cette pauvre mère souffre parfois cruellement, mais personne ne l'a entendue se plaindre... et elle ne veut pas qu'on désespère de l'avenir de la colonie... elle se refuse à croire que le Canada va devenir anglais.

— C'est bien clair pourtant. Dites-mois, Le Gardeur, pensez-vous quelquefois aux funérailles de Monsieur de Montcalm?

— Pouvez-vous me le demander? Mais, c'est ineffaçable... Ce maigre convoi, ces misérables funérailles, à huit heures du soir, sans cloches... sans clairons... sans tambours... que c'était lugubre!...

— Et le pauvre cercueil informe!...

— C'est l'homme de peine des religieuses Ursulines qui l'avait fait. Le désarroi était si grand qu'on n'avait pu trouver d'ouvrier.

— Mais, voir Montcalm entre ces planches mal rabotées, mal clouées... Ses yeux noir, qui lançaient l'éclair, fermés pour jamais. Que c'était triste, dit Jean, qui semblait y être encore.

— Oui, c'était triste... Comme on sentait que la Nouvelle-France était morte.

— Dans ma fièvre, ce souvenir me revenait. Je voyais descendre le cercueil dans la fosse... puis, je l'avais sur moi!... Ses clous me transperçaient... C'était affreux! Mais, récemment, j'ai fait un rêve que j'aurais voulu faire durer... un si beau rêve!

— Quel rêve avez-vous fait? interrogea Le Gardeur.

— J'étais dans l'église des Ursulines. J'assistais au *Libera* de Monsieur de Montcalm. La pluie filtrait à travers le toit, coulait sur le drapeau. J'entendais les prières, les sanglots... Quand on prit le cercueil pour le mettre en terre, je saisis le drapeau... je voulus le rouler, mais le drapeau m'échappa des mains... s'éleva très haut... s'étendit au loin... couvrit la terre canadienne. La pluie avait cessé, le soleil brillait.

— Voilà un rêve qu'il ne faudra pas oublier de raconter à maman et à Guillemette.

— Mademoiselle de Muy croit aussi que le Canada ne peut pas devenir anglais?

— Je ne sais trop... Mais, je crois qu'elle plaît fort à l'un des officiers installés chez nous.

— Comment le savez-vous, Le Gardeur?

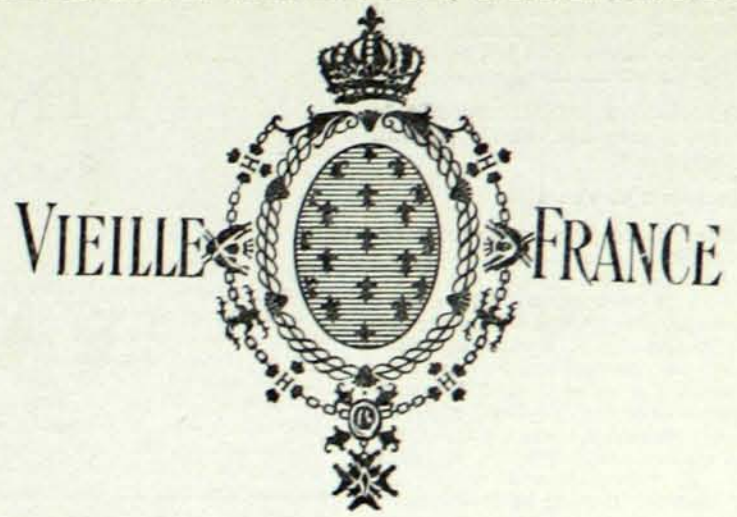
— Comment? cela se voit, allez. Et si Monsieur Laycraft ne cherchait pas à être agréable à notre cousine, j'aurais fait toutes mes semailles à la bêche et à la pioche... moi si neuf à cette besogne.

— Et dire que je n'aurais pu vous aider, fit Jean, tout triste.

— Heureusement, dit Le Gardeur, avec un franc sourire, un matin cette bonne petite Guillemette m'avait suivi au champ. Le râteau à la main, elle travaillait la terre de son mieux, quand un Anglais, d'apparence distinguée, passa... Ma foi, Guillemette était agréable à voir; il s'arrêta un instant à la considérer. Puis, il vint à nous, d'un air gracieux, et me demanda, désignant Guillemette du regard :

— Madame de Tilly?

— Non, Monsieur, répondis-je, Ma-



Tous les connaisseurs de vins achètent les marques suivantes:

GRANDS VINS BLANCS

White Cap—1923
Pink Cap—1923
Red Cap—1923

GRANDS VINS ROUGES

La Bataillère — Pommard —
Volnay — Corton — Chambertin

MONTRACHET — CHABLIS

GRANDS VINS DE BOURGOGNE

VIEILLE FRANCE.

ALBERT MOROT

CHATEAU DE LA CREUSOTTE

Beaune-France. Maison fondée en 1820.

Représentant pour l'est canadien:

M. E. M. COULLENOT,

3817 Henri Julien

TÉL.: HA. 0403

Références — Commission des Liqueurs de Québec.

STERLING HOTEL
KENTUCKY AVENUE
JUST OFF BOARDWALK
ATLANTIC CITY, NEW JERSEY.

Etre à quelques pieds du Boardwalk, c'est vous épargner plusieurs dollars sans sacrifier votre confort. 20 ans de succès. Ecrivez pour prospectus Fred ALLGAIER, Gér.

HOTEL CHELSEA

ATLANTIC CITY

L'été dure plus longtemps à Atlantic City

Et si le calendrier marque septembre, le thermomètre enrégistre août...

THE CHELSEA

Sur le Boardwalk

Souhaite chaque jour la bienvenue à ceux qui ont choisi la plus belle saison pour prendre leurs vacances.

Tout le confort possible.

Des hôtes distingués.

Taux spéciaux pour l'automne pour les deux plans.

Nourriture délicieuse,

Concerts de nuit.

Une aile de 10 étages récemment ajoutée et à l'épreuve du feu.

THE CHELSEA

L'Hôtel le plus hospitalier

Sur le Boardwalk

demoiselle de Muy, ma petite cousine, qui veut absolument m'aider.

— Le lieutenant Laycraft, dit-il, se présentant. Il parle le français. Nous échangeâmes quelques mots, et Monsieur Laycraft voulut bien nous dire qu'il était confus d'occuper notre maison. Le même soir, il m'envoya un cheval. Je pus labourer... Plusieurs fois, il a déposé des fleurs de notre jardin à notre porte. Il me fournit de poudre et de plomb. Mais, le savez-vous, mon frère?... A Saint-Antoine, tous les hommes ont prêté le serment de neutralité.

— En attendant le serment d'allégeance?

— Hélas! c'est sûr. Ah! Jean, savoir les Anglais maîtres dans notre

église... entendre sonner la diane au lieu de l'Angelus, que c'est amer!

— A Québec, aussi, on se réveille au son des tambours et du clairon. Toute lumière doit être éteinte à dix heures du soir. Personne ne peut sortir dans la rue sans un fanal, et jamais après dix heures.

— On dit que tous les Canadiens un peu considérables vont s'en aller en France... Mais le soleil va se coucher, il faut que je parte, s'écria Le Gardeur, remarquant que les fenêtres de l'Hôpital commençaient à s'embras-

(Suite à la page 30)

— Il dort, lui dit-elle, et je crois qu'il va passer une bonne nuit. Vous aviez raison, Madame Pilot, cette lettre était bien nécessaire.

— Pardî, mon enfant! répondit la concierge, à mon âge, on s'y connaît, vous comprenez!

Elise sourit et s'en alla.

A dater de ce jour les progrès furent rapides. Un petit arrêt se fit dans l'amélioration quand revint l'époque où Marcel aurait dû recevoir une lettre. Encore une fois, cette folle de Nadine faillit tout compromettre par son inexactitude. Par bonheur ce ne fut qu'un retard de vingt-quatre heures et l'épître attendue était si charmante que l'amoureux aurait eu mauvaise grâce à se plaindre. La convalescence reprit son cours régulier et pour la compléter la lettre suivante eut le bon esprit d'arriver à l'heure juste.

C'était le deuxième dimanche de juin. Des odeurs de Fête-Dieu traînaient dans l'air. La population ouvrière, ivre d'espace et de liberté, s'épandait par les rues en gais habits, en gais visages. Des cloches appelaient les fidèles. Les éventaires débordaient de fleurs qu'on donnait à poignées pour un sou. Des fruits s'écrasaient dans les voitures à bras. Les enfants pullulaient. Tout le monde avait l'air heureux et pressé.

Elise s'était levée, radieuse d'avoir un jour à elle. Elle aussi allait voir sa fête, non dehors comme les belles hardies qu'affichaient crânement leurs amoureux, mais entre quatre murs, tête à tête avec un convalescent qui aimait une étrangère.

Une heure plus tard, installée chez son voisin, elle savourait le bien-être attendu.

Depuis quelque temps déjà, Marcel se levait et se rendait les mille soins dont sa faiblesse l'avait si longtemps éloigné. Grâce à la splendeur de la saison on lui avait permis d'ouvrir sa fenêtre toute grande et de s'asseoir auprès pour y boire les haleines régénératrices. Le glorieux été tenait tout entier dans la chambrette et s'y manifestait sous mille formes, plus pénétrant peut-être en ce cadre paisible que dans la brutale exubérance des rues. Sur la fenêtre un bouquet de fleurs des champs, vivaces et folles, placées dans un pot de verre à facettes, se baignaient avidement dans le soleil. Leurs couleurs chaudes et fines caressaient les yeux, leurs senteurs pénétrantes enchantaient les narines. Dans une cage suspendue en face, deux serins signolaient leurs roulades. La musique d'un régiment en marche arrivait par bouffées aux oreilles. Une poussière d'insectes dansait dans un rayon. Tout était frais et riant dans ce logis, même et surtout les deux jeunes êtres qui représentaient l'humanité. Affinée par la maladie, la charmante tête de Marcel s'abandonnait sur le dossier du fauteuil avec la grâce heureuse des convalescents. Elise se tenait à ses pieds sur une chaise basse. Un brin de fleur, un bout de ruban élégantisaient sa toilette. Sa joue était teinte de rose sous la tiédeur des brises nouvelles ou sous l'émoi des sensations acquises. Le soleil poudrait d'or ses cheveux couleur de miel et soulignait amoureusement la chute suave de ses épaules. Penchant la tête sous les yeux de Marcel, Elise lisait la lettre de Nadine:

"Ami si cher, vous demandez si je vous aime, quand je vis en vous, par vous, avec vous depuis cinq mois passés! Ce fut le 27 janvier que nous nous rencontrâmes dans ce cher escalier. . . Oh! mon doux bien, mon Marcel, vous l'avez oublié peut-être, mais moi je m'en souviendrai toujours. Cette rencontre a fixé mon sort; j'ai su par vous que l'existence valait quelque chose. . . et qu'elle pouvait un jour valoir davantage.

Vous dites que mon style et mon écriture ont changé. Vous trouvez que Nadine n'est plus la même et

vous avez raison. Comment cela s'est-il fait? comment la rieuse est-elle devenue sérieuse? Comment la folle et vaniteuse fille est-elle devenue la femme aimante et tremblante que je suis? Ne cherchez pas à le comprendre. Soyez aimé. Soyez heureux. Moi, je regarde pâlir dans le lointain la fantôme de ce que j'ai été, mais Dieu m'est témoin que je ne regrette pas ma métamorphose. Je donnerais toutes les années que j'ai vécues pour le seul moment où je vous écris.

Mon ami, quelle saison que l'été! Je ne me doutais pas des trésors qu'il renferme! Je sais enfin ce qu'un beau jour peut contenir de magnificence et de bonté! Je me sens soulever de terre; les senteurs toutes grises, les chansons m'exaltent. Ah Marcel! qu'il est doux d'être jeune, et qu'il est délicieux d'aimer!

Il me faut vous quitter. Tout ce que j'ajouterais peut me trahir. J'en ai dit assez, j'en ai trop dit peut-être. . . adieu, Marcel, adieu!

Signerai-je? à quoi bon? Je n'ai plus qu'un nom à présent, Je suis: Celle qui vous aime."

Marcel écouta la lecture en silence, les mains jointes.

— Que répondrai-je? dit Elise en repliant la lettre.

— Deux mots seulement: je vous adore, et je vous écrirai dimanche prochain.

— Quoi! huit jours sans répondre? c'est la première fois. . .

— Il le faut. Le médecin me fait samedi sa dernière visite. Je pourrai alors prendre une décision.

— Laquelle? fit Elise alarmée.

— Vous verrez bien.

Elle n'en obtint pas davantage et se creusa vainement l'esprit pour deviner le projet de Marcel.

Le samedi suivant, le jeune homme frappait à sa porte.

Complètement remis, resplendissant de jeunesse et de santé, portant avec aisance un costume gris tout neuf, le jeune homme semblait apporter avec lui une atmosphère de charme et de joie.

— J'espère que voilà un malade! balbutia Elise. Entrez, Monsieur le poitrinaire, qu'y a-t-il pour votre service?

— Une dernière traduction, ma chère voisine.

— Une dernière! . . . que voulez-vous dire?

— Que le médecin m'a donné la clef des champs et que je pars jeudi pour Odessa.

Elise devint livide.

— Ne faites pas cela, Monsieur Marcel, dit-elle d'une voix éteinte.

— Pourquoi? Je vous dis que je suis mieux portant que je ne l'ai jamais été! D'ailleurs le docteur Lapotzine sera là pour me soigner s'il y a lieu. Hein? quels remèdes elle doit administrer, la virile Sonia! J'en frémis d'avance! Enfin, vous le verrez, je m'annonce pour la St-Paul. J'ai pris ma décision dimanche dernier, pendant que vous me lisiez le billet de Nadine. Ah! il faut avouer que celui-là était irrésistible. Que d'amour! quelle poésie! quel charme!

L'INTERPRETE

(Suite de la page 24)

Qui aurait cru cela de la futile créature qui mangeait mes pralines? Il y a chez cette femme des trésors de grâce intime et de passion pudique. Au début, j'éprouvais pour elle une fantaisie. Depuis ses dernières lettres je ressens l'adoration la plus profonde, la plus justifiée. Ma foi, le patron emploiera qui il voudra! Je n'ai plus qu'une pensée: apprendre le langage de Nadine. Je n'ai plus qu'un rêve: lui entendre dire toutes ces choses qu'elle m'a écrites.

Tremblant de tous ses membres, Elise essaya de parler

— N'y allez pas, Monsieur Marcel! vous pourriez mourir du voyage. . . et vous ne trouveriez plus Mademoiselle Nadine à Odessa.

— Comment! s'écria Marcel en bondissant, mais c'est de là qu'est datée sa dernière lettre!

— Sa dernière lettre a été écrite le 12 avril. . .

— Mais celle de dimanche?

— Voilà deux mois que Nadine n'écrit plus. . . et qu'elle ne reçoit plus vos lettres.

— Mes lettres? . . . Celles que j'écrivais? . . . Qu'en a-t-on fait?

— Ça, Monsieur Marcel, je n'oserai jamais vous le dire. . . Ça va vous faire de la peine! . . .

— De la peine? à moi? allons donc! D'ailleurs il faut en finir, et vous en avez trop dit pour reculer.

— Eh bien. . . on m'a renvoyé celles du 22 avril et du 3 mai avec ces mots tracés par Sonia "Adresse inconnue. Nadine partie avec un officier".

Marcel frappa violemment du poing sur la table, puis il alla vers la fenêtre où il tambourina de toutes ses forces. La flambée d'amour-propre emportait tout, et cicatrissait sans retard la blessure par où le cœur allait saigner.

Au bout de cinq minutes, Marcel revint à Elise, immobile à la même place.

— Qu'avez-vous fait des autres lettres? demanda-t-il brusquement.

— Mai foi, j'ai jugé inutile de les envoyer. Elles sont toutes là, je ne les ai pas même traduites.

Elle ouvrit un tiroir et le jeune homme stupéfait aperçut, nouées d'un ruban, ses quelques épîtres à Nadine.

— Mais alors, fit-il, de qui. . . de qui ces lettres adorables?

— Quand je vous ai vu si agité, si malade, j'ai, pour vous calmer, fabriqué des lettres. Ça a été très simple la première fois; je n'avais qu'à écrire en français, à ma façon, au lieu de traduire. Mais depuis le jour où vous avez voulu voir son papier, son écriture, il m'a fallu imiter tout cela. . . J'ai copié de mon mieux les caractères, j'ai tâché aussi de prendre son style, mais malgré moi mon cœur s'échappait. Tenez. . . j'en ai justement commencé une hier au soir pour le cas où vous y auriez compté cette semaine. . .

Sous une poussée de colère il fit un pas et leva le bras sur Elise. Elle se courba et des larmes jaillirent de ses yeux.

— Je vous demande bien pardon, Monsieur Marcel; j'ai cru bien faire, je vous le jure. On m'a assuré que

ça vous guérirait. . . et ça vous a guéri, vous voyez. D'ailleurs je pensais que votre fantaisie s'userait par l'absence. Je me disais: si gentil, si coquet, il ne manquera pas de filles qui voudront remplacer Nadine. Quelque jour il va s'éprendre d'une autre. Alors, pour peu qu'il se porte mieux, je pourrai lui raconter la chose. . . Et puis enfin, il faut bien l'avouer, peu à peu, je prenais goût à ce mensonge. Je faisais là une si jolie besogne! Ça me charmait. Des fois j'en arrivais à me figurer qu'au lieu d'être la pauvre petite interprète à laquelle personne ne songe, j'étais Nadine, la belle, la riche, l'adorée. Je n'ai pas été heureuse, moi, Monsieur Marcel, ma vie a été bien terne, bien banale, et cependant j'ai dix-huit ans comme les autres! Je n'ai pas vécu de roman. Je n'ai pas même eu le temps d'en lire, excepté ceux que je traduais et dont je ne comprenais guère que les mots. C'était si bon d'en faire un à nous deux! C'était le seul que je puisse avoir. . . et je n'en aurai jamais plus. . .

Elle se mit à pleurer comme au soir de la première lettre, et soudainement il comprit tout. Il se vit aimé profondément par cette âme exquise, il lut dans ses yeux la douleur qu'il lui causait, il se rémémora le beau poème ingénu qu'elle lui avait chanté au profit d'une autre, il se rappela les suaves idylles jetées comme autant de bouquets sur sa couche de malade, il revit ce tribut agreste dont le capiteux parfum lui avait révélé tant de sensations rares. Un grand fleuve de reconnaissance et d'amour monta dans son cœur, submergeant à jamais l'ancienne idole. Sous le poids de cette émotion délicieuse il prit la jeune fille dans ses bras et baisa ses yeux noyés de pleurs.

— FIN —

Coin des livres

La cocarde Blanche par Arnould Galopin; S'il est une période fertile en périodes dramatiques, en actes de courage et de dévouement, c'est bien celle qui comprend la guerre de Vendée et les premières années du consulat de Bonaparte. C'est dans ce cadre de batailles et de complots qu'Arnould Galopin a développé l'intrigue de son roman, la Cocarde Blanche, et il a si vigoureusement campé ses personnages qu'on les suit avec angoisse, qu'on s'y attache, et qu'on ne peut plus les oublier. Non seulement, il nous dépeint avec de vives et gaies couleurs les Chouans et leurs chefs, mais il a su faire revivre le fameux Georges Cadoudal, qui tint si longtemps en échec les espions et les policiers du premier Consul. On assiste aux tentatives de Georges Cadoudal pour s'emparer de la personne de Bonaparte, et ce duel entre le chef des chouans et le Premier Consul est l'un des chapitres les plus émouvants de La Cocarde Blanche, qui méritera de figurer en bonne place parmi les romans tirés de notre histoire. (1)

(1) Un volume relié; 6 frs. (Collection Contes et Romans pour tous), Larousse, Editeur.

TANTE MADELON.

L'ART D'ECRIRE

Si j'ai bonne souvenance, les écrits en prose se divisent en deux grandes catégories: le genre didactique et les ouvrages d'imagination. D'ailleurs, la limitation de ces deux grands genres n'est pas si rigoureuse qu'on ne le voudrait faire croire et très souvent, l'historien, par exemple, qui est un didactique, laisse trop libre cours à son imagination et fait de l'histoire romancée, de même que le sociologue nous développe des théories abracadabrantes qui ne sont que le fruit d'une imagination malade et que par contre le romancier nous donne de l'auto-biographie dans ce qu'il présente comme oeuvre de pure imagination.

Et de nos jours, cette dilimitation tend de plus en plus à disparaître, la science s'est introduite dans le roman après l'histoire et si les sciences continuent généralement à rester pures de tout alliage, les oeuvres d'imagination s'étaient de plus en plus sur les données scientifiques.

Notre siècle est celui de la vulgarisation de la science et les hérésies scientifiques font taches dans toute oeuvre car elles sont immédiatement découvertes.

Le premier conseil que je donne à nos jeunes écrivains, c'est de ne rien écrire sur un sujet qu'ils n'ont pas mûrement étudié.

D'ailleurs, les oeuvres d'imagination pure existent encore et c'est par là que je conseille aux jeunes de commencer à simple fin de faire leur apprentissage d'écrivain?

Qu'allez-vous écrire? Un simple fait, raconté d'une manière personnelle, avec originalité, est plus charmant qu'un lourd travail difficilement élaboré.

Le style, c'est l'homme, a dit je ne sais plus qui, mais cet axiome n'est vrai qu'en autant que le style reflète la personnalité de l'écrivain et chez nous, c'est cette personna-

lité que trop malheureusement n'existe pas, on l'a ravie à l'enfant pour lui en substituer une autre de commande à l'enseigne de la maison d'éducation qu'il fréquente; mais chez vous qui combattez encore, le mal n'est pas irréparable, vous pouvez vous reprendre et si vous êtes par nature frondeur, reprenez dans vos écrits votre personnalité frondeuse, si vous êtes ironiste, faites de l'ironie, si vous êtes exubérant, que vos écrits le soient, soyez vous-mêmes sans contrainte, donnez libre cours à vos aptitudes, plus tard il sera temps de refrener ce qu'il y aura d'exagéré.

Je me suis toujours demandé comment il se faisait que notre peuple si joyeux, si rempli d'humour et d'esprit gaulois n'ait produit jusqu'à ce jour que des écrivains sans sourire. C'est que l'écrivain devient un tout autre homme dès qu'il prend une plume et qu'il dévêt alors toute personnalité, elle semble lui peser comme une robe de Nessus, c'est pourquoi il devient assommant.

Aurevoir, au mois prochain.

COURRIER

Mlle Alice Boutet — Dugas.

"Au Saguenay" est très joli et me fait bien augurer de votre talent et pourtant j'aimerais vous le voir exercer sur des sujets plus captivants. Essayez donc la nouvelle et vous verrez comme vous aurez du succès. Des faits et non des impressions, c'est ce que veut le lecteur de notre siècle et je le comprends bien, on lui a servi les impressions sous toutes les étiquettes. Si vous aviez glissé un fait dans votre travail, un fait qui en eut fait un tout, qui eut maintenu l'intérêt du lecteur, vos impressions en auraient été comme la guirlande et l'enjolivement. Essayez et revenez-nous bientôt.

Suzanne de Chantilly:

A vous aussi, je conseille d'aborder la nouvelle ou le conte. Votre "Printemps du Coeur" est très joli; mais intéressera-t-il. Si toutes ces réflexions et ces délicieuses images étaient intercalées dans le cadre d'une nouvelle ou d'un conte, elles seraient savourées comme bon pain; mais livrées ainsi au lecteur, elles ne constituent pas un appât suffisant à son apathie intellectuelle.

Vous avez du talent et il ne s'agit que de le diriger habilement pour le faire valoir.

Régis:

Vous trouverez dans une autre page un gage de mon appréciation de votre jolie nouvelle. Continuez et variez.

J.-P. GEAN.

Si vous voulez m'en croire, vous allez recommencer votre nouvelle et lui donner une autre orientation. Le roman ou nouvelle à triangle — même par la simple tentation — sont bien usés et il vous serait si facile d'arriver à la même conclusion sans l'adultère... même en pensée. Ce à quoi vous voulez venir, c'est au mariage de votre Lucette avec Carignan, croyez-m'en, avec un peu d'imagination, vous arriverez aux mêmes fins sans cette tentation — cette presque volition — de Lucette de tromper son amie avec son mari. Vous me direz peut-être que c'est comme cela dans la vie et que toutes ne résistent pas à la tentation. D'abord ce n'est pas toujours comme cela et puis, lorsque le lecteur prend un livre il aime à y retrouver un peu d'idéal qui lui fasse oublier les laideurs de la réalité. J'aime votre dialogue mais je voudrais vous voir soigner un peu plus votre style et surtout y trouver votre personnalité.

Le Père SEVERANT.

Le curé de Cucugnan

(Suite de la page 25)

"Mardi, les enfants. J'aurai bientôt fait.
"Mercredi, les garçons et les filles. Cela pourra être long.

"Jeudi, les hommes. Nous couperons court.
"Vendredi, les femmes. Je dirai: pas d'histoires.

"Samedi, le Meunier!... Ce ne sera pas trop d'un jour pour lui tout seul...

Et, si le dimanche nous avons fini, nous serons bien heureux.

"Voyez-vous, mes enfants, quand le blé est mûr, il faut le couper; quand le vin est tiré, il faut le boire. Voilà assez de linge sale, il s'agit de le bien laver.

"C'est la grâce que je vous souhaite.

"Amen".

Ce qui fut dit fut fait. On coula la lessive.

Depuis le dimanche mémorable, le parfum des vertus de Cucugnan se respire à dix lieues à l'entour.

Et le bon pasteur, M. Martin, heureux et plein d'allégresse, a rêvé l'autre nuit que, suivi de tout son troupeau, il gravissait en resplendissante procession, au milieu de cier-

ges allumés, d'un nuage d'encens qui embaumait et des enfants de choeur, qui chantaient TE DEUM, le chemin étoilé de la cité de Dieu!

Et voilà l'histoire du curé de Cucugnan, telle que m'a ordonné de vous la dire ce grand gueusard de Roumanille, qui la tenait lui-même d'un autre bon compagnon.

Alphonse DAUDET.

Vient de paraître

"Nos Ancêtres à l'oeuvre"

par

Mme E. Croff

Dans ce consciencieux travail, où s'allie à la clarté de l'exposition une érudition minutieuse, Madame E. Croff rappelle les faits et gestes de nos ancêtres à la Rivière-Ouelle. C'est tout un passé d'héroïsme et de vertus que l'auteur a su évoquer de façon saisissante, en ordonnant ainsi son ouvrage: La fondation; la vie des premiers colons; l'organisation religieuse; l'organisation civile; la vie industrielle; la vie politique. En appendice, l'au-

teur énumère les noms des prêtres nés à la Rivière-Ouelle et fournit la liste des premières familles et des premiers colons qui s'y sont établis.

La vie de nos ancêtres, en quelque région de la province qu'ils aient établi leurs foyers, présente un peu partout les mêmes caractéristiques. Mêmes difficultés des débuts, mêmes luttes contre l'ennemi, mêmes joies et mêmes espérances. Comme le dit M. Albert Lévesque, qui a préfacé et édité le volume: "Il suffirait de changer dates et noms, de modifier un peu les décors, pour adapter le récit à la fondation et au développement de chaque paroisse canadienne dont la réunion constitue notre patrimoine national, formé sous le signe du catholicisme et des vertus françaises".

Aussi les qualités d'intérêt général de ce travail le feront apprécier non seulement par les citoyens de la Rivière-Ouelle, mais par tous ceux qui se soucient de connaître et d'estimer davantage la vie de nos aïeux, vie de sacrifices et d'héroïsme dont nous sommes fiers.

"Nos Ancêtres à l'oeuvre", volume de 210 pages, format ordinaire, est en vente aux Editions Albert Lévesque, 1735 rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les bonnes librairies, au prix de \$1.00 l'exemplaire.

—(Communiqué).

HOTEL PRESIDENT

48th St. West of Broadway
New York

Vous offre le meilleur service
à New York.

Chambre simple \$2.50 par jour
Aussi.

Chambre simple: \$3.; \$3.50; \$4.00
Chambre double:
\$3.50; \$4.00; \$4.50

400 chambres avec bain et
R. C. A. Radio.

GARAGE GRATUIT

Taux spéciaux aux touristes.

L'Hôtel situé à portée de tout.

JEAN-S. SUITS, gér.
TOM YORE, asst.-gér.

(Suite de la page 27)

Il se leva, Jean aussi. Le Gardeur mit les mains sur les épaules et lui dit avec une émotion contenue:

— Je suis content de vous avoir vu, mon frère. Jamais, je n'aurais cru vous trouver si bien. Vous n'avez pas l'air abattu... Vous ne me semblez pas malheureux.

— La vie est si belle, murmura Jean, qui songeait à Thérèse, émue devant lui.

— Maman va être si heureuse de ce que je vais lui dire de vous. Depuis qu'elle sait que vous avez été longtemps sur le bord de la tombe, elle n'arrive pas à se rassurer. Elle craint toujours que vous ne vous remettiez pas.

— Dits-lui que, lorsque j'aurai le bonheur de l'embrasser, je lui prouverai que j'ai de la vie... de la force.

Il prit quelques roses à un rosier voisin, et les tendant à son frère:

— Pour elle dit-il.

—Et Guillemette?... fit le Gardeur, avec une lueur amusée dans les yeux. En passant je crois avoir vu là-bas un carré de violettes.

Il y en avait, et de très belles; Jean le savait bien. Mais le souvenir de Mademoiselle d'Autrée se mêlait pour lui avec le parfum des violettes. Au lieu de cueillir les douces fleurs, il s'en alla au bout du jardin chercher des oeillets, et les remit à son frère.

— Que lui dirai-je? demanda Le Gardeur.

—Dites à Mademoiselle de Muy que je la remercie de n'avoir pas voulu croire que je mourrais... Dites-lui, que, malgré tout, je trouve doux de vivre.

Il souriait, il avait une flamme dans les yeux.

Le Gardeur partit, le cœur allégé: — Il n'est pas triste songeait-il étonné, en marchant à grands pas. Quand on a languie au bord de la fosse, il y a bien du charme dans le seul fait d'exister.

Ce soir là, quand l'infirmier l'eut quitté, Jean de Tilly se leva. Il ne sentait pas sa fatigue.

Jamais, il n'avait eu moins envie de dormir. Une ardente saveur de vie le grisait presque. Quelque chose d'indéfini, d'enchanté, l'enlevait à sa faiblesse, aux lourdes réalités.

Il ouvrit sa fenêtre. Il voulait voir la beauté du ciel, qu'en ce moment, peut-être, Mademoiselle d'Autrée regardait aussi. A quoi songeait-elle?

Il lui semblait sentir la douceur des doigts qui avaient tenu les siens, et à travers les bruissements du feuillage, il entendait encore chanter:

.....
"Nous irons tous les deux
"Dans le chemin des cieux."

Sur Québec délabré, un croissant de lune brillait; les étoiles innombrables s'allumèrent dans l'azur; le grand air pur des espaces sans borne fraîchit.

Et, appuyé sur le bord de la croisée, Jean de Tilly s'abandonna à la douceur du rêve. Il revécut les heures passées avec elle. Le souvenir lui était inexprimablement doux.

Le lugubre avenir s'irradiait. Sur les ruines de sa vie à peine commencée, un astre s'était levé.

V

A Québec, presque toutes les familles importantes voulaient quitter le Canada. Y vivre leur semblait désormais impossible. Les Anglais qui redoutaient leur influence voyaient avec joie ces découragements, et offraient de transporter tous ceux qui se décideraient à partir.

Le colonel d'Autrée n'était au Canada que depuis quatre ans. Il n'y avait aucun intérêt, aucune attache, et désirait passionnément s'en retourner.

Maintenant que les Anglais y régnaient, Québec lui était odieux. Il se jugeait assez rétabli pour affronter la mer; mais sa femme si faible, pourrait-elle supporter la traversée?

C'était pour lui un angoissant problème. Là-dessus, il ne cessait d'interroger sa fille.

Une amère tristesse l'aigrissait. Il enviait et fuyait ceux qui se préparaient au départ.

Madame d'Autrée lisait sans peine dans son âme, et courageusement, assurait qu'elle était en état de passer en France; mais elle n'arrivait pas à l'en persuader, et s'efforçait de gagner le docteur Fauvel.

— Croyez-moi donc lui dit-elle un jour qu'il l'avait trouvée seule, je puis supporter le voyage, et il faut que vous le disiez au colonel, qui désire tant s'en aller... Ne me refusez pas, je vous en prie, dites-lui cela, de façon à le rassurer tout à fait.

— Pour le faire, Madame, répondit le docteur, il me faudrait être bien sûr de deux choses: d'abord, que la traversée ne sera pas longue; puis, que la mer vous bercera doucement... tout le temps.

Elle eut un geste expressif au souvenir des vagues, et lui, accentuant le geste, continua:

—Secouée de la sorte, que deviendrez-vous, Madame?... Donc, c'est bien compris: pas de tempêtes... pas de vents contraires... rien que du bon vent, et pas trop fort; voilà la certitude qu'il me faudrait pour vous permettre de vous embarquer.

— Voyons, je vous promets de ne pas mourir, dit-elle, avec un faible sourire. Et quand je mourrais sur le vaisseau? Avoir sa tombe dans l'océan, c'est beau! c'est grand! La chose triste, croyez-moi, c'est de faire souffrir les siens, ceux qu'on devrait rendre heureux. Le colonel ne peut plus vivre au Canada. Tout l'exaspère.

— Je m'en suis bien aperçu. Mais, il tient à la vie, et n'est pas remis complètement, il s'en faut. S'il lui fallait être longtemps ballotté sur mer, comme il arrive souvent, je ne répondrais de rien.

— Mais, s'il lui faut passer l'hiver ici, que va-t-il devenir? que vont devenir mes pauvres enfants?

— Madame, ne vous mettez pas en peine de Mademoiselle d'Autrée. Regardez-la plutôt... regardez-la bien, répondit gaiement le docteur. Jamais je ne l'ai vue si rayonnante, si en beauté.

— Elle est courageuse, dit la mère, non sans fierté.

Un sourire effleura la bouche sérieuse du docteur.

— Est-ce toujours le courage qui donne aux jeunes filles plus d'éclat, plus de charmes, fit-il?... Ce que je sais bien c'est qu'il vous faut de l'énergie pour vous remettre. Nous allons, grâce à Dieu, pouvoir mieux vous alimenter. Obéissez-moi exactement, et, l'an prochain, vous serez tous en état de partir sans risquer votre vie.

— L'an prochain!... murmura-t-elle, avec accablement.

—Ça vous semble bien loin? soyez tranquille: le temps a l'aile légère.

Puis vous n'ignorez pas que le général Murray est bienveillant. Vous n'avez à craindre ni exactions ni ennuis, dit-il en se levant.

— Mais, c'est si dur, pour le colonel, de vivre sous le drapeau anglais!

— En France, rien ne vous manquera.

— Et la vie leur serait si bonne, si agréable, répliqua Madame d'Autrée, qui songeait aux siens... Que l'hiver va leur sembler long... qu'il va leur être rude!...

— Madame, il faut si peu de chose pour faire accepter chaque jour. Quand le froid viendra, vous aurez les beaux feux du foyer, la douce chaleur. Puis il vous restera bien quelques amis qui viendront causer.

Madame d'Autrée, étendue sur sa chaise longue, se répétait qu'il lui fallait trouver du courage, quand sa fille entra, radieuse, un léger panier entre les mains.

— Devinez ce que j'ai là, dit-elle se penchant sur sa mère.

Madame d'Autrée écarta les larges feuilles qui couvraient le panier.

— Des bleuets déjà! fit-elle, et si beaux.

— Oui des bleuets—petits fruits très bons, dit Champlain, dans ses voyages. — C'est Monsieur de Tilly qui me l'a appris. C'est lui qui a cueilli ces beaux bleuets.

Madame d'Autrée en prit avec plaisir.

— Monsieur de Tilly n'aurait pas dû se donner cette peine, dit-elle, se recouchant sur ses coussins. J'espère qu'il ne s'est pas fatigué. J'espère qu'il ne souffre plus de ses blessures.

— Si vous le voyiez; il marche d'un pas ferme... il a l'air bien moins faible.

— Ah! lui se remettra sûrement. Il est si jeune... Mais moi... Ma pauvre enfant, autant vous le dire tout de suite. Le docteur, qui sort d'ici, ne m'a pas laissé d'illusions... Nous ne pouvons songer à partir aucun espoir de revoir Paris cette année. Il nous faut passer ici l'hiver.

— Tant d'autres, chère mère, y seront plus mal que nous. Notre maison n'a guère été endommagée par les boulets... et les Anglais nous la laissent.

— C'est vrai; mais, après ce régime de famine, vous auriez tous si grand besoin de vous refaire.

— Me refaire, répéta Thérèse, avec un frais éclat de rire. Jamais, je n'ai été si bien. Je pourrais vivre sans manger, sans dormir.

— Vous voulez m'adoucir mes inquiétudes, mais, après l'horrible vie que nous avons eue, il vous faudrait une vie normale... du mouvement... des distractions.

Mademoiselle d'Autrée ferma ses beaux yeux mutins et sourit comme à une vision intérieure.

— Vous ne l'ignorez, pas, poursuivit sa mère à Québec, tout le monde s'en va. Nos amis, nos connaissances se préparent au départ. Sans moi, vous partiriez aussi; vous reverriez la France. Si vous saviez comme cette pensée m'afflige... Ici nous allons être entourés d'Anglais... Nous allons tous mourir de chagrin et d'ennui.

— Pas moi, dit tranquillement Thérèse.

— Croyez-moi, l'hiver vous sera dur. La jeunesse a besoin de mouvement, de plaisirs... Maintenant, vous avez le soleil brillant, la beauté des bois, le chant des oiseaux, le grand air si bon; mais quand le froid sévira, qu'il faudra se renfermer, que le givre couvrira les vitres, la dépression viendra... vous vous trouverez bien à plaindre, ma pauvre enfant.

— Et la belle neige toute blanche?... les arbres poudrés, les arbres reluisants?... le grand ciel plein d'étoiles?... tout est bon... tout est beau, dit Thérèse, avec un geste charmant. Je n'appréhende rien.

— Tant mieux, chère petite, vous aurez tant à supporter... Quand la dernière voile aura disparu à l'horizon, je vois le visage de votre père. Moi aussi j'exercerai bien votre patience. La maison va être aussi triste qu'un sépulcre.

— Mère, protesta Mademoiselle d'Autrée, en lui baisant la main, vous ne devriez pas vous tourmenter ainsi à mon sujet. Jamais, je n'ai été si heureuse. Malgré les décombres, malgré le drapeau anglais qui flotte là, jamais Québec ne m'a paru si beau.

Dans son accent, dans son expression, dans tout son être, il y avait une sincérité ardente.

Madame d'Autrée en fut étonnée. Elle savait que sa fille s'était terriblement ennuyée au Canada, qu'elle avait toujours vivement désiré retourner en France. D'où pouvait venir un tel changement?... Qu'y avait-il au fond?... Était-ce un simple détachement, un caprice de la jeunesse longtemps comprimée?

Elle pensa à ce que lui avait dit le docteur Fauvel et reprit:

— Le docteur est émerveillé de votre épanouissement; il trouve votre mine brillante. Où donc avez-vous pris ce rayonnement, cet éclat qu'il admire?

— Ai-je tout cela? répondit Mademoiselle d'Autrée, avec une jolie moue d'enfant. Vous le savez, il y a des plantes qui croissent et qui fleurissent très bien à travers les ronces et la pierraille.

Madame d'Autrée n'ajouta rien et resta songeuse. Appuyée sur ses coussins, les yeux mi-clos, elle regarda sa fille, et aurait voulu lire dans son cœur. Elle y sentait une joie secrète qui l'obsorbait, qui l'enchantait, une joie neuve, lumineuse, qui pouvait défier l'automne désolé, le long hiver lugubre.

— Thérèse interrogea-t-elle, n'avez-vous rien d'autre à me dire?

Un sourire effleura les lèvres de la jeune fille.

— Non, maman, rien d'autre, mais ne me plaignez pas trop. Je ne désire plus partir maintenant. Gardez-moi le secret... J'aime mieux passer l'hiver à Québec qu'à Paris.

Madame d'Autrée n'en doutait plus. Elle avait compris.

— Comme il faut que je sois malade, pour n'avoir pas deviné, se dit-elle, avec mélancolie. Elle se sent aimée et tout s'irradie, tout chante: elle aime mieux vivre à Québec qu'à Paris. Ah! la jeunesse, l'immortelle poésie du cœur!

VI

La reddition de Québec signée, le gouverneur, Monsieur le Marquis de Vaudreuil, s'était retiré en grande hâte à Montréal. Quand, après la victoire de Sainte-Foy, l'arrivée de l'escadre anglaise eut assuré la possession du Canada à l'Angleterre, trente-cinq vaisseaux de l'amiral Colvill, portant 20,000 soldats et une forte artillerie, avaient lentement remonté le fleuve pour s'emparer de la ville, où Monsieur de Vaudreuil avait établi son quartier général.

Montréal n'avait d'autres fortifications qu'une mauvaise enceinte de bois; l'artillerie était réduite à quelques canons et l'effectif à deux mille hommes.

Monsieur de Vaudreuil comprit que la résistance serait une folie; il ne voulut pas ajouter aux souffrances d'une population aux abois, et après avoir pris l'avis de son conseil, il offrit de rendre la place.

La capitulation fut signée le 8 septembre.

A Québec, le docteur Fauvel venait de l'apprendre au capitaine de Tilly, et, assis sur un banc de l'avenue de l'Hôpital, ils s'entretenaient de la nouvelle.

(Suite à la page 32)

EXPOSITION PROVINCIALE

L'EXPOSITION Provinciale de Québec qui se tiendra du 3 au 12 septembre prochain, célèbre cette année le 20ème anniversaire de son organisation permanente. Aucune oeuvre québécoise n'aura évolué plus rapidement, plus sûrement et, chose extraordinaire à constater, dans des conditions parfois difficiles et délicates.

Cette entreprise devrait être particulièrement chère à toute la population de la Province de Québec, parce qu'elle est située dans cette ville qui doit être considérée non seulement comme la capitale politique de la Province, mais aussi comme le foyer de tous les agriculteurs et de tous les canadiens-français.

En étudiant l'histoire de l'Exposition Provinciale de Québec, on suit en quelque sorte le développement industriel de la ville de la Province. Quelques chiffres démontrent d'une manière éloquente l'ampleur qu'a prise, depuis 20 ans, l'Exposition Provinciale de Québec.

En 1911, le capital engagé de l'Exposition était de \$222,000, il est aujourd'hui de \$1,200,000. La durée de l'Exposition était de trois jours: elle est maintenant de 10 jours. Les édifices de l'Exposition mesuraient 50,000 pieds de plancher: ils mesurent à l'heure actuelle, avec le nouveau Palais de l'Agriculture, 370,000 pieds de plancher. En 1911, l'Exposition recevait 50,000 visiteurs; on en attend 300,000 en 1931.

L'Exposition Provinciale de Québec s'affirme donc, de plus en plus, une oeuvre d'intérêt national.

On revivra les plus belles pages de notre histoire

Par les Pageants ou Spectacles Historiques qui seront donnés à l'Exposition Provinciale de Québec, du 3 au 12 septembre prochains.

"LA NAISSANCE DU CANADA"

L'an dernier il n'y eut qu'une voix pour féliciter la Commission de l'Exposition des magnifiques spectacles historiques organisés pour la semaine de l'Exposition.

Les milliers de personnes qui ont assisté aux Pageants de 1930 seront doute heureuses d'apprendre que la direction de l'Exposition s'est mise à l'oeuvre pour organiser de nouveau des spectacles de ce genre dont la splendeur et la valeur historique dépasseront ceux de l'an dernier.

"La Naissance du Canada" tel est le thème de 1931. Il s'inspire de 25 épisodes des plus émouvants et des plus grandioses de notre vie nationale. On y verra près d'un mille figurants en scène recrutés au sein de nos familles les plus distinguées.

Ainsi on fera revivre dans un décor splendide les immortelles figures de JACQUES CARTIER, le navigateur malouin et le découvreur du Canada, avec ses compagnons, du Chef DONNACONA et des représentants de diverses tribus sauvages, de FRANCOIS Ier, roi de France et sa cour, du roi HENRI IV, et de la reine Marie de MEDECIS, de Samuel de CHAMPLAIN, puis de sa jeune épouse Hélène BOULE, de la révérende mère Marie Guyart de l'INCARNATION et ses compagnes, des missionnaires RECOLLETS, des éducateurs JESUITES, de Mgr de LAVAL, de Paul Chomey de MAISONNEUVE, du brave DOLLARD et de ses seize camarades, de Jeanne MANCE, de l'illustre hospitalière, du brillant marquis de TRACY, de Jean TALON, le remarquable intendant, de l'arrivée des élégantes demoiselles de la Normandie et du vaillant régiment de CARIGNAN; le tout se déroulant dans une atmosphère de beautés laurentiennes, d'héroïsme et de splendeurs de toute une époque, pour se terminer dans une manifestation glorieuse des progrès du vingtième siècle.

Un foyer pour les agriculteurs à l'exposition

Tel sera le nouveau Palais de l'Agriculture qui sera inauguré au cours de brillantes démonstrations en septembre prochain.

Les cultivateurs de la Province de Québec auront maintenant un véritable foyer national dans la vieille Capitale du Canada Français, à l'Exposition Provinciale de Québec. Nous voulons parler du nouveau Palais de l'Agriculture dont l'inauguration aura lieu en septembre prochain.

Cet édifice imposant, élevé en l'honneur de la classe agricole, est le fruit de démarches que depuis plus de vingt ans, les dirigeants de l'Exposition Provinciale, faisaient auprès des Gouvernements, fédéral et provincial, avec une persévérance que soutenait la grandeur du projet conçu.

C'est lors du grand concours du Mérite Agricole, le 5 sept. 1917, qui coïncidait avec la fête du 3e Centenaire de Louis Hébert, que fut lancé le projet de la construction du Palais de l'Agriculture actuel au Parc de l'Exposition.

Douze ans après ce vaste projet était assuré de sa réalisation par deux octrois de \$125,000.00 chacun accordés par les Gouvernements, fédéral et provincial.

Maintenant tout sera prêt pour accueillir les cultivateurs à la prochaine Exposition Provinciale de Québec, où ils trouveront, au Palais de l'Agriculture, le théâtre le plus magnifique, le plus vaste pour exposer le fruit de leurs labeurs et démontrer que les progrès agricoles dans la Province de Québec se poursuivent avec des succès toujours de plus en plus éclatants.

La Sève Immortelle

(Suite de la page 30)

— C'était inévitable, c'était fatal, disait Jean. Un traité va bientôt fixer le sort du Canada. Une signature officielle sur le parchemin, et l'abandon déjà consommé sera définitif... Morte à jamais la Nouvelle-France!... La Nouvelle-France, ce mot me laisse aux lèvres comme un goût de cendre.

— Il y en a qui blâment le gouverneur d'avoir capitulé.

— La résistance n'aurait servi qu'à exaspérer les Anglais... qu'à allonger la liste des morts et des blessés... L'issue aurait été la même.

— Il paraît que Monsieur de Lévis a brisé son épée... il n'a point voulu livrer les drapeaux à l'ennemi, poursuivit le docteur.

— On a refusé les honneurs de la guerre? s'écria Jean de Tilly, bondissant d'indignation.

— Oui, et pour ne pas livrer les drapeaux, Monsieur de Lévis les a fait brûler à l'île Sainte-Hélène.

Le pâle visage de Monsieur de Tilly reflétait une forte émotion, mais il ne dit rien; et, s'appuyant le front sous la main, il resta songeur. Son admiration pour Lévis était enthousiaste, passionnée, et il souffrait pour lui.

Il se le représentait, donnant l'ordre douloureux. Sur l'île jolie, il voyait la flamme briller, la soie des drapeaux se consumer. La grêle fumée montait devant le vainqueur de Sainte-Foye... Et lui, le blessé convalescent, pensait au passé d'honneur et de misère... et à ce soufflet que la vie applique parfois au visage des plus fiers, des plus vaillants. Une inquiétude triste lui venait de l'immense inconnu qui s'ouvrait devant lui, mais en son cœur, comme un trésor caché, il avait maintenant une saveur de vie, un sentiment de bonheur confus.

Le docteur, qui l'observait, lui dit tout à coup:

— Le colonel d'Autrée est furieux... Il aurait voulu la lutte jusqu'au bout.

— Il est Français... Monsieur de Vaudreuil est Canadien... il n'a pas eu le cœur d'ajouter inutilement aux maux du pays, répondit Jean de Tilly.

Intérieurement, il songeait à Thérèse, et son souvenir projetait sur toutes les tristesses un divin rayonnement.

Le docteur, qui lisait dans son âme, sourit:

— Vous ne me demandez pas, dit-il, avec une douce malice, ce que Mademoiselle d'Autrée pense de la capitulation de Montréal. L'opinion d'une jeune fille sur les choses de la guerre est bien indifférente à un soldat.

Jean de Tilly se sentit rougir.

— Je vous en prie, dit-il, impétueusement, ne raillez pas. Je sais que c'est une folie, mais je n'y puis rien... Je l'aime... Vous le savez bien. Pour tous les trésors de la terre, je ne renoncerais pas au bonheur de l'aimer.

— Et, pourquoi ne l'aimeriez-vous pas? demanda le docteur.

— Pourquoi? mais elle est Française; elle va partir... elle est riche; et moi, dans la dernière détresse... trop pauvre pour donner à ma mère un morceau de pain... Quel avenir ai-je devant moi?... Que puis-je espérer?...

— Ce n'est pas pour rien que vous êtes revenu de si loin. Savez-vous ce que l'avenir vous réserve?

— Ce que l'avenir me réserve!... La lutte contre la noire misère, le travail dur, opiniâtre pour le pain quotidien... Aimer Mademoiselle d'Autrée, c'est insensé... Je le comprends. Je sais que je souffrirai cruellement. Mais quand j'en devrais mourir, je veux l'aimer.

Le docteur Fauvel s'intéressait vivement à Jean de Tilly. Jamais, il ne s'était tant attaché à l'un de ses malades. Il aurait bien voulu lui dire qu'il était aimé... qu'il en était sûr. Mais, parler de ce qu'il avait remarqué chez Mademoiselle d'Autrée lui répugnait, et il dit simplement:

— La famille a pour vous beaucoup d'estime, de sympathie.

— Oui, le colonel me témoigne un grand intérêt... les dames aussi... comme à bien d'autres Canadiens... Nous sommes les naufragés qui s'en vont à la dérive sur un vaisseau délabré qui doit périr.

— Mais, vous, mon cher enfant, vous pourriez passer en France. Rien ne vous retient au Canada. Qu'y ferez-vous?

— J'y souffrirai, répondit Jean, le regardant de ses yeux profonds.

— Si elle vous entendait, Mademoiselle d'Autrée aurait du chagrin. La chère enfant est si compatissante... Vos blessures l'inquiètent encore — je le sais bien — moi, qu'elle interroge souvent.

— Mon Dieu! s'écria Jean, avec une soudaine explosion de douleur, que deviendrai-je quand elle sera partie... quand je ne la verrai plus... quand la mer sera entre nous?

— En attendant, dit le docteur, allez la voir le plus souvent que vous pourrez. Parce que vous traversez des jours de douleur, est-ce une raison pour fermer les yeux à ce qui plaît, à ce qui enchante?

— Mais, que pensera le colonel de mes assiduités?

— Vous n'ignorez pas que le colonel donnerait tout pour s'en aller. Vivre ici, parmi les Anglais, lui est une dure épreuve. Il a besoin d'être distrait. L'hiver va lui sembler si long.

— Aux autres aussi? dit Jean, l'interrogeant du regard.

Un sourire éclaira la figure fatiguée du docteur.

— Ma foi! dit-il, Mademoiselle d'Autrée ne paraît pas attristée de cette perspective... Elle, qui s'est tant ennuyée à Québec, ne paraît pas désirer maintenant d'en partir.

— C'est par délicatesse... pour adoucir à sa mère le regret d'être la cause du retard.

— Sait-on jamais ce qu'il y a au fond du cœur des jeunes filles?... Ce qui est sûr, c'est que la belle Thérèse ne s'ennuie plus à Québec... Je vous laisse cette énigme à résoudre, dit le docteur, se levant pour partir.

Jean, frémissant, lui saisit les mains. Une joie trop vive le parcourait tout entier... le faisait presque défaillir.

— Pourquoi me dire cela? balbutiait-il... Non, ce n'est pas possible... vous ne le croyez pas.

— Ta, ta, ta, fit le docteur avec gaieté, qu'est-ce que vous prend? qu'ai-

je dit?... que les jeunes filles ont une façon particulière d'apprécier les choses... Pourquoi tant vous émouvoir?... Qu'avez-vous à me reprocher?

La flamme de joie qui brûlait dans les yeux sombres l'émut malgré lui.

— Croyez-moi, poursuivit-il, vous n'êtes pas à plaindre. Si je n'avais pas honte... vrai, je vous envierais... Vous êtes beau, vous avez vingt-deux ans, et... vous êtes amoureux...

— Je l'aime... oui, je l'aime, murmura Jean, avec une ferveur passionnée... Je vous le dis encore: Pour tous les trésors de la terre, je ne renoncerais pas au bonheur de l'aimer.

— Et vous auriez raison, mon cher enfant. Partout où il y a de l'amour, c'est le paradis.

— Ai-je eu tort?... est-ce que je deviendrais sentimental? se demanda l'excellent homme, en s'éloignant. Quel dommage que la jeunesse et l'amour ne durent pas... Maintenant, rien ne lui semble lourd. Il a l'espoir d'être aimé... Tout chante en lui... rien ne l'inquiète... La vie est douce, la jeunesse éternelle.

Et le docteur détacha son cheval en fredonnant:

"Ah! si l'amour prenait racine,
"J'en planterais dans mon jardin".

VII

Le docteur avait laissé le capitaine de Tilly délicieusement troublé.

— Mon Dieu, est-ce vrai?... m'aime-t-elle, se demandait-il, tremblant et ravi.

Il se croyait sûr de lire dans les yeux candides de Thérèse, et pour la voir sans tarder, il aurait donné de sa vie. Les heures s'écoulèrent; le lendemain arriva. Mais un grand vent du nord et une pluie battante retinrent Jean à l'Hôpital.

Depuis que le docteur lui avait fait entendre qu'il était aimé, il avait comme une ivresse d'exister.

Étendu sur son lit, la porte de sa chambre bien close, il charmait les lentes heures de l'attente en revivant les moments passés près de Thérèse.

La tendre douceur de sa voix lui restait dans le cœur. Il revoyait la fugitive rougeur à sa joue pâle, l'expression de ses yeux gris nuancés de ciel et d'eau, le trouble charmant qu'elle ne savait pas dissimuler.

Tout s'évanouissait devant le divin rayonnement de l'amour. Mais, le lendemain, une honte le saisit, quand l'infirmier, en lavant ses blessures, lui dit avec un grand soupir:

— Un an déjà Monsieur de Tilly, que les Anglais règnent à Québec.

C'était vrai... l'anniversaire de la bataille des Plaines avait passé sans que Jean de Tilly y songeait.

Il en ressentit une vive confusion, mais ce sentiment se dissipa, quand l'infirmier, qui avait à faire en ville, lui proposa de l'emmener.

— Le ciel est encore brouillé, lui dit-il, mais le temps est au beau; il fait chaud, une petite promenade vous fera du bien.

Comme à l'ordinaire, le colonel d'Autrée fumait dans son jardin. L'air sombre, il vint à Jean, passa son bras sous le sien et fit quelques tours dans les allées sans déserrer les dents.

— Vous m'excuserez, n'est-ce pas, dit-il, je suis content de vous voir. Mais la tristesse me tient à la gorge. Je ne puis plus causer. Entrons... L'avez-vous su? Il y a demain, aux Ursulines, un service pour Monsieur de Montcalm et nos morts de la bataille des Plaines.

Et, ouvrant la porte d'un petit salon:

— Vous allez trouver les dames à préparer des couronnes funéraires.

Madame d'Autrée était seule avec sa fille. Monsieur de Tilly entra très ému. Ses lèvres étaient si pâles que Madame d'Autrée crut qu'il allait défaillir.

Un peu alarmée, elle l'installa dans un fauteuil en disant:

— C'est la fatigue. Un si long trajet; c'est trop pour vos forces.

— Je suis venu en voiture, répondit Jean, ranimé par l'angoisse qu'il lisait dans les yeux de Thérèse.

Le sang revint à ses lèvres. Une joie infinie le pénétrait et il ne tarda pas à se remettre.

Rassurée, Madame d'Autrée, lui dit: — Vous nous permettez, n'est-ce pas, de reprendre notre travail?

Elle s'assit à une table encombrée d'immortelles et de courants de mousse. Thérèse apporta quelques tiges souples, un panier de feuilles de chêne, de feuilles d'érable qu'elle vida sur le tapis, et se mit à l'ouvrage.

Tout en échangeant quelques mots avec Madame d'Autrée, Jean suivait les mouvements de la jeune fille.

Il aurait voulu rencontrer son regard, mais les paupières aux épais cils d'or restaient baissées.

— Ne sauriez-vous m'utiliser, Mademoiselle? demanda-t-il, se rapprochant. A défaut d'adresse, j'ai de la bonne volonté.

Elle leva ses prunelles brillantes et répandit sur un long regard candide:

— Choisissez les plus belles feuilles d'érable et de chêne, répondit-elle, se remettant à sa tâche.

Il s'assit à la table, en face d'elle, et plongea ses longues mains pâles dans l'amas de feuilles.

— Elles sont toutes belles. Savez-vous que le choix est difficile à faire, dit-il, lui en présentant sur un léger signe.

Il admirait l'adresse de ses doigts légers, le goût avec lequel elle disposait les immortelles, les feuilles déjà nuancées par l'automne.

Madame d'Autrée les quitta pour recevoir une visite. C'était la première fois que Jean et Thérèse se trouvaient seuls, ensemble. Ils se regardèrent, émus, ravis. Tous deux sentirent qu'ils s'aimaient. Sans se l'être jamais dit, ils en avaient la certitude délicieuse et profonde.

C'est le miracle de l'amour de n'avoir pas besoin de mots pour se comprendre. Pas une parole ne vint aux lèvres de Jean de Tilly, mais ses yeux se remplirent de larmes.

Pour ces cœurs jeunes, avides d'adorer, rien n'aurait valu la douceur divine de ce silence.

Madame d'Autrée revint un peu agitée par les adieux reçus. Elle parla de leurs voisins qui se préparaient à partir.

— On nous plaint fort d'hiverner ici, dit-elle, à sa fille. Sans moi, vous partiriez aussi, ou plutôt, vous seriez partis.

— Et nous aurions le mal de mer, dit Thérèse.

Elle souleva la guirlande d'immortelles et de feuillage qu'elle venait de finir:

— Mère, ce sera pour la tombe de Monsieur de Montcalm. Je voudrais y mettre un petit drapeau.

Madame d'Autrée approuva.

— Monsieur de Tilly, demanda Thérèse, voulez-vous m'en faire un?

— Oui, Mademoiselle, dit Jean laconiquement.

Elle se leva, ouvrit une armoire, y prit un morceau de soie blanche et le remit à Jean, avec ses ciseaux.

Il étendit la soie sur la table, et pendant qu'il la taillait, le souvenir de son rêve lui revint. Il aurait aimé le raconter à Thérèse, lui dire qu'il avait vu le drapeau français s'élever, s'étendre au-dessus de la terre canadienne.

Le drapeau fut vite fait, et une menue branche servit de hampe.

— Fixez-le maintenant, dit Thérèse.

Il le fixa, et, présentant la couronne à Mademoiselle d'Autrée, dit de sa voix pénétrante:

— Je voudrais pouvoir y mettre les paroles de Monsieur de Montcalm quand le docteur Arnoux lui avoua que ses blessures étaient mortelles... qu'il ne passerait pas la nuit: "Tant mieux, je ne verrai pas les Anglais dans Québec".

— Pauvre général, fit Thérèse émue.

Monsieur de Tilly appuya son front entre ses mains et resta silencieux.

— Vous ne songez pas à venir au service? demanda Thérèse.

Hotel Strand

Avenue Pennsylvania et Boardwalk

Atlantic City, N. Y.

Bienvenue aux Canadiens

Atmosphère du chez soi

Plan Américain

Bains d'eau salée

Garage — Epreuve du feu

Thos. E. Randow, gérant

H. Bradford Richmond, Prop.

Une oasis d'hospitalité

— Mais si, Mademoiselle, répondit-il, relevant la tête.

— Vous êtes encore trop faible pour affronter ces émotions. Cela vous ferait du mal. Si je vous priais de ne pas y aller, me refuserez-vous? demanda-t-elle, d'une voix émue.

— Vous refuser serait au-dessus de mes forces, murmura-t-il. Me le demandez-vous?

— Je vous le demande, fit-elle, souriante.

— Alors, je n'irai pas au service.

— Merci, dit-elle, bien bas.

Il la couvrit d'un long regard heureux. Il avait foi dans l'avenir, foi dans le bonheur... une foi si forte, si fraîche que rien ne lui semblait pouvoir jamais la faner; une joie divine qui l'emportait au-dessus de lui-même et des sinistres réalités.

VIII

Le chevalier de Lévis voulait voir Québec une fois encore, et la flûte "La Marie", qui le transportait en France, dans la nuit du 16 septembre, jeta l'ancre au quai du roi.

Réveillé par le grincement des chaînes, Lévis s'enveloppa de son manteau, et monta lestement sur le pont. Il lui tardait d'apercevoir Québec, dont la beauté lui avait pris le coeur, qu'il aurait voulu brûler plutôt que de le livrer aux Anglais.

La nuit sombre ne laissait rien distinguer, mais l'air pur, léger, se respirait avec délices, et, au lieu de regagner l'étroite cabine où l'on étouffait, Lévis s'étendit sur un amas de cordages que son pied avait heurté.

Les vagues clapotaient autour du vaisseau; d'épais nuages voilaient souvent les pâles étoiles, clairsemées, et Lévis sentit une âpre tristesse qui l'enveloppait, le pénétrait, lui glaçait l'âme.

Il ferma les yeux; il aurait voulu dormir encore, mais les souvenirs de la lutte qui venait de finir étaient sortis de l'ombre et, avec le relief de la vie, défilaient devant lui.

Comme ces pauvres colons avaient été héroïques! comme tout ce peuple enfant avait été grand!

— Et ce noble peuple... ce beau pays que l'Angleterre convoitait depuis si longtemps, la France l'abandonne! s'écriait-il en lui-même.

Son coeur s'attendrissait. Dans l'étendue sans bornes, la Nouvelle-France lui apparaissait touchante comme une belle vierge qui vient de mourir.

C'était un pays plus grand que l'Europe, qu'il avait voulu conserver à la France. Maintenant, ç'en était fait!...

Il songeait à ce que les Canadiens avaient eu à supporter.

Il se rappelait les cruels abus du pouvoir, les criminelles concussion, les triomphants scandales officiels, toutes ces fêtes brillantes qui insultaient à la détresse universelle. Et la honte le poignait, la rougeur lui montait au front, à la pensée qu'il avait pris part à ces fêtes odieuses, emporté par sa passion. Il revoyait la belle Marguerite si brillante, si charmante dans sa parure de bal... Comme elle l'avait séduit, entraîné, lui, le fier, le brave, doué de ce magnétisme qui donne l'ardeur, l'élan aux soldats. Comme il avait été faible devant elle.

Un dégoût, une rancoeur, lui venaient... Mais, pourrait-il rompre cet engagement funeste?

— Ah! murmurait-il, si j'avais su prier... si j'avais de la vigueur chrétienne!...

Dans l'après-midi, Monsieur de Lévis, accompagné du colonel d'Autrée et du major de Muy, arrivait à l'Hôpital-Général voir les blessés qui s'y trouvaient encore. Ils furent vite rassemblés; ils n'avaient pas espéré cette preuve d'intérêt, et, émus, reconnaissants, ils entourèrent le général qui avait encore tant de prestige:

— Mes amis, dit-il, je m'en vais, l'âme en deuil. Qu'il m'est dur de vous abandonner à l'Angleterre. C'est plus qu'un royaume que la France a perdu. Mais, grâce à vous, la dernière

re bataille a été une victoire, une merveilleuse victoire. Comme le dit Monsieur de Vaudreuil, nous avons fait plus que l'homme ne peut faire. Je ne pouvais passer sans vous voir, sans vous dire adieu. Vous avez fait la guerre avec peu d'espoir, avec, peut-être, bien de l'amertume au coeur. Mes braves, pardonnez à la France; quoi qu'il arrive, aimez-la toujours: elle est votre mère.

Il voulut donner la main à chacun, et, retenant le capitaine de Tilly:

— J'aurais bien voulu reconnaître vos services; venez avec nous; avant de m'embarquer, je veux revoir le champ de bataille de Sainte-Foy.

Un beau soleil l'éclairait; l'herbe épaisse et haute, par places, ondula au vent. Ca et là, des boulets, des débris d'armes, de vêtements affleuraient le sol, et sur la butte, autour des ruines du moulin "Dumont", où la lutte avait été si terrible, les marguerites, les lisérons, les boutons d'or étaient en fleurs.

Le général sentit tout son être vibrer. D'invisibles présences lui semblaient l'environner. Immobilité, muet, il revivait les heures immortelles du 28 avril. Il revoyait les régiments en loques, les miliciens étrangement accoutrés, avec leurs fusils de chasse et leurs couteaux... toute cette héroïque armée de miséreux qui avaient su vaincre la triomphante armée anglaise, si brillante, si parfaitement équipée.

— Ah! Messieurs, dit-il, rompant un silence que ses compagnons avaient respecté, que c'était beau de voir les jeunes s'élançant!

Et, appuyant sa main nerveuse sur l'épaule de Jean:

— Vous souvenez-vous de cette charge? demanda-t-il, avec un accent qui fit battre plus vite le coeur du jeune homme. Comment vous dire mon enthousiasme, mon ivresse après cette victoire que je n'osais espérer? Je n'en pouvais croire mes yeux... Alors, si un secours était arrivé, la Nouvelle-France vivrait encore... Le poids de cette morte pèse sur moi.

— Général, dit le Major de Muy, vous avez écrit dans notre histoire une page de gloire qui ne s'effacera jamais.

— Major, tout s'efface... Dans ces régions immenses, que va devenir ce petit peuple qui n'a encore qu'une frêle vie d'enfant?

Personne ne parla et Lévis reprit: — Je voudrais espérer; vos commencements sont si beaux! Dans les annales des colonies, rien ne peut s'y comparer...

— Général, dit Jean de Tilly, un peuple né ainsi ne saurait mourir.

— Dieu vous entende, dit Lévis, ému. C'est ici que votre sang a coulé.

— Et je donnerais bien ce qu'il m'en reste!

— Non, il faut vivre... ne jamais désespérer... Sur votre pays si beau, le souffle de la France a passé.

Il y eut un silence profond... et Lévis reprit comme se parlant à lui-même:

— Rien n'arrive par hasard. La fortune n'est qu'un mot. Les vues de la Providence nous sont inconnues. Pourquoi le "Chameau", qui apportait à la colonie un secours si considérable a-t-il péri corps et biens?

— Pourquoi? répéta le major, avec un geste expressif.

— Ne nous fatiguons pas à chercher les pourquoi... c'est épaissir le voile de l'avenir, dit Jean vivement.

— Le voile! s'écria le colonel, pour moi, il n'y a pas de voile. L'avenir du Canada est très clair...

— Qui sait? répliqua Lévis. Les bornes du possible, qui les a vues? L'homme peut planter un gland, mais le chêne croit sans que le pouvoir humain s'en mêle.

— Général, demanda le colonel d'Autrée, vous souvenez-vous de notre arrivée sur la frégate "La Sauvage"?

— Si je m'en souviens... C'était le 31 mai 1756. Le printemps avait été hâtif. Dans la forêt, tout verdissait, tout chantait... et j'apportais bien des

illusions, dit-il amèrement... Messieurs, l'homme n'a que des rêves.

Le front sombre comme la nuit, il avança jusqu'à la déclivité du terrain.

La journée avait été chaude, et, dans le lointain immense, féérique, le ciel s'embrasait. Des nuages de feu et d'opale flottaient à la cime des Laurentides, dont la base avait pris une couleur violette et purpurine. Dans la vallée profonde, la rivière Saint-Charles coulait brillante entre les bois centenaires où l'or et la pourpre apparaissaient déjà.

— Mon Dieu! que c'est beau! murmura Lévis.

Avec une attention intense, — comme pour en emporter l'image ineffaçable en son âme — il regarda ce Québec aimé, dont bientôt il serait si loin, que jamais plus il ne reverrait.

A cette belle heure enflammée du soir, la ville de Champlain avait vraiment une beauté de rêve, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Général, fit remarquer le colonel d'Autrée, nos ombres s'allongent.

— C'est dire qu'il est temps de descendre, répondit Lévis, s'arrachant à sa contemplation.

Une brume d'or couvrait le champ de bataille. Il le parcourut longuement du regard, et un écho des clairons de la victoire lui revint.

— Le beau jour sans lendemain, pensa-t-il.

Il tendit la main vers la terre comme pour un adieu à ceux qui y gisaient, et dit noblement:

— Héros obscurs, vous n'êtes pas morts en vain!

(à suivre)

Un proverbe

"La bouche parle de l'abondance du coeur" la vérité de ce proverbe que la sagesse des nations n'a puisé nulle part ailleurs que dans les préceptes de la charité chrétienne, est incontestable.

N'est-il pas naturel, d'aimer à parler de ce qui emplit notre coeur et notre imagination? Et, quand l'un et l'autre sont nobles, purs et généreux, les paroles seront l'expression de nos bons sentiments, de l'élevation de notre pensée, comme elles refléteront au contraire, nos dispositions perverses, méchantes, envieuses ou mesquines. La fontaine peut-elle déverser des eaux différentes de celles de sa source? Si nous ne disions jamais des autres, que ce que nous souhaitons que l'on dise de nous, quel charme, quelle facilité dans les relations de la famille et de la société! Quelle exquise charité! Quelle délicate indulgence! Et combien agréable et reposante serait la conversation. Que de joies intimes nous éprouverions, en songeant que nos paroles n'ont pas eu d'autres motifs, que celle de mettre en valeur les qualités de chacun et de tous, d'autre but que de consoler, d'édifier, de relever un courage ébranlé, une âme abattue.

"Traiter son prochain comme soi-même"!... Heureux prochain! De quels égards ne se verrait-il pas l'objet! Quels échos de louanges retentiraient sans cesse à ses oreilles! Ce serait en bonne partie, le ciel sur la terre. L'âge d'or renaîtrait... Mon Dieu, que la vie serait bonne! Mais passons, la terre est trop petite, pour porter le fardeau de tant d'amour!

Nous croyons nous élever en abaissant les autres, on dirait que les faiblesses d'un de nos frères, sont comme une sorte de triomphe pour nous, et c'est ce qui nous rend médisants et envieux. La bonté rend pourtant bien plus que la malignité. C'est souvent pour paraître spirituelle, qu'une femme se laissera aller à exercer son esprit aux dépens du prochain. Un sage dicton prétend, que "en courant après l'esprit, on trouve la sottise", avec encore plus de certitude, on trouve la méchanceté.

Etrange aberration! Une femme sensible ne saurait donner un coup qui blesserait physiquement, et bien des fois, dans un même jour, en riant, faisant parade du clinquant de son esprit, elle trouvera et dira de ces fameux bons mots à l'emporte-pièce, de ces fines et cruelles allusions, de ces pointes à double compréhension, qui font des plaies profondes, douloureuses, envenimées au coeur d'une autre femme, peut-être pour la vie.

Si la raillerie n'est souvent qu'indigence d'esprit, a dit La Bruyère, elle dénote bien plus encore la pauvreté du coeur.

Ne nous flattons pas d'échapper aux coups de la médisance, pour être son amie. Celle qui se plaît à éclabousser le prochain, ne connaît point l'amitié. Elle ferait pendre la meilleure pour un bon mot, et ne reculera pas devant ce triste résultat, "faire de la peine pour un stupide et problématique plaisir de vanité".

L'écriture Sainte lance contre la langue médisante de terribles anathèmes. Craignons-les.

Nos conversations disent notre coeur, révèlent ce que nous sommes. Si les regards reflètent l'âme, les paroles en sont l'écho.

Annette DUCHESNE

Pour rire

A bord d'un navire:

Un domestique a la maladresse de laisser tomber à la mer une timbale en argent.

— Monsieur dit-il à son maître, peut-on dire d'un objet, — lorsqu'on sait où il est, — qu'il est perdu?...

— Mais non, mon ami.

— Bien..., alors vous n'avez pas à vous inquiéter de votre timbale, car je sais qu'elle est au fond de la mer.

On demande à un directeur d'hôpital comment vont les affaires:

— Oh! très bien, très bien, répondit-il; nous refusons du monde tous les jours.

Dans un café-concert de quatrième ordre, une chanteuse insipide entonne pour la troisième fois un couplet d'une chanson à la mode.

Sous les applaudissements de ses amis, elle s'apprête à recommencer une quatrième.

— Ah! non, assez, s'écrie un voyou du fond de la salle; c'est pas la peine, ma fille. Nous sommes de ton avis. T'as pas besoin d'insister.

— Madame, vous avez perdu un enfant dernièrement, de quelle maladie est-il mort?

— Le docteur qui l'a soigné m'a dit que c'était une bronchite populaire.

OUVERT TOUTE L'ANNEE

Plan américain

L'Hôtel New Flanders

Place St-Jacques, Près du Boardwalk

Sous la direction de la même famille depuis au-delà de 30 ans.

Prix et prospectus envoyés sur demande



Correspondants étrangers

D'UNE RIVE A L'AUTRE

Tante Madelon



Robert Van Brussels 2916 1-4 R. E. C. Hôpital Militaire Oudyda, Maroc, demande des amies canadiennes.

Fernad Lainé, Mal des Logis à la 6e Batt., du 64e R.A.A. Secteur postal 435, par Kasbah-Tadla, Maroc, demande une gentille amie canadienne.

Messieurs Roger Gaétan, Caporal, Marcel Martin, Jacques Colonna, Marcel Marchetti, Henri Comprit à la C. M. 3 du Rég. Inft. Coloniale, à Rabat, Maroc demandent des amies canadiennes de 20 ans.

Deux jeunes coloniaux appellent gentilles correspondantes pour adoucir leur séjour dans le moyen Atlas: Jean Saramito, 2-RCIM, détaché au Trésor et poste de Khénifra, Maroc et Nicolas Nicolai, même adresse.

Robert Baylaiff et Louis Penaguin, R.A.C.M. Poste Aman-Isly par Midelt, Maroc Français demandent des amies canadiennes.

Jeune aviateur de 20 ans demande jolits petites marraines canadiennes: Yvan Renard, 37e Rég. B. 2e Escadrille, Kasbah-Tadla, Maroc.

Trois jeunes officiers de marine, faisant voyages réguliers entre Montréal et ports d'Europe, désireraient avoir correspondantes surtout à Montréal: Henri Rioux, lieutenant à bord de l'Albi, Consulat de France, Montréal, Messieurs du Lycée d'Arras demandent de nombreuses correspondantes de 17 à 21 ans: Pour échanger de timbres postes: Raymond Cotton, René Ducatillon. Pour Littérature, sciences naturelles, sports: Raymond Cotton, Louis Coquidé, Louis Gottrand, M. Fontaine, Henri Cabre.

Pour échange de photographies, Guy Hautefeuille, Henri Croix, Oscar Canel, Jacques Carlier, Alexandre Flamme: Adresse, Ecole Normale d'Inst., Arras, Pas-de-Calais, France.

George Boulu, Sana de Kerpape, Pavillon 113, en Ploemeur, Morbihan, France, demande des marraines compatissantes pour le distraire.

Jean Grisoni, s-off. 32 e S.I.M. Hôpital Louis, Meknès, Maroc demande des correspondantes canadiennes de 20 ans.

Paul Fabre, Fourrier Ile, Cie, du 130 R. I. A. Infirmerie Ambulance, Oued Zem, Maroc et Marcel Félix, Caporal 32e, Infirmerie Mécanicien Dentiste, Infirmerie Ambulance, Oued Zem, Maroc, demandent des amies canadiennes.

René Gazze, 5 rue Ain Sultan, Bab-Ali, Mascara, Algérie demande une correspondante canadienne.

Pierre Venot, Brigadier au 40e, Goum Mixte Marocain, à Taffa, par agadir et Taroudant, Maroc Oriental, demande des amies canadiennes.

René Barquant, C.M.2. 2e Batt. R.I. C.M. Rabat, Maroc, demande des amies canadiennes. Michel Beltra, s-off. 15e Rég. de Tirailleurs Algériens, à Fez, Maroc, demande des correspondantes canadiennes.

Louis Fanjat, Cie, Montée 3e Etranger, Erfoud Maroc, Sud Oriental, S. P. 414, demande des amies canadiennes.

Un club Saharien composé de jeunes français énergiques demande des petites amies canadiennes pour mettre un peu de joie dans leur exil. Adressez les lettres à Marcel Neirourcire, compagnie Saharienne du Haut-Guir, Poste de Farouz par Erfoud, Maroc.

Deux jeunes sous-officiers, l'un brun, l'autre blond, désirent marraine canadienne. Adressez: Pierre Clapeu et Hector Lang, sous-officiers au 4e Régiment Etranger, C.E.T. Manakeck, Maroc.

Un jeune veuf, âgé de 30 ans, comptable de profession, désirerait connaître une canadienne, l'âme-soeur peut-être. Caporal Gaston Dariday, Secrétaire Bureau Cdt Major, 4e Régiment Etranger, Marakeck, Maroc.

M. Hubert Lampé et M. Alexandre Fauchereau, R. A. C. M., 10e batterie, Poste Jaouz, Maroc Lid, demandent des canadiennes comme correspondantes.

Marcelle Reboulot, Central téléphonique, Chalons sur Saone, Saone et Loire, France, gentille et distinguée, désire correspondants canadiens de 20 ans.

Monsieur M. C. A. Marlin, 10 Bd, de la Gare, Arpajon, Seine et Oise, France désire correspondantes canadiennes.

Légionnaire René Limage, 1ère Cie, 4e Rég. Etranger, Agadir, Algérie désire amies canadiennes, Gaston Hortu, Sana de Kerpape, Ploemeur, Pavillon 113, Morbihan, France, demande des amies pour le distraire de la chaise longue.

Monsieur A. Desbruères, 93 rue Emile Martin, Bourges, Cher. France désire échanger timbres-postes.

Etienne Bréchou, R.I.C.M., C. M. 3, 3e Batt. Khénifra, Maroc demande amies canadiennes.

Légionnaire Ferri, Mle 26439, 5e Etranger, 1er Batt. 3e Cie, Tong, Tonkin, demande des correspondantes canadiennes.

Monsieur McNette Mle 6587, Caporal à la 7e Cie, 2e Batt. 4e Etranger, S. P. 435. Territoire autonome de Tadla, Maroc désire des amies canadiennes.

Un S.O.S. un cavalier que le cafard Mlt 2690 4-1 R.E.C. Hôpital militaire à Guercif, Maroc.

Georges Neupert, capl, Mle 9325, 1 Rég. Etranger, Musique, Sidi Bel Abbès, Algérie demande des amies canadiennes.

Roger Louis Bonnet, 2 Rég. Etranger 3e Cie, Hôpital de Oued Zem, Maroc demande des correspondantes: BUT MATRIMONIAL.

Trois jeunes légionnaires demandent des amies canadiennes: Messieurs Félix Lambert Mle 6625, Louis Verniot, Mle 6553 et Brigadier Chef Edmond Baillon adresse: C.E.T. 4e Etranger, Marrakeck, Maroc.

Un jeune couple des plus sympathiques demande à correspondre avec jeune couple canadien: M. et Mde Michaud, 3 rue du Cher, Paris, XXe, France.

L'amitié des femmes est préférable à celle des hommes, c'est l'avis d'un célèbre écrivain féministe français, et le mien aussi. C'est pourquoi, je viens vous demander aimables lectrices de m'accorder votre amitié; mais comme la nécessité m'y oblige, je demande votre amitié active, c'est-à-dire d'être un peu marraine. Répondez-moi s'il vous plaît, et je promets une longue lettre. Je cherche et je trouverai certainement des correspondantes au Canada, parce que après la France, c'est le pays que j'aime le mieux, parce qu'on y trouve représentées toutes nos idées sociales, parce que la devise du Canada est: Je me souviens, et enfin parce qu'en grande partie les Canadiens sont des Français. Jean Cornetet, Cussey-les-Forges par Grancey-le-Château-Côte d'Or France.

Madame Marcel Leclerc, 46 rue Bréard, Villeneuve l'Archevêque, Yonne, France, demande une correspondante canadienne pour échanger timbres-postes.

Madame Grand Claudon, 108 Avenue Gambette, Paris 20e, France, demande une marraine pour sa jeune fille, sympathique et généreuse.

Mademoiselle Simone Panquet, 23 rue de l'Espérance, Marseille, France, distinguée, bonne musicienne désire une correspondante canadienne, 24 ans — mêmes goûts — correspondance anglaise.

Mademoiselle Eliane Plécaux, 79, rue de Turbigo, Paris, 3e, France, dé-

sirerait une correspondante anglaise au Canada.

Qui veut correspondre avec des Bordelaises gentilles? Adressez, Club des Evettes Bordelaises, Hôtel Continental, 10 rue Montesquieu, Bordeaux, France.

Monsieur Jacques Dupin, avocat à la Cour d'appel de Paris, 20 rue du Cardinal Lemoine, Paris, désire correspondre avec un avocat canadien et de bonne famille.

Madame Renée Tepier, 38 rue des Moines, Paris, 17e, France demande à correspondre avec une femme avocat canadienne.

Monsieur Ryndt, fonctionnaire au ministère des Finances, 122 Avenue Daumesnil, Paris, France, demande un correspondant canadien.

Mademoiselle Giffard, 16 rue Oberkampf, Paris, désire nouer des liens d'amitié sincères et distingués avec une jeune fille canadienne de bonne éducation.

Mademoiselle Josette Beaumont, Central téléphonique, Tourcoing (Nord), 17 ans, d'un caractère très gai, demande un ami canadien.

Monsieur Jean Vagne, Lycée Rouget de Lisle, Lons-le-Saunier, Jura, France, 16 ans, aimant beaucoup la musique particulièrement le violon, aimerait à correspondre avec de jeunes virtuoses.

Mademoiselle Lola Pène, rue Tarnat, Vallée des Colns, Nouméa, Nouvelle-Calédonie, aimerait à entrer en correspondance avec des amies canadiennes.

Monsieur Maurice Clerc, Lycée Rouget de Lisle, Lons-le-Saunier, Jura, France, 17 ans, demande des amies canadiennes.

Mademoiselle Marcelle Borscheck, 43 rue de la Fraternité, Montreuil, Seine, France, 16 ans, aimerait à correspondre dans la langue anglaise, avec des amies canadiennes.

Monsieurs J. Choresl, 6 Passage de la Rampe, Rouen, demande des amies canadiennes.

Monsieur Emmanuel Rampn, 39 rue Pierre Dipont, Lyon 1e, très sympathique à notre pays, demande des amies canadiennes avec qui il pourrait échanger idées, goûts et sentiments.

Mademoiselle Thella Rassool, Port Victoria, Iles Seychelles, Océan Indien, 27 ans, aimable et cultivée demande des amies et amis canadiens.

Mesdemoiselles Augustine Arand, Rivel, (Aude) Marie-Thérèse Albarel, 75 rue droite, Narbonne, (Aude), Ylanne Martin, Saline, Sainte-Lucie, La Nouvelle, Aude, Françoise Emmanuel, 4 rue de Metz, Lésignan, Aude, 19 ans, demandent des amis et amis canadiens.

Monsieur Georges Benoît Gouin, 23 avenue de la Gare, Lons-le-Saunier, (Jura) France, désire correspondante canadienne.

Monsieur De Vis Victor, 1e Régiment Etranger, C.M. 3N. 16760, Poste de Meridja, par Colomb-Béchar, Sud Oranais, Algérie, exilé dans les déserts du Sahara, serait heureux de recevoir quelques missives d'une gentille marraine canadienne.

Mademoiselle Maryne Degand, 3e rue d'Alger, Saint-Vallier sur Rhône-Drôme, 20 ans, aimerait à correspondre avec une amie canadienne de son âge.

Madame Paul Bastren, rue de Syrienne, Vauziers, (Aude) France, désire correspondre avec une amie canadienne dans 35 ans. Elle est aimable et distinguée.

Monsieur Brochenin Elie, chez Cou-

jier et Couston, Pyons (Drôme) France, demande des amies canadiennes.

Madame H. Briard, Onesse (Landes) France, veuve de guerre, très aimable et distinguée, demande une amie canadienne avec qui elle pourrait nouer des liens d'amitié.

Monsieur André Fouquet, Pavillon 112, Sanatorium de Kerpape-en-Ploemeur, (Morbihan) France, 17 ans, cherche une gentille correspondante canadienne, afin de nouer des liens d'amitié.

Mademoiselle Simone Buré, 19 rue Joséphine, Evreux, Eure, France, 21 ans, riieuse dactylo, aimerait à correspondre avec des amies canadiennes.

Messieurs Maleskeirtek et Guénin, Radiotélégraphistes, C.E.T. 4e R. E. Marrakeck, Maroc, demandent des amies canadiennes.

Monsieur A. Renaud, 9-m Timonier, Aviso "Malicieuse", Saigon, Cochinchine, distingué et cultivé aimerait à correspondre avec gentille marraine canadienne.

Monsieur André Jenn, Poste Restante, Colmar, (Haut-Rhin), France, 17 ans, aimant beaucoup l'étude, demande une amie canadienne, qui est encore aux études.

Mademoiselle Marcelle Mounié, 7, rue Bombomel, Saint-Pierre, Oran, Algérie, 18 ans, originaire de France, très intéressante, demande une amie canadienne.

Monsieur M. Henry Joaille, Mle. 18090, 13e R.T.A.C.H.R. Meknès, Maroc, désire correspondante canadienne.

Monsieur Mario, E. Euccé, 4 rue Masguid El Hadaré, Alexandrie, (Egypte) demande une amie canadienne.

Monsieur P. Blanchard, Légionnaire Photographe, Mridja par Colomb Béchar, Sud Oranais, Aimerait à correspondre avec jeunes filles amateurs de la photographie avec qui il pourrait échanger des vues des différents pays.

Messieurs Pierre Légée, Elève de 4e Année Sciences, Ecole Normale de Versailles Seine et Oise, France, Jean Schrab, Elève de 4e Année Lettres, Ecole Normale de Versailles, Seine et Oise, France, Louis-Emmanuel Daniel, Elève de 4e année Sciences, Ecole Normale de Versailles, Seine et Oise, France, Christian Veillard, Elève de 4e Année Sciences, Normale de Versailles, Seine et Oise, France, Jean Depret, Elève de 4e année Arts, Pensionnat Gembert, Fournes (Nord) France, cherchent des correspondantes canadiennes, de seize à vingt ans.

Monsieur Porsyn Romain, Rue de Lorraine, Petite Synthe, (Nord), France, demande des amies canadiennes.

Monsieur Louis Gosselin, Mle. 18028, 13e R.T.A.C.H.R. Meknès, Maroc, désire correspondre avec des amies canadiennes.

Messieurs Battais, Eugène Lana et Allaire René, de Kerpape No 112 en Ploemeur Morbihan, France, 18 ans, aimeraient à échanger pensées, cartes, vues, avec des amies canadiennes.

TANTE MADELON.

COURRIER GRAPHOLOGIQUE

Conditions: Trois ou quatre pages d'écriture courante sur papier non réglé, composition personnelle non recopiée, la lettre écrite simplement est le meilleur spécimen. Prix 0.50 pour les études publiées dans la revue et \$1.00 pour les études plus détaillées envoyées personnellement. Adressez:

Carol PREZEAU,
"Mon Magazine",
1725 rue St-Denis,
Montréal, Qué.

ORPHELINE. — Votre lettre m'a peiné, je vous l'avoue, et vous avez toute ma sympathie. Les mamans ne devraient jamais mourir. . . c'est vrai. . . mais n'oubliez pas que par-delà la tombe, elles n'abandonnent pas leurs enfants. Je vais bien faire mon possible pour vous donner satisfaction avec cette première esquisse de votre caractère. Beaucoup de volonté, une volonté forte et soutenue, et si pleine de fermeté qu'elle ne peut manquer d'être efficace. Un peu ambitieuse, c'est vrai, mais ce n'est pas un mal, ceux qui n'ont pas d'ambition dans la vie n'avancent guère. De la précision, de la méthode, de la ponctualité, rien à l'aventure. Personne concentrée, distante, renfermée, toujours un peu sur la défensive. Un peu dissimulée avec ça. Délicate, sensible, affectueuse, un rien la meurtrit et l'inquiète comme un rien aussi la rend gaie et heureuse. Pas égoïste, une vraie femme qui sait s'oublier pour se dévouer, se dépenser pour autrui. Un peu sentimentale, pas assez pratique. Il est bon d'être sensible et d'avoir de l'élévation de sentiments, mais quand cela tombe dans la sentimentalité, c'est un mal. Il faut surtout en notre siècle de lutte, mettre toujours sa raison et son jugement en avant de son cœur, chasser la rêverie et mettre du pratique et du vrai dans sa vie. Cela ne signifie pas qu'elle doive être dépourvue d'idéal mais le sentimentalisme, c'est l'excès d'une bonne chose, vous savez. De l'esprit de contradiction, un besoin d'affirmer sa personnalité. Intellectuelle, et travailleuse. Peu constante. Bonne enfant généreuse et bienveillante. Ne désespérez pas de la vie, ma petite orpheline. Il y aura des compensations, croyez-le, pour payer tout ce que vous souffrez dans le moment.

* * *

LEA. — Comme elle est babillarde cette femme! Oh!... ce qu'elle n'arrête pas souvent sa petite langue... et je ne suis pas sur qu'on la tourne sept fois avant de la laisser parler. Personne très vive qui marche toujours à l'épouvante, et nécessairement, elle s'applique plus ou moins à ce qu'elle fait, trop dési-

reuse d'avoir tôt fini. Elle a de la tête... et quand elle se donne la peine de réfléchir, elle est loin d'être sotte... Elle a de la volonté pour sûr... Mais tantôt c'est de l'entêtement, tantôt de l'ambition, tantôt de l'obstination, et tantôt de la vraie volonté solide... mais celle-ci dure si peu qu'elle a peu d'efficacité. Un peu égoïste, pas assez cependant pour qu'on lui en fasse de gros reproches car elle a le cœur large et donnant, et elle sait se sacrifier pour le prochain... mais, en déracinant ce léger ferment son caractère y gagnerait encore. Léa s'impatiente de peu de chose, et vaut mieux ne pas lui écraser les pieds. Elle est affectueuse, enveloppante, elle a beaucoup de puissance de séduction.. Elle est ordonnée mais manque de goût et de précision. Elle ne sais pas aller droit au but, elle se mêle dans ses petits sentiers. C'est étrange, quand même elle est très bavarde... elle reste concentrée sur ce qui la concerne, elle se livre peu. Elle a bon cœur, elle est généreuse. Il lui manquerait peut-être un brin de délicatesse... et puis de la prudence, de la circonspection et un peu de sagesse... qui la rende plus sérieuse et plus prévoyante.

* * *

FEUILLE D'ERABLE. — De l'égoïsme, du retour sur soi., on sait être gentille pour les autres mais le plus souvent, c'est avec l'arrière-pensée d'en retirer un certain bénéfice. On ramène tout à soi... l'on n'a pas encore appris la signification du véritable dévouement. Volontaire, on sait vouloir, et l'on s'obtient à lutter tant qu'on n'a pas atteint ce que l'on voulait. C'est un bon point en faveur de ma correspondante, les vraies femmes fortes — les femmes de volonté, j'entends —, sont si rares. Très causeuse, pleine de verve et d'entrain. Sensible, aimante, le cœur domine le jugement. Nature ardente et passionnée que brident et tempèrent les bons principes. ...heureusement. Dissimulée à ses heures, il faut la connaître pour la pénétrer. Maussade, oui, c'est vrai, désagréable, quand elle s'y met. Un rien la blesse et l'indispose... dans le monde pour se faire des amis et surtout pour les conserver, il faut fermer les yeux sur bien des peccadilles... il faut être indulgent... Je ne veux pas dire sot... au point de laisser abuser de soi mais assez indulgent pour comprendre et pardonner les petites erreurs qui ne tirent pas à conséquences. Je me permets cette digression pour répondre. Du cœur à l'ouvrage, elle en a cette petite. vaillante comme deux, elle ne mesure pas ce qu'elle donne. Dommage qu'il y ait peu de méthode dans son travail. Personne gaie et plutôt optimiste. Elle possède bien des qualités



Dessous plus chics avec PRISCILLA

Supérieurs au ruban, plus faciles à travailler et très chics, les Galons Pliés en Biais Priscilla, à pli simple ou double, ajoutent à la beauté et la durée des jolis dessous. S'obtiennent en linon diaphane, soie et rayon, en 30 nuances et combinaisons linon deux tons... garanties lavables.

Priscilla simplifie les travaux de garniture et bordure. Coupé en biais, il ne fait pas de faux plis, même sur bords irréguliers. Facile à poser, même pour les novices.

Peu coûteux... en vente partout
SIX CARTES DE MODES GRATIS illustrant modes nouvelles pour confection et garnitures de robes, vêtements d'enfants, dessous, coussins, tabliers et travaux variés. Mentionnez celle désirée et envoyez nom et adresse écrits lisiblement au Dépt.

The Kay Manufacturing Co. Limited
999, rue de l'Aqueduc, Montréal

Priscilla BIAS FOLD TAPE SILK-LAWN-GINGHAM-PERCALE

de cœur et d'esprit et il s'agit seulement de surveiller ses points faibles pour rendre son caractère le meilleur possible.

* * *

INDECISE. — Le pseudo est bien choisi car vous êtes un peu indécise encore, mon amie, mais vous avez en réserve de véritables trésors d'énergie, de volonté et en travaillant à les cultiver, vous deviendrez une femme forte, vaillante, non plus indécise mais sachant bien ce qu'elle veut et décidée à vaincre tous les obstacles pour arriver à son but qui sera noble et haut, car Indécise a une belle âme et un bon grand cœur. Elle est sensible aussi, se peine d'un rien comme le moindre sourire la rend infiniment heureuse. Elle est très affectueuse et s'attache facilement. Soyez prudente, Indécise, et même lorsque votre cœur est déjà donné... ne le manifestez pas avant d'avoir éprouvé vos amis, car vous êtes d'une confiance si ingénue, j'oserais dire, que vous ne vous défiez pas le moins du monde... Est-ce que vous vous impatientez parfois? On le dirait... mais comme vous avez bon cœur, vos petites colères ne durent pas. Vous avez de l'ordre, mais ce me paraît comme si vous étiez dolente parfois, je puis me tromper. Vous me paraissez un brin craintive, gênée, allons, Indécise luttiez con-

NEW YORK? THEN IT'S THE COLLINGWOOD HOTEL

Un bon hôtel dans un endroit paisible et moderne. Attractions de toutes sortes. Dans le centre des affaires.

Attention spéciale aux dames voyageant seules

COUT

Chambre seule, de \$2.00, à \$12.00 suites

Seth H. Moseley, propriétaire.
John W. Gannon, gérant-directeur.

Entre 5ème Avenue & Broadway, sur la 35ème rue, New-York.



Clairvoyante Cartomancienne

Le Présent. . . L'Avenir . . . vous seront dévoilés par Mademoiselle Jeanne, qui possède plusieurs années d'études dans les sciences de la cartomanie. Ses révélations vous surprendront, et seront pour vous un guide précieux. Lit dans les cartes comme dans un livre. Coupez le paquet de cartes trois fois, dites-nous quelles cartes vous avez retirées, et envoyez 50 cents en bon de poste. Correspondance confidentielle. Pourquoi retarder. Ecrivez dès aujourd'hui.

Adressez:

Mademoiselle Jeanne

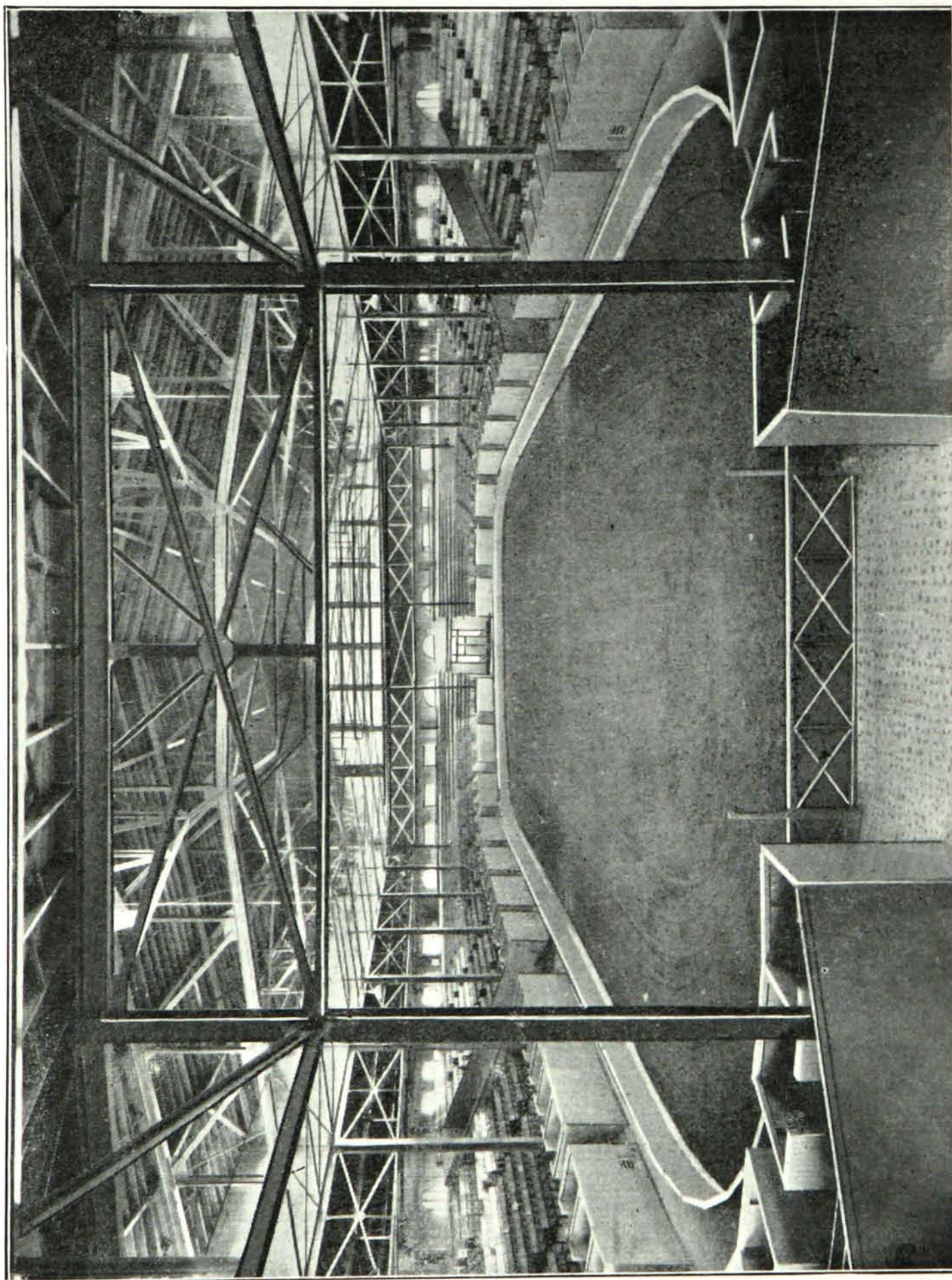
Casier Postal 1100

BEAUCE-JONCTION, Qué.

tre cela, vous ne manquez pas d'intelligence et pouvez vous débrouiller facilement avec un peu de confiance en vous-même. Je suis porté à croire qu'il est caché en vous, un peu d'égoïsme, peut-être (Suite à la page 37)



VUE INTERIEURE DU NOUVEAU COLISEE OU PALAIS DE L'AGRICULTURE, AU PARC DE L'EXPOSITION DE QUEBEC.



Le Courrier de Franceline

(Suite de la page 18)

JEANNINE (B. E.) — Votre petite lettre m'a fait un gros plaisir. De vous savoir mieux et un peu heureuse là-bas, m'a été si bon. J'ai fait changer votre adresse sur nos listes et maintenant, c'est entendu que la revue vous ira rejoindre fidèlement. Merci de votre affectueuse sympathie, elle me fut bien douce. C'est un frère et une soeur que nous avons perdus, et à quelques jours d'intervalle seulement. L'amie Lys est décédée, il y a tout près d'un an déjà, c'est pourquoi, vous ne la retrouvez plus dans nos pages. Je vous envoie la revue de décembre 1930, vous y lirez dans la page du courrier quelques notes sur sa mort. Ecrivez-moi souvent, ma mie, vous serez toujours reçue à bras ouverts par celle qui reste de loin comme de près, votre amie toujours.

* * *

PAULO. — Que devenez-vous donc ? Aucune réponse à ma dernière lettre. Seriez-vous malade ou seulement très occupée ? Votre soeurlette va-t-elle mieux ? Et sans doute que vous avez pris de belles vacances à la mer. Reprendrez-vous votre dessin à l'automne ? Pensez à nous, n'est-ce pas ? J'ai hâte de vous lire. Je ne vous oublie pas et vous garde toujours la même amitié.

* * *

MIREILLE. — Je crois que les âmes d'élite paient en quelque sorte leur supériorité par la souffrance. Il n'y a pas à le nier, la souffrance affine, mûrit, élève. Allez au fond de toute âme plus noble et plus belle que ses soeurs, et vous y trouverez la lie de la douleur. Tout s'achète d'ailleurs. L'expérience qui rend sage, indulgent et clairvoyant a coûté bien cher parfois. . . et ainsi de suite . . . il a fallu donner de soi, de son âme, de ses sueurs, de ses larmes, pour valoir un peu plus Il se peut que votre petit garçon soit passé au bureau et m'ait demandé la revue... Mais quand on ne sais pas, voyez-vous, on ne s'arrête pas... Pourquoi ne lui aviez-vous pas donné un petit mot... de passe ?

Vous êtes bien charmante d'avoir pensé à m'offrir ce livre nouveau. Je vous remercie sincèrement et vous prie d'agréer mes meilleures amitiés.

* * *

TREBOR. — Je suis rassurée maintenant et j'attends. . . Bon courage toujours et mille bonnes choses pour vous de la grande amie.

* * *

SITIO. — Vous avez dû me juger bien vilaine mais, je vous l'avoue, tout a conspiré pour m'empêcher de me rendre à votre touchante invite. Quand je fus un peu libre, vous n'étiez plus là, mais vous reviendrez et je me souviendrai de vous et de votre désir. Votre lettre toute pleine de sympathie me fut réconfortante et je vous en remercie du coeur. Passez au bureau quand vous serez de retour

à la ville, nous pourrions discuter de tout ce qui vous intéresse. Bonne santé et beaucoup de bonheur encore. . .

* * *

RENEE DES ORMES. — Votre dernière lettre m'arrive. . . Il y a eu erreur, de personne, je crois. Henri Cabaud, l'auteur de l'Enfant de Minerve, est un Français, membre de la Société des Gens de Lettres. Est-ce un pseudo ? Est-ce un nom véritable ? Je ne le saurais dire, mais Jules des Grèves et Jules Larivière, sont bien canadiens, cela je ne le puis nier et ne le voudrais non plus, car j'en suis trop fière. Pourquoi aurais-je dit français nos collaborateurs que je sais canadiens ? Je suis plus patriote que cela, allez ! Quant à la parenté entre les Jules, Chi lo sa ? A tout événement, je vais transmettre vos félicitations. . . et même j'y ajouterai les miennes ! Ce sera un beau bouquet, n'est-ce pas ? Amitiés.

* * *

LAIDERONNETTE. — Pas un mot de vous depuis bien longtemps. Que devenez-vous ? Je m'inquiète un peu. Pensées affectueuses et l'espoir d'une longue lettre de vous.

* * *

L. U. I. — Mon petit doigt ne m'avait pas trompée, j'avais tout deviné cela. Maintenant que vous voilà sur pied et en route vers la dernière étape, "elle" va pouvoir mieux se préciser la promesse de bonheur. . . J'ai confiance pour vous et je vous souhaite une bonne année de succès et la réalisation de tous les espoirs qui chantent dans votre coeur. Tenez bon ! La victoire est aux forts !

* * *

RIRETTE. — Quelle petite fille vous êtes d'avoir eu toutes ces restrictions dans vos élans. Est-ce que la vraie maman reproche à ses enfants d'être trop nombreux ? Vos lignes de condoléances, sincères comme votre coeur, m'ont émue et je vous en remercie. Je vous écrirai plus longuement le prochain mois, vous êtes arrivée au dernier instant et l'on réclame déjà ma copie. En octobre, donc, une autre causette et mes amitiés en attendant.

* * *

MIMOSA. — Je n'ai aucune nouvelle de Lala quoique j'aie placé un mot d'invitation dans mon courrier. Je suis un peu inquiète d'elle. Sa santé était peu forte à sa dernière lettre qui date déjà de plusieurs mois. Elle venait aussi autrefois chaque mois chercher sa revue au bureau et je ne la vois plus. Si elle ne vous écrit plus, il y a certainement quelque chose d'anormal. Rien non plus de cette Myra au grand coeur. Si j'ai des nouvelles de l'une ou de l'autre, je m'empresserai de vous les communiquer. Je répondrai personnellement

Courrier Graphologique

(Suite de la page 35)

être parce que vous êtes jeune encore et que vous avez été gâtée, mais, comme le coeur est tout feu et toute ardeur, en luttant contre cette petite tendance, Indécise vaincra, j'en suis positif. Bref, vous avez un bon caractère car si quelques faiblesses s'y glissent, par contre, vous possédez de belles qualités.

* * *

JEANNETON. — C'est une bonne enfant, au coeur généreux, nature affectueuse d'une belle âme, pieuse et charitable. Elle est aimable et s'applique à la bienveillance avec ceux avec qui elle vit. Elle a de l'ordre et aime que chaque chose soit toujours bien rangée mais on dirait qu'elle manque un peu de goût. Jeanneton n'est pas constante, dans ses bonnes résolutions comme dans ses ambitions. Elle projette aujourd'hui ce qu'elle rejettera demain, elle se donne aujourd'hui à une amitié qu'elle dédaignera demain, elle a pourtant en réserve de belles énergies, une volonté susceptible de s'accroître, mais elle me semble un peu légère, ce qui diminue peut-être cette valeureuse qualité chez-elle. Ma correspondante est une petite femme qui aime à bavarder, je crois, à habiller, à gazouiller, disons ainsi, c'est moins blessant... et comme en bavardant, babillant et gabouillant, on s'oublie... il arrive que l'on soit indiscret et curieux.

ment à votre dernière lettre. Il y a trop de sujets à traiter et que je ne pourrais pas effleurer même ici, faute d'espace et de temps. Je ne vous oublie pas, ma pauvre petite Mimosa, et ma tendresse compréhensive est toujours près de vous.

FRANCELINE.

Adresse:

FRANCELINE,
"Mon Magazine"
1725, rue St-Denis, Montréal.

... Jeanneton est franche, livrant sa pensée sans détours elle est prudente toutefois et mesure ses gestes et ses affections. Elle me semble une âme en friche encore, que la culture morale et intellectuelle pourrait embellir beaucoup si elle se donnait la peine de s'amender car le caractère est bon, et le coeur aussi...

* * *

MARTHA. — Jeune fille sensée, intelligente, réfléchie. Volonté souple, ferme, constante, la volonté de celle qui réussira dans la vie. Toutefois, cette volonté marque parfois une tendance à la domination. Martha a une belle âme droite, délicate, bienveillante. Elle est tendre, pitoyable, affectueuse mais ne laisse pas son coeur dominer sa raison, elle est raisonnable et pèse ses actions comme ses sentiments... Ma correspondante est sensible, vibrante et elle ne laissera pas toujours voir ses émotions. Martha est franche, mais ne se livre pas à tout venant, elle se concentre parfois, gardant pour elle peine et joie. Elle s'impatiente quand ça ne va pas, et gare alors à qui se trouve sur son chemin ; elle a ses petites dissimulations, dit ce qu'elle veut lors même ce n'est pas ce qu'elle pense, cachant à volonté et habilement ses intimités quand elle ne veut pas les livrer. Vous avez mon amie beaucoup d'aptitude pour la culture et comme vous ne manquez ni de volonté ni d'intelligence, avec du travail et de l'étude encore, vous seriez susceptible de devenir une intellectuelle charmante. De la logique, du jugement, de la sagesse même. Martha est juste et déteste tout ce qui approche l'injustice, elle est délicate, généreuse sans être prodigue, économe sans pingrerie, mais pas défiante pour deux sous et facile à leurrer. Bref, vous avez un caractère agréable à étudier et vous devez être une jeune fille dont on aime à être l'amie.

Carol PREZEAU

Etes-vous entièrement satisfait avec la lame de sûreté dont vous vous servez?—Pas exactement! Alors n'hésitez pas, essayez une lame "LE GRELOT HOSPITAL". Elles sont merveilleuses et strictement garanties. Ce sont certainement les meilleures lames de sûreté vendues à Montréal.

La Semence Supérieure Inc
410, Place Jacques-Cartier,
MONTREAL



USTENSILES DE CUISINE EN ALUMINIUM
Nous avons le stock le plus considérable et le meilleur choix d'articles de cuisine en Aluminium pur, importation française.



LAPRAIRIE

(Suite de la page 9)

plusieurs parmi eux sont de véritables savants.

Il y a un siècle, leur fondateur se doutait-il de l'essor que prendrait sa Communauté? Le grain de sénevé est devenu un grand arbre dont les rameaux s'étendent bien loin de par le monde.

Chassée de France par des lois iniques la Communauté établit sa maison-mère générale à Bitterne Park, Angleterre. Aujourd'hui elle possède des établissements aux Canada (Laprairie, la Pointe-du-Lac), aux États-Unis, aux Antilles, aux îles Tahiti (Papeete), en Afrique (Ouganda), en Espagne, en Egypte, etc.

C'est une Communauté enseignante. Dès son arrivée au pays elle s'est vu confier d'importantes écoles dans la ville de Montréal. Pour exemple je mentionnerai l'académie Saint-Edouard, une des plus populeuses écoles de la Cité.

L'imprimerie du Sacré-Coeur qu'ils exploitent et dont ils se servent pour l'impression de leurs nombreux manuels scolaires, est de première importance. C'est dans les ateliers de Laprairie que "La Classe en Anglais", manuel approuvé par le Conseil de l'Instruction Publique de Québec et dont le tirage atteint le cent mille est composé et imprimé. Le Frère Louis-Etienne fut le premier artisan de cette oeuvre; le Frère Henri qui lui succéda, servi par un tempérament d'artiste, devait l'établir sur des bases absolument solides et en faire une des imprimeries les plus complètes de notre district.

Le Frère Euphrasin, botaniste de grand talent, d'étude très approfondie a installé sur la propriété du Noviciat le jardin botanique le plus magnifique qui se puisse rêver. Les fervents de cette science des plantes y ont déjà jeté les yeux et ce n'est pas sans raison.

Si vous montez vers les terres plus hautes de la ville de Laprairie vous êtes surpris de trouver tout près des briqueteries installées sur un sol schisteux improductif un grand terrain planté d'arbres, couvert de cultures, de fossées où surnage le cresson, c'est la propriété des Frères. N'ayez crainte, entrez. A votre gauche, le champ des morts exhibe ses souvenirs gravés dans le marbre: c'est le cimetière paroissial. Avancez toujours. Ici c'est le parterre où croissent les plantes rares, les acacias bien taillés. C'est bien là que les Frères habitent. C'est français, bien français cette manière d'installer les choses, de façonner l'habitat des moines. Bientôt apparaît un des vieux, un de ceux qui ont vu Ploërmel. Il vous parle, il évoque le passé plein de douceur, la vie merveilleuse qu'était celle de la vieille habitation de famille, là-bas, bien loin dans cette Bretagne perdue. Soudain il s'anime, il vous parle de Combe, des sectaires qui les ont chassés, eux, les Frères, de leur domaine familial; puis il se calme et continue de vous parler doucement, doucement, sans haine, comme toujours. Si vous l'observez à la dérobée, vous verrez un homme plein de douceur, chez qui l'orgueil est absent. Si vous pouviez devenir son ami vous seriez le plus heureux des hommes. Chez les Frères on ne prêche pas le fatalisme. Ce ne sont pas des fanatiques imbus de préjugés, qui n'essaient de rien

comprendre, ce sont des êtres dépositaires d'un bien ou plutôt d'une règle qui est pour eux la clé du bonheur ici-bas et la sauvegarde d'une destinée éternelle très sûre.

Le vénérable docteur Brisson me disait d'eux:

— Ce sont de bons pères, tu sais!

Je lui répondais:

— Plus que ça, docteur.

En effet, j'ai été à même de les connaître, et mon estime pour eux va grandissante.

Les Dames de la Congrégation de Notre-Dame et les Soeurs de la Providence y ont des couvents.

Le curé actuel, M. Picotte, a succédé à M. l'abbé Roméo Lamarche, frère de Mgr Lamarche, évêque de Chicoutimi. C'est toujours M. le curé quoique retiré aujourd'hui chez les Soeurs de La Providence. Il fut pasteur pendant vingt-cinq ans de la paroisse de Laprairie. Prêtre estimé, véritable père de ses paroissiens qui le considéraient encore comme tel il a rendu à Laprairie les services les plus signalés. Homme de bon conseil, il a aidé à régler bien des questions brûlantes. D'ailleurs, M. Lamarche était un érudit, un homme d'étude et son coeur était rempli des plus belles qualités.

* * *

Les vieux ne partent pas dans les campagnes, il semble qu'ils doivent vivre toujours. Ils ont conservé avec leurs souvenirs leur religion intacte.

A la Côte Ste-Catherine, aux environs du tombeau de Iekateri Tekakwitha, la vierge Iroquoise dont parle Walworth dans son "Lily of the Mohaks", il faut pénétrer dans une vieille maison de pierres des champs, ne choisissez pas, entrez dans la première que vous voyez. Vous y trouverez les types de Massicotte. Questionnez, on vous répondra d'une voix chevrotante, car on vit vieux chez nous. Vous serez surpris de ce que l'on se souvient... Le Sault St-Louis... Les naufrages... Le **Dawn**, le **Renaud**, le **St-Francis** ont péri dans la Cave de la Mort. Et les vieux se signent encore à l'évocation de ces souvenirs. Les vieilles horloges de J. W. Twiss vous accueillent de leur ancien tic-tac: mouvement de bois, vous diront les vieux. Les portes sont de chêne, ferrées de clous de Londres. Les bûches d'érables flambaient dans des âtres authentiques.

.....
Quand l'hiver secoue la campagne, qu'il torture les croisées des vieilles maisons de chez nous, je voudrais reposer dans le vieux lit à ciel de l'aïeule; je voudrais goûter le silence de la demeure ancestrale. Je voudrais que ce soit par une nuit tourmentée d'hiver, une nuit d'ouragan. Rien n'ébranle la maison aux murs de forteresse. Dans la grande nuit sereine, les souvenirs me parleraient. Je revivrais les années de l'enfance, au temps où la grand'maman m'apprenait tant de choses sur notre Histoire du Canada. Peut-être entendrais-je le bruit des avirons des canots de la chasse-galerie comme je croyais les entendre jadis. Je percevrais peut-être les chants des Sauvages que j'aimais à écouter autrefois: **Ana kouékon**, **Ana kouonkoué**, **Yerasnaro kouinti**.

La Clef du Succès

(Suite de la page 10)

ou l'améliorer avec seulement les fumures qu'elle a produites avec son cheptel: ce système peut suffire pour une période plus ou moins longue, suivant la fertilité première du sol, mais il conduit graduellement à son épuisement. Tôt ou tard, il faut avoir recours à d'autres méthodes de restitution et c'est alors qu'interviennent les engrais chimiques.

Dans une province comme la nôtre, où le défrichement du sol est relativement de date récente, plusieurs ont cru qu'ils pouvaient indéfiniment soutirer de grosses récoltes sans jamais rien restituer à la terre. On a réalisé par la suite que la fertilité diminuait, lorsqu'on a vu les rendements baisser constamment, et c'est alors qu'on a commencé à faire l'emploi des engrais chimiques, en complément avec l'engrais de ferme, pour restaurer la fertilité première, et ensuite la maintenir à un niveau qui permette une exploitation rémunératrice.

Si l'on compare, pour un même produit, le rendement à l'acre dans Québec avec divers pays d'Europe, on constate que là-bas, où, en général le sol n'est pas de meilleure qualité, on obtient des rendements beaucoup supérieurs aux nôtres. Pourtant, dans ces pays, le sol est en culture depuis des siècles. On cultive peut-être d'une manière plus soignée, mais la raison principale c'est qu'on met à la disposition de la plante toute la nourriture dont elle a besoin en complétant l'engrais de ferme par des doses appropriées d'engrais chimiques.

Une tonne d'un engrais chimique complet, de qualité ordinaire, contient approximativement 15 fois autant d'éléments nutritifs que la même quantité d'engrais de ferme. La consommation annuelle dans la Province étant de 40,000 à 50,000 tonnes, cela donne une idée de l'augmentation de production qui peut en résulter.

D'ailleurs le Ministère de l'Agriculture a compris le rôle primordial que ces engrais sont appelés à jouer puisqu'il vient d'accorder une prime substantielle pour aider le cultivateur à se le procurer.

En résumé, on peut affirmer:

- 1o Que la réduction du coût de production semble être un moyen efficace de parer au malaise actuel, et,
- 2o Que l'emploi rationnel des engrais chimiques, concurremment avec l'engrais de ferme, offre des garanties suffisantes de parvenir à ce résultat, en augmentant les rendements.

D'ailleurs, depuis la diffusion de la science agricole par les agronomes, le cultivateur a réalisé l'importance des engrais chimiques pour toutes ses cultures et il en fait de plus en plus usage. Le jour n'est pas éloigné où les quantités actuelles seront doublées et triplées, et c'est alors que l'on verra des moissons abondantes couvrir la bonne vieille terre du Québec qui aura retrouvé sa fertilité des premiers jours, grâce aux engrais chimiques.

Choses Canadiennes

Jules des Grèves

LES CHARS

Parmi de vieux papiers, je viens de trouver cette lettre que mon grand-père Paul écrivait à ma grand-tante Madeleine, il y a quelque trente ans :

Bien chère Madeleine,

Je mets la main à la plume pour te faire assavoir de nos nouvelles qui sont très bonnes pour moi et toute la famille et aussi pour te dire que nous avons les chars. Oui, Madeleine, nous avons les chars, et je t'assure qu'il a fallu bien des parlements avant que ce soit une chose complètement décidée. Un soir, on nous disait: "On va avoir les chars!" Le lendemain: "On n'aura pas les chars!" Enfin, ça y est, on a les chars et je t'assure que c'est une invention bien fine, et qu'il faut donc que des gens soient instruits pour inventer des choses comme ça!

Quand ça été décidé que nous aurions les chars, je me disais, comme ça, en moi-même, qu'il n'y avait pas de moyen que ces grosses voitures puissent descendre et monter toutes nos côtes, et puis, pense donc! en fallait un *boingre* de pont pour leur permettre de passer la rivière, en arrière du presbytère.

Eh bien! ça ne les a pas embêtés du tout. Le lendemain que l'Union eût annoncé la nouvelle, il nous est arrivé une bande d'ingénieurs qu'ils appellent, des hommes qui sont venus marquer le passage de la ligne, et la semaine suivante, une armée de travailleurs est venue les rejoindre. On a dû les loger dans le village. Ces gens-là parlaient un langage qu'on ne comprenait pas, mais des bons diables tout de même. Et leurs chevaux, si tu avais vu leurs chevaux, Madeleine, des chevaux qui en faisaient deux comme mon Prince, qui est pourtant un beau cheval.

Ils avaient apporté avec eux un lot d'outils que nous n'avions pas encore vus, des charrues à deux fouillons, des pelles à chevaux grandes comme des vans, des grues capables de lever une maison.

A peine arrivé, tout ce monde-là s'est mis à l'ouvrage, et, le temps de le dire, ça été un remue-ménage dans le village à ne plus se reconnaître.

Ils ont fait disparaître le buton chez Henri Leroux, ils ont comblé les boissières, ils ont charroyé des tas de terre et de pierre sur le bord de la rivière, ils ont fait de la maçonnerie et le pont qui, dans mon idée, devait avoir plusieurs arpents, est tout court maintenant.

Et puis, pendant ce temps-là, d'autres équipes, parties de Maska, construisaient la ligne, et, un beau matin, on a vu arriver de la ville, par la ligne, un engin qu'ils appellent, une grosse machine en fer, sur six roues qu'un homme ne pourrait pas soulever. Ils chauffent cet engin avec du charbon et ils n'ont qu'à pousser une manivelle et la font avancer ou reculer, comme ils veulent. Ils attachent à cet engin six, sept et même dix chars et il les tirent aussi facilement que mon Prince, un voyage de râtelures.

Mais, pour en revenir au pont, ils ont apporté de la ville de grosses pièces de fer, ont creusé la rivière, fait des pilotis de maçonnerie, et, au bout de deux mois, tout était fini, le pont était monté. Là aussi, Madeleine, il y a quelque chose de bien extraordinaire. Imagine-toi que tous les morceaux arrivaient tout préparés, qu'ils n'avaient qu'à les poser et que tous les morceaux ont fait sans qu'on n'ait rien eu à changer.

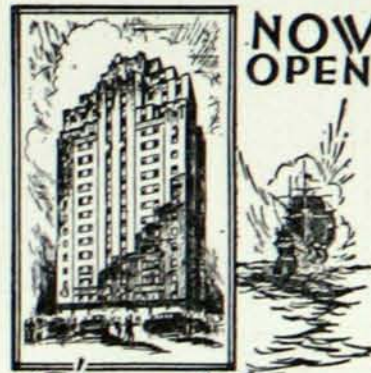
Dimanche dernier, le premier train de Sorel à Maska est passé et je t'assure qu'on en jasait sur le perron de l'église, après la messe.

Il y avait du monde de rendu depuis deux heures pour voir passer les chars.

Hier, samedi, le train était rempli de gens qui voulait les étrenner, des jeunes surtout, mais des vieux aussi et, moi-même, je ne dis pas qu'un de ces jours, je n'irai pas à Maska en char, mais je t'assure que je ne me risquerai jamais sur le pont; ils ont beau dire que c'est solide, j'aurais le vertige.

Ma pauvre Madeleine, quand je vois des inventions aussi extraordinaires, quand je pense que des hommes peuvent donner au feu, au fer et à l'eau une telle puissance, je me demande où nous allons... Que nous sommes loin du temps où nous allions tous deux au fort dans la calèche à deux roues que notre grand-père François avait apportée avec lui quand il était venu s'établir dans la paroisse!

Oui, ma chère Madeleine, nous sommes vieux, bien vieux, et des inventions comme celle-là sont faites pour nous rappeler que



NEW YORK
the Beautiful New
HOTEL
PLYMOUTH
49th ST. EAST OF BROADWAY

\$2.50 par jour

pour une chambre avec bain,
eau courante glacée et

RADIO

Chambre simple:
\$2.50; \$3.00; \$3.50

Chambre double: \$4.00; \$4.50
Lits jumeaux: \$5.00

Garage gratuit

Au centre des affaires, des
magasins et des théâtres.

H. G. YURDIN, Directeur-Gérant

c'est le temps que le Bon Dieu vienne nous chercher, nos enfants seront trop différents de nous...

C'est drôle, j'étais tout souriant, tout à l'heure, et me voici triste maintenant.

Ton frère affectueux,

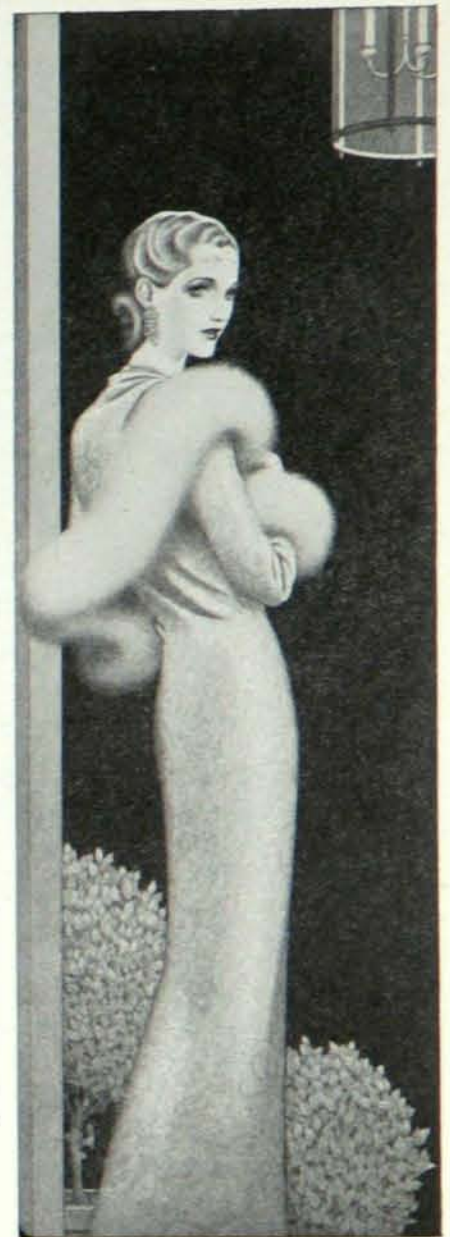
PAUL.

Et cette lettre est datée de Saint-Judes, 27 juillet 1893... Un peu plus de trente-cinq ans seulement... Pauvre vieux grand-père, sa lettre naïve, son étonnement nous font sourire, on croirait lire quelque manuscrit d'avant la conquête, et pourtant, cinquante ans ne se sont pas écoulés depuis cette époque.

Quels bonds dans le domaine scientifique! Cher grand-père, que dirait-il s'il revenait sur terre? Que de merveilles il découvrirait! Téléphone, télégraphe, Marconigraphe, électricité, gaz, automobile, aéroplane, sous-marins, radio, etc.

Et je me demande si, dans cinquante ans, en constatant notre émerveillement devant les découvertes modernes, nos enfants n'auront pas eux-mêmes un sourire d'étonnement en constatant notre ignorance actuelle.

JULES DES GREVES



Le **MODESS** régulier (épaisseur standard) est considéré comme la garniture la plus souple et la plus sûre dans les cas ordinaires. Le **MODESS COMPACT** convient particulièrement à la mince silhouette moderne... discret, invisible, il n'en est pas moins confortable et absorbant. Les deux sont nécessaires, selon les circonstances.

Modess

Est Infiniment Plus Souple



Format Régulier ou Compact.
Une boîte de chaque genre suffit
aux cas ordinaires et particuliers.

Produit de

Johnson & Johnson
LIMITED OF CANADA

Les plus grands fabricants du monde de
pansements chirurgicaux, bandages,
cotons hydrophiles, etc. 54-F



"On le voyait sans cesse écrire, écrire,
Ce qu'il avait jadis entendu dire".



LE DERNIER MOT



Avis aux intéressés

Ceux qui désireraient recevoir le "Rapport sur l'Aviation Civile et les Opérations Aériennes du Gouvernement Civil pour l'année 1930" n'ont qu'à en faire la demande au Ministère de la défense Nationale Ottawa, Ont, et le volume qui est fort intéressant leur sera adressé gratuitement.

La conservation du jus de tomate à la maison et sa valeur alimentaire

(Notes des fermes expérimentales)

De tous les breuvages bons pour la santé et qu'une ménagère peut préparer pour sa famille avec des fruits ou des légumes crus, le jus de tomate est peut-être l'un des meilleurs. Ce n'est pas qu'il soit très riche en élément producteurs d'énergie, mais il contient des proportions si élevées des vitamines A, B et C et des substances minérales, spécialement le fer, qu'il aide beaucoup dans l'assimilation des aliments lourds. Il contient également des acides minéraux, spécialement citriques, qui aident aux procédés de la digestion. Les recherches conduites sur les vitamines par les différentes institutions ont démontré que la vitamine A augmente la résistance au froid, aux inflammations des fosses nasales, à la pneumonie et aux autres infections, et stimule le développement normal des enfants. La vitamine B est généralement bonne pour la santé et aide à aiguïser l'appétit. La vitamine C joue un rôle dans la croissance des enfants, elle prévient beaucoup de maladies, et elle aide également à surmonter les tendances à l'irritation et à l'agitation.

On peut très bien faire du jus de tomate à la maison, dans les localités où l'on cultive des tomates, et il revient bien meilleur marché que le jus d'orange ou des autres fruits citrins. La vitamine C fait plus souvent défaut dans le régime alimentaire au Canada que tout autre aliment, et l'on devrait faire un plus large emploi des tomates, qui sont la source la meilleur marché de cette vitamine.

Choix des fruits. — Choisissez les fruits qui ont mûri parfaitement sur la tige. Les fruits verts communiquent un goût amer non désirable. Les fruits mûris artificiellement ne sont pas aussi riches en vitamines que ceux qui mûrissent naturellement.

Préparation. — Equeutez et videz les tomates. Ecrasez légèrement avec un pilon à pommes de terre et mettez sur le poêle, dans une marmite recouverte. Chauffez presque jusqu'au point d'ébullition. On fera bien de mettre dans la marmite autant de fruits qu'elle peut en contenir au commencement de cette opération afin d'exclure l'air, qui détruit lentement les vitamines par l'oxydation.

Extraction. — Après que la pulpe a atteint la température désirée on la passe à travers un tamis pour enlever la peau et les graines. Cette opération doit se faire rapidement; c'est là un point sur lequel il est inutile d'insister car le jus qui est exposé à l'air pendant quelques minutes perd une bonne partie de sa valeur nutritive.

Embouteillage. — Remettez le jus extrait dans la marmite et faites-le chauffer juste au point d'ébullition. Préparez en même temps une provision suffisante de bocaux ou petites bouteilles en les tenant chauds dans le four. Remplissez-les du jus, scellez-les et mettez-les dans l'eau bouillante. Il faut que les bouteilles soient remplies jusqu'au-dessus du col et que le jus soit tenu chaud. Une cuisson de 2 minutes dans l'eau bouillante est suffisante pour les petites bouteilles tandis que les bocaux exigent de 4 à 5 minutes.

Goûts. — Le jus que l'on obtient ainsi est du jus pur de tomate et il est bon pour l'alimentation des bébés à la place du jus d'orange. S'il doit être consommé par les adultes, avant le déjeuner, on l'améliore en ajoutant du sel et du sucre à raison d'une cuillerée à soupe de chacun par gallon de jus. Si l'on veut préparer des cocktails pour le dîner, on peut ajouter, en plus du sel et du sucre, des aromates légers comme le clou de girofle, les quatre saisons, la cannelle et le poivre rouge. Tous ces aromates aident à faire ressortir le goût de la tomate qui devrait encore dominer après que le mélange est terminé.

F. E. ATKINSON,

Station expérimentale fédérale,
Summerland, C.-B.

Le blanchiment et la conservation du céleri

On peut commencer à blanchir lorsque les plants de céleri ont de 10 à 12 pouces de hauteur, en mettant, de chaque côté de la rangée, des planches de 12 pouces, que l'on tient en place au moyen de piquets. On peut aussi ramener la terre autour des plants après avoir, au préalable, lié les tiges ensemble pour que cette terre ne s'introduise pas dans le collet de la plante. Si des rejetons se sont développés, il faut avoir soin de les enlever avant de se mettre à blanchir, de même que les tiges pauvres, courtes, afin d'obtenir des têtes égales, avec de bonnes tiges. Il n'est pas nécessaire de blanchir tout le céleri à la fois; en ramenant graduellement la terre autour des plants on obtient une pousse dressée plutôt qu'un pousse étalée, jusqu'à ce que l'on désire blanchir. Un excellent moyen de blanchir est de recouvrir les plants d'un tuyau de drainage. Toute substance qui empêche la lumière d'arriver aux plants est utile. Les variétés Plumes Blanche et Paris Doré blanchissent en deux ou trois semaines sous ce système, si la végétation est active.

Pour la conservation vers la fin de l'automne, avant les fortes gelées, arrachez les plants lorsqu'ils sont secs en laissant autant de terre que possible sur les racines. A la Station expérimentale de Kentville, nous déposons les plants de céleri sur un plancher de terre, en recouvrant les racines de sable ou de terre. Généralement on met quatre ou six rangées serrées, l'une contre l'autre, et on laisse un espace d'environ un pied entre ce groupe et le groupe de rangées suivantes. Cet espace fournit l'occasion de ventiler et d'arroser si le sol se dessèche. Il ne faut jamais arroser les plants directement, mais humecter la terre au moyen d'un tuyau, dans l'espace d'un pied pourvu entre les groupes de rangées.

Cette eau descendra jusqu'aux racines. Il faut tenir le feuillage sec, les racines humides, et la température aussi près de 32° que possible. Pour obtenir ces conditions, il faut fournir une bonne ventilation, bien dirigée.

W. S. BLAIR, Régisseur,
Station expérimentale fédérale,
Kentville, N.-E.
25 juillet 1931.

LE SOLEIL NOUS FOURNIT UNE CURE ABSOLUMENT GRATUITE

"Cure gratuite, Mesdames et Messieurs, une cure gratuite, et la meilleure cure qui soit au monde!"

Cette phrase n'est pas une phrase détachée d'un almanach de pilules pour faire pousser les cheveux. Ce n'est que pour vous rappeler que la saison ensoleillée vient de recommencer et pour vous dire que le soleil est le meilleur remède qui soit au monde quoique nous l'ayons découvert que tout dernièrement. Il faut songer au fait que la lumière du soleil en frappant l'épiderme fournit au corps une véritable nourriture dont on a grandement besoin. C'est la vitamine D. On prend l'huile de foie de morue à cause de son haut contenu de vitamine D. Mais l'huile de foie de morue n'est qu'un substitut pour la lumière du soleil. Elle est produite dans le foie de la morue par l'action du soleil. Il vaut beaucoup mieux prendre la vitamine D directement du soleil. Notre climat canadien ne manque pas d'avantages pour nous faire jouir de la vitamine D en grande quantité.

Pendant il faut se mettre en garde contre l'action trop violente des rayons solaires. Il faut s'y habituer peu à peu. Insensiblement la peau devient endurcie et il n'y a plus de malaise à passer une heure au soleil.

Rappelons-nous cependant que si les rayons doivent traverser l'habit ou le verre de la fenêtre que l'action bienfaisante de la vitamine D est absente. Ce sont autant d'obstacles qui empêchent les rayons vitaminiques de se rendre à la peau. En conservant toute la modestie chrétienne qui est nécessaire à la conservation de nos moeurs il est bon d'exposer autant de l'épiderme au soleil que faire se peut.

VIEILLES FILLES CAUSANT

—C'est vraiment une chose déraisonnable que d'éclairer une jeune fille.

—Pourquoi ?

—Ma mère m'a éclairée à l'âge de 18 ans, et, ma foi, jusqu'ici, ça ne m'a guère servi.

UN BEAU PRETEXTE

Un bambin pleurant et éclopé vient requérir la protection du maître d'école.

—Qui t'a mis dans cet état, mon pauvre petit ? demande le maître.

—C'est ce méchant Pierre qui m'a donné des coups tant qu'il a pu.

—Avait-il un prétexte pour te battre ainsi ?

—Non, monsieur, il n'avait pas de prétexte, mais il avait un bâton.

RECENSEMENT

Le mari. — Veux-tu me rappeler ton âge pour remplir ma feuille ?

Sa femme. — Mets trente-cinq ans.

Le mari. — Alors, je vais mettre pour moi soixante-dix ans, comme cela ça rétablira la balance.

T'a pas ?

par RACEY



Tas pas déjà entendu une bonne histoire aux dépens des femmes et résolu d'attraper la lienne en la lui racontant



et au lunch, tu prépares adroitement ton effet et commences à peu près comme ceci -



mais au lieu de se laisser prendre, ta femme te rappelle cette petite vérité.



Tas pas ensuite essayé une BLACK HORSE ? Ça aide à mieux comprendre le côté comique d'une situation.

dites simplement -

• "Bière **Black Horse** Dawes
s.v.p.!"

L'abbé Desrosiers,
Ecole Normale Jacques-Cartier,
Rue S. herbrooke, est,
Montréal.
1/32-54

Master Mason

Tabac à Fumer

En Palettes ou Coupé



Cavendish... Navy... Plug... ces désignations disparaissent... mais le tabac **Master Mason**, en palettes ou haché tout prêt pour la pipe, est toujours préparé suivant l'ancien procédé: Vous le trouverez *Doux, Savoureux et Satisfaisant.*

CONSERVEZ
LES COUPONS
ILS ONT DE LA
VALEUR

Que vous Soyiez
Sportsman ou
Sédentaire...

vous pouvez fumer

le tabac **Rose Quesnel**

toute la journée sans in-
convénient, il est si doux
qu'il ne brûle pas la langue,
ni n'assèche la gorge.

Rock City Tobacco Co., Limited

Rose QUESNEL

Tabac à Fumer Doux et Naturel

Conservez les Coupons, ils ont de la valeur

